Tome VI. N° 7. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Juillet 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Secret de Wiesbade

En octobre 1865, un peu moins de cinq ans avant la dépêche d'Ems, Napoléon III et M. de Bismarck engageaient à Biarritz une conversation confidentielle et subtilement réticente d'où devait bientôt sortir Sadowa, prélude de Sedan. On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes d'État se sont plu à donner des villes d'eaux pour cadre aux obscures péripéties des grandes intrigues internationales. Ils étendent volontiers l'ombre des casinos sur des rencontres qui, pour être retentissantes, n'en demeurent pas moins, le plus souvent, mystérieuses. Il semble que la paix balnéaire, propice aux jeux de hasard (avec tout ce qu'ils comportent d'ingénieux coups de pouce), convienne singulièrement au bonneteau de la politique et la table des matières d'une chronique diplomatique de l'Europe depuis soixante ans ressemblerait assez bien à un guide des stations thermales.

M. Loucheur, malgré sa puissance, n'a tout de même pas le souverain libre arbitre d'un empereur, cet empereur fût-il le débile Napoléon III, et M. Rathenau, à coup sûr, n'égale point Bismarck en astuce. Il est donc permis de douter que les entretiens de Wiesbade restent aussi fameux dans l'histoire que ceux de Biarritz ; mais on voudrait être certain

qu'ils n'annoncent pas, comme eux, une grande guerre à brève échéance.

Que s'est-il passé dans ce tête-à-tête entre un Français et un Allemand qui, l'un et l'autre, étaient intimement persuadés de ne pas risquer d'être dupes? Personne ne pourrait le dire précisément, car aucun témoin ne fut admis en tiers dans la conversation. Il n'est même pas parfaitement sûr que M. Loucheur et M. Rathenau soient en état (s'ils y consentaient) de nous donner de leur dialogue un procès-verbal absolument clair et complet, car il n'est point prouvé qu'ils se soient mutuellement tout à fait compris, jusque dans les sous-entendus et les silences. Force est donc de s'en tenir aux indications officieuses qu'ils ont publiées tant en Allemagne qu'en France après leur entretien.

Si l'on accepte de croire que deux hommes qui s'appellent Loucheur et Rathenau ont pu poursuivre, pendant dix heures, une discussion d'ordre économique sans oublier, même un instant, leur éphémère caractère public, sans se rappeler, fût-ce une fois, qu'ils sont, l'un comme l'autre, de grands capitaines d'industrie dont les ambitions géantes se rencontrent sur plus d'un point ; si l'on admet qu'il n'ait été parlé entre eux, même par voie d'allusion, ni de houille blanche, ni d'électrification générale des voies ferrées européennes, ni d'aucune autre entreprise de grande envergure, il ne reste qu'à méditer sur la grande nouveauté introduite le 12 juin à Wiesbade dans la politique que suivait la France depuis l'armistice.

Après avoir sacrifié tant de choses au maintien de nos alliances, après avoir renoncé, par esprit de solidarité, à des conceptions longuement mûries, après avoir (en cédant maintes fois et sur des points essentiels aux insistances de M. Lloyd George ou aux préjugés de M. Wilson) compromis notre sécurité militaire et notre relèvement financier, après avoir abandonné les principes les plus certains d'une politique expérimentale aussi vieille que notre histoire, uniquement par crainte de nous trouver isolés, nous en venons brusquement à des négociations directes avec l'Allemagne sur ce problème des réparations dont le traité de Versailles a fait essentiellement un problème interallié. C'est un grand changement et l'on serait bien aise de connaître les raisons qui ont pu y décider notre gouvernement.

Car enfin, c'est hier encore que M. Briand refusait publiquement d'agir seul pour contraindre l'Allemagne défaillante à s'exécuter, c'est hier qu'il se faisait honneur de maintenir coûte que coûte l'accord entre Londres et Paris.

Or, si nous risquions de nous aliéner l'Angleterre en nous montrant, sans elle, rigoureux envers les Allemands, lui serons-nous plus agréables en esquissant pour notre compte un rapprochement avec nos ennemis de la veille? C'est bien peu vraisemblable. Irréductibles ou conciliants, nous choquerons toujours nos alliés quand nous mènerons en Allemagne une politique individuelle. Ils nous blâmeront si nous exigeons durement les réparations et les garanties qui nous sont dues. Ils s'alarmeront si nous négocions, seul à seul, des compromis économiques plus ou moins précis ; et c'est surtout alors qu'ils considéreront tout ce qui sera fait sans eux comme se faisant contre eux. Ainsi l'on passe, en deux mois, de « la main au collet » à « la main dans la main », de l'inébranlable maintien des alliances au cavalier seul. C'est un peu déconcertant.

Si déconcertant, qu'il faut bien chercher des explications.

*
* *

On est tenté tout de suite de se demander si ce sont seulement des desseins politiques qui ont pu inspirer ce mouvement hardi. Et l'on éprouve, avant d'y répondre, une inquiétude qu'on n'est pas maître d'écarter.

Il n'y a plus guère aujourd'hui que deux grandes forces actives dans le monde : le sentiment national, d'une part, et, de l'autre, la fièvre des grandes affaires. Tout ce qui se passe, désormais, procède d'une de ces deux impulsions qui n'ont jamais été, ni l'une ni l'autre, aussi puissantes en aucun temps. Il est des pays, comme la France, où leur antagonisme s'oppose, d'autres comme l'Allemagne où elles se confondent et mêlent leur courant.

Ainsi le drame qui se joue entre peuples est double. Il y a le *scenario* politique, celui qui met aux prises les sentiments nationaux adverses. Le public, le plus souvent, n'aperçoit que celui-là et ne se doute guère qu'il s'y mêle une part de comédie. En ce qui concerne l'Europe occidentale, tout le monde sait comment se comportent ces instincts ethniques qui sont un fait positif et contre lesquels il est si

difficile d'aller. On connaît ce que sont l'âme française, l'âme anglaise et l'âme allemande. Les actes qui les manifestent ne peuvent plus surprendre personne et quand on se trouve en présence de quelque chose d'inexplicable, ce n'est pas dans l'étude de ces irrésistibles mouvements moraux que l'on a chance de trouver la clef des événements.

Mais le *scenario* économique est plus obscur et compliqué. Les gens qui réfléchissent en devinent bien les grandes lignes ; la grande majorité des citoyens en ignore à peu près tout encore qu'elle sente mystérieusement la présence d'un démon redoutable qui souffle sur le monde une étrange haleine. Elle sait qu'il y a des forces d'argent, des hommes d'argent qui se combattent ou s'associent en des évolutions moins méthodiquement rythmées, mais bien plus diverses que des figures de quadrille, et c'est tout. Faute d'être initié, on renonce à comprendre. Les arabesques de la politique se brouillent aux yeux. Il manque une « grille » pour déchiffrer ce grimoire.

On rendrait service aux nations civilisées en traçant pour elles un *schéma* des divers intérêts financiers qui rivalisent sur notre globe. C'est seulement en connaissant les conflits secrets et les coalitions insoupçonnées selon lesquels gravitent les puissances « d'affaires » que les opinions publiques pourraient donner un sens aux gestes extérieurs des gouvernements. Alors chacun saurait s'il faut lire la partition en *sol* ou en *fa* et quels accidents chromatiques sont annoncés à la clef. Cet utile travail exigerait malheureusement une science étendue et que bien peu d'hommes possèdent. Il ne peut être question de l'entreprendre ici, ni seulement de l'esquisser ; mais quelques notes rapides sur certains remous économiques permettront peut-être de comprendre un peu mieux les récents entretiens de Wiesbade qui, sans ces éclaircissements, risqueraient d'apparaître assez inexplicables.

* * *

On doit d'abord constater la place que tiennent dans les divers gouvernements européens les représentants de la haute finance et de la haute industrie. Un fait suffit à donner la mesure de leur influence. Berlin est évidemment aujourd'hui le point sensible de l'Occident. Par qui les deux plus

grands pays d'Europe y sont-ils représentés? Par M. Charles Laurent et par lord d'Abernon, deux hommes d'affaires rompus tous deux de longue date aux subtilités des manœuvres économiques. On n'a pas placé là des généraux vainqueurs ni des diplomates chevronnés. Il paraît évident qu'il ne s'agit pas dans ces postes de servir le sentiment national, ni de défendre des intérêts d'État, mais de se débattre dans des conflits d'argent.

L'affermissement de la ploutocratie dans le monde est si éclatant qu'il n'y a plus, sans doute, à le démontrer, et quiconque n'est pas aveugle l'aperçoit clairement. Ce sont bien encore les hommes d'État qui tiennent la barre, mais ce sont les hommes d'argent qui leur tracent la route. Encore prennent-ils l'habitude de faire à l'occasion leur besogne eux-mêmes ; et c'est un exemple bien significatif que les deux ministres français et allemand qui, les premiers, se sont rencontrés officiellement depuis la guerre, s'appellent Loucheur et Rathenau.

Pour essayer de reconnaître vers quels ports lointains on nous mène, oublions donc qu'il y a trois peuples, le Français, l'Anglais et l'Allemand, intéressés dans l'aventure, et recherchons seulement quels sont les rapports mutuels de ces trois grandes forces : le monde des affaires français, le monde des affaires anglais et le monde des affaires allemand.

* * *

Lorsque la guerre fut finie, la partie n'était pas égale entre ces groupements rivaux. La défaite de l'Allemagne, avec les charges énormes qu'elle entraînait, mettait ce pays dans la nécessité de chercher une puissante collaboration hors de ses frontières. C'était d'autant plus nécessaire pour lui qu'il ne sortait pas seulement du cataclysme épuisé d'argent et grevé de fabuleuses responsabilités, mais encore amputé d'une importante part de ses richesses : plus de flotte, plus de colonies, on pourrait dire, plus de minerai. Il lui restait l'empire du charbon, un outillage industriel de premier ordre, l'abondance de sa main-d'œuvre et son indiscutable esprit de labeur et d'organisation.

Humilié par son désastre, ayant cruellement mesuré les conséquences de l'isolement, le peuple allemand qui aspirait à se relever vite sentait bien que seul un grand effort dans

l'ordre économique pouvait lui en donner les moyens. Le sentiment populaire dans ce pays se trouvait donc accordé avec la fièvre des gens d'affaires qui voulaient gagner de l'argent.

De même en Angleterre où l'orgueil national avait reçu pleine satisfaction et où l'arbre de la victoire avait immédiatement produit tous les fruits qu'on en attendait. Il n'y avait plus un Anglais pour penser que l'Allemagne fût capable avant longtemps de menacer la sécurité ou même la suprématie de l'empire britannique. Les grands *businessmen* d'outre-Manche avaient donc toute licence, sans heurter les susceptibilités patriotiques, de trafiquer largement avec l'ennemi vaincu. Ils ne s'en firent point faute et, dès le lendemain de l'armistice, on vit la Cité se jeter dans une vaste spéculation sur l'appauvrissement momentané de l'Allemagne caractérisé par la baisse du mark.

Chez nous, les choses allaient différemment. Ce que nous espérions surtout de la paix, c'était qu'elle nous permît enfin de vivre tranquilles en nous affranchissant de cet état d'infériorité où nous avait si longtemps maintenus l'étalage de la force allemande. Voisins immédiats de l'Allemagne, ayant appris depuis des siècles, par la répétition d'expériences cruelles, à connaître le danger qu'elle représente pour nous chaque fois qu'elle est une et prospère, nous ne pouvions guère considérer comme propre à nous rassurer l'état où la laissait notre victoire. Nous voulions bien accepter de croire qu'elle fût momentanément désarmée et même ruinée, mais il était trop visible qu'aucune de ses blessures n'était incurable. Notre sentiment public était donc dominé par l'appréhension de la voir se redresser trop vite. En outre, une longue pratique expérimentale de la psychologie germanique ne nous permettait guère de douter que ce peuple indomptable ne nourrît des espoirs de revanche et qu'il n'attendrait pour nous attaquer de nouveau que d'avoir recouvré une partie de sa force. Or, collaborer économiquement avec l'Allemagne, n'était-ce pas travailler à hâter sa convalescence? C'est du moins ce qu'il semblait aux malheureux Français qui avaient vraiment gagné le droit d'exiger cinquante ans de calme.

Nos hommes d'affaires, eux, ne voyaient pas si loin. Aussi intelligents, au moins, que leurs congénères anglais, ils avaient aperçu tout de suite quelles entreprises gigantesques

pouvaient être mises sur pied sans retard par une collaboration économique franco-allemande. Dès le mois d'août 1919, il était aisé de reconnaître à Berlin la trace de leurs efforts. Mais le sentiment national est une réalité avec laquelle les plus âpres énergies doivent compter. Chez nous, il s'opposait violemment à ce rapprochement économique qui suscitait tant d'appétits privés. Nos grands traitants en furent terriblement embarrassés. De menus *mercantis* purent bien barboter avec profit dans les déchets ; mais nos princes de l'argent se virent écartés des grandes affaires, cependant que leurs concurrents anglais s'assuraient de solides positions.

Et puis, du temps passa pendant lequel rien ne fut négligé pour dissoudre cet instinct national si gênant. Par le fait d'un mauvais traité, la victoire si chèrement payée fut féconde en déceptions. Plus meurtris par la guerre qu'aucun autre pays du monde, nous nous sentîmes bientôt abandonnés de tous au milieu de nos ruines. C'est alors que se multiplièrent les apôtres du rapprochement.

« Hé ! quoi, disaient-ils, serons-nous toujours dupes de nos préventions sentimentales et ne saurons-nous jamais, nous qui nous flattons d'avoir l'esprit clair, nous résigner à une conception réaliste des choses ? Quatre ans de lutte nous ont épuisés. Nous avons, avant tout, besoin de nous « refaire ». Les conditions sont favorables. La victoire fait retomber en nos mains le minerai de Lorraine. Cela nous met en excellente posture pour négocier avec l'industrie allemande. Aussi bien devons-nous nous empresser de lier les intérêts de l'Allemagne aux nôtres, si nous voulons éviter qu'elle ne se lance, sitôt restaurée, dans une guerre de revanche qui, quelle qu'en soit l'issue, nous coûterait bien cher. Le traité de Versailles est unilatéral. Pour en tirer ce qu'il contient d'avantages, nous serons obligés, pendant de longues années, d'appuyer constamment de menaces nos réclamations. Est-ce une vie possible ? Il faut amener les Allemands à considérer ce traité comme un contrat synallagmatique. Nous y arriverons si, laissant une bonne fois de côté les amertumes du sentiment, nous engageons avec eux ces vastes relations d'affaires si profitables aux deux parties qu'elles ne peuvent manquer de mettre fin à une inimitié, il est vrai, séculaire. Sans compter que c'est seulement si nous favorisons les laborieux efforts de notre

débiteur qu'il aura un jour les moyens et la volonté de s'acquitter. »

Cette thèse, soutenue d'abord *mezzo-voce*, commença de gagner du terrain sous le consulat de M. Georges Leygues. Diverses circonstances de notre politique intérieure renforcèrent, sous M. Briand, le prestige et l'autorité de ceux qui la soutenaient, si bien qu'au printemps de cette année nos conquérants économiques crurent enfin pouvoir « attaquer » hardiment les magnats de l'industrie allemande et tenter de supplanter les Anglais dans les *trusts* en formation.

*
* *

La méthode napoléonienne, c'est de frapper l'ennemi là où il est le plus fort. Soit par étude, soit par instinct, nos gens mirent ce précepte en pratique. Le point le plus fort de l'industrie allemande s'incarnait en Hugo Stinnes et c'est à Hugo Stinnes que les hommes d'affaires anglais, représentés symboliquement par lord d'Abernon, étaient le plus solidement accrochés. C'est donc à l'assaut de Stinnes que l'on décida de procéder, quitte à donner de l'ombrage à ceux de ses concurrents, comme Otto Wolff, avec qui l'on travaillait ferme depuis plusieurs mois déjà.

L'entreprise n'était pas aisée. En premier lieu, on allait se heurter à la gallophobie de cet homme têtu qu'est Stinnes et à l'opposition très énergique du parti politique avec lequel il est lié. Ensuite il fallait s'attendre à de rudes ripostes des Anglais qui n'avaient aucune intention de lâcher le morceau.

Il fut très difficile d'entrer en relations directes avec Stinnes. On n'y parvint qu'après de longs travaux d'approche et c'est seulement dans les derniers jours d'avril que commencèrent à Berlin des conversations qui se poursuivirent à Essen au début de mai.

On tint à Stinnes à peu près ce langage : « Vous avez de vastes projets. Ils concordent avec les nôtres et c'est notre intérêt mutuel de combiner nos activités. Nous nous complétons, en effet, comme l'aveugle et le paralytique. Nous avons le fer, vous le charbon. La Ruhr et la Lorraine se correspondent et leur connexité nous unit fatalement. En outre, nous sommes voisins. Ainsi la collaboration économique que nous envisageons est dans la nature des choses. Elle est d'ailleurs nécessaire à l'avenir de la paix. Nous

sommes votre créancier principal et celui que sa propre situation doit rendre le plus exigeant. Gagnons de l'argent en commun. Faisons économiquement la conquête du monde. Des champs illimités s'offrent à notre action. Nous nous jetterons ensemble sur le Caucase et l'Oural. Ensemble nous nous apprêterons à refaire de la Russie, quand le moment en sera venu, un État industriellement civilisé. Ensemble nous aménagerons le globe. »

Hugo Stinnes, néanmoins, refusait de se laisser séduire ; or, c'est précisément vers cette époque qu'il fut question d'occuper la Ruhr... On disait même que, s'il le fallait, les Français l'occuperaient seuls. On ne parlait que de « main au collet ». Stinnes alors s'alarma. Si elle allait se trouver privée à la fois de la Ruhr et de la Haute-Silésie, que deviendrait l'industrie allemande? La menace était grave. Elle porta. Stinnes se montra plus traitable. On discuta les modalités d'un accord. Une première fois tout craqua, mais la mobilisation de la classe 19, survenue à point sur ces entrefaites, assouplit le terrible Allemand et pendant quelques jours on put croire que la chose était faite.

Comme entrée de jeu, Stinnes apportait sa bonne volonté personnelle et la résignation du parti populiste à l'exécution enfin loyale du traité de Versailles, tout au moins sur le chapitre des réparations. Stresemann, le cas échéant, serait chargé d'appliquer cette politique nouvelle et, sans doute, si tout était demeuré en l'état, eût-ce été ce même Stresemann dont nous eussions entendu vanter l'honnêteté. Mais lord d'Abernon veillait.

Il avait bien eu vent, dès le début, des efforts faits auprès de Stinnes par des émissaires de puissants groupes économiques français, mais il lui fallut plusieurs jours pour en connaître le détail et pour riposter.

Ce fut un beau *match*. A la fin, l'Anglais reprit nettement le dessus. Peut-être aussi les Français s'étaient-ils montrés un peu trop exigeants dans leurs prévisions de partage. Ils avaient sans doute oublié que si Hugo Stinnes est un vaincu, c'est un vaincu récalcitrant.

« Ne vous occupez donc pas de ces gens-là, lui dit-on en parlant de nous. Et que leurs menaces, s'ils vous en font, ne vous effrayent point. Dans ce monde, c'est l'Angleterre qui commande, après Dieu. C'est de l'Angleterre que dépendent l'avenir et le présent de l'Allemagne. »

Cette voix fut écoutée. Les Anglais, pour « enlever l'affaire » ou pour sceller le rapatriage, promirent catégoriquement aux Allemands tout le bassin minier de Haute-Silésie. Et, par une remarquable coïncidence, M. Lloyd George, en effet, prononçait trois jours plus tard son fulgurant discours.

*
* *

Cependant, les Français évincés ne se tinrent pas pour battus. Il n'y avait rien à faire avec Stinnes et les siens? Soit. Mais Stinnes a des concurrents, des rivaux, pour ne pas dire des ennemis. Et à défaut de Stinnes, Otto Wolff et Rathenau représentent encore une force très appréciable. Or, il advint qu'au lieu de nous trouver devant un chancelier Stresemann, derrière qui nous eussions aperçu Stinnes, nous nous trouvâmes devant un chancelier Wirth, près de qui nous reconnaissions Rathenau. Quelque peu rêveur et métaphysicien, ce Rathenau est pourtant un homme avec qui l'on peut causer. Quand il se déplace en qualité de ministre pour s'entretenir avec un ministre français, il n'est peut-être pas aussi clair et explicite qu'on pourrait le souhaiter. Mais quand il redevient, pour un instant, simple directeur de l'A. E. G. (Société générale d'électricité), sa conversation est profitable pour ceux qui, n'ayant pas le malheur d'exercer une fonction publique, ont le droit d'ouvrir les oreilles.

*
* *

Ces quelques indications, données à titre d'exemple, suffiront peut-être à faire comprendre qu'en s'engageant dans la voie d'une collaboration franco-allemande notre gouvernement cingle sur le même cap que nos plus puissants brasseurs d'argent. C'est une caution.

Mais si les financiers et les industriels et tous les protagonistes français de l'intrigue économique qui se dissimule sous l'apparent drame politique de ce début de paix, si tout le monde des affaires suit nos dirigeants sur ce chemin, à moins qu'il ne les y pousse, la masse du peuple français n'est pas sans s'inquiéter de ces combinaisons hardies qu'elle soupçonne plus qu'elle ne les comprend.

Un instinct très fort dit aux simples qu'il est toujours

dangereux pour les nations de voir leurs destinées liées à des équilibres peut-être provisoires d'intérêts privés. Qui s'associe risque de se brouiller un jour et qui sait quels troubles peut engendrer une liquidation orageuse? Et nos paysans hochent la tête en songeant que c'est une singulière imprudence de « collaborer » aux efforts de relèvement énergiquement tentés par un rude peuple voisin — de 60 millions d'habitants — après l'avoir cruellement humilié et défait il y a si peu de temps.

Entre les conclusions de ce sentiment national qu'une savante propagande ne parvient pas à obscurcir et celles du génie des affaires qui représente à coup sûr une force, il serait bien nécessaire d'être en état de choisir. Mais pour choisir, il faudrait au moins savoir et l'on ne nous dit rien.

« Si le roi le savait », s'écriait-on jadis. Mais jamais monarque fut-il tenu plus loin de la vérité que le peuple souverain? C'est lui qui paiera cependant, dans ses biens et dans sa chair, si l'on fait fausse route. Après le rapprochement de Biarritz, il y eut 70 et Sedan. Après le rapprochement du Congo, il y eut 1914, car à force de se rapprocher, on finit par se trouver à portée de baïonnette. Souhaitons une meilleure issue au rapprochement de Wiesbade.

★★★

Odes et Odelettes

I

Ode civique.

Le poète, fidèle au rêve, seul espère
Qu'un sauveur peut nous naître encor;
Rien n'annonce l'enfant qui sourit à sa mère
Et rouvre l'âge d'or.

Le troupeau des humains retourne aux premiers âges,
Aux mœurs sanguinaires des bois;
Il rejette au passé l'enseignement des Sages
Et le bienfait des Lois.

Les peuples à venir, féroces et serviles,
Pires encor que leurs aînés,
Lâcheront à travers la beauté de nos villes
Les instincts déchaînés.

Jupiter, dieu de l'ordre et du ciel sans nuages,
Roi de justice et de clarté,
Par des monstres nouveaux et des forces sauvages
Est-il déshérité?

Lui qui dompta jadis la troupe révoltée
Des hideux géants aux cent bras,
Et mit à la raison l'orgueilleux Prométhée
Et les hommes ingrats.

Lui qui riait de voir les arbres et les pierres
Dont l'Olympe était assailli,
Et les monts arrachés, et les îles entières
Voler autour de lui;

Quand Mimas brandissait Lemnos, et qu'Encelade
Déracinait d'énormes troncs,
Qu'Ephialte du ciel affrontait l'escalade
En mettant monts sur monts;

Lui qui, les terrassant de sa foudre aveuglante,
Au Tartare les enchaîna,
Ou réduisit leur force et leur rage insolente
Sous le poids de l'Etna?

Est-il toujours le maître? et n'est-ce qu'une épreuve
Par laquelle nous avertir?
Va-t-il faire, en leur lit, rentrer les eaux du fleuve
Et le ciel rebleuir?

Ou si vraiment là-haut son règne se termine,
S'il cesse d'être le plus fort,
Ici n'attendons plus que discorde et famine,
Que la peur et la mort.

II

Odelette.

Pour ma fille Charlotte.

Sous les acacias de la route bretonne,
Le long des prés encore verts,
Nous nous plaisions, par ce soleil d'automne,
A réciter des vers.

Au charme du passé souriante et docile,
Forte d'exemple et de leçon,
Votre mémoire est un dernier asile
Agréé d'Apollon.

Vos jeunes yeux ouverts sur la beauté du monde
Et sur les arcanes de l'art,
Vous font une âme accueillante et profonde
Comme votre regard.

En cette âme d'enfant, comme en un sanctuaire,
A l'abri des maux du dehors,
Sont préservés de tomber en poussière
D'innombrables trésors.

C'est ainsi que, le jour étant près de se clore
Sur notre rêve inaccompli,
Vous sauverez pour quelque temps encore
Les muses de l'oubli.

Et qui fera jamais entendre à la nature,
Veuve des nymphes et des dieux,
Des chants si beaux, dits d'une voix si pure
Sous les antiques cieux?

III

Avranches.

Pourquoi ne peut-on fuir que quelques jours à peine
Tous les tracas et les ennuis
Où s'use notre cœur, et dont l'image vaine
Vient en songe troubler nos nuits?

Goûtons du moins l'heureuse et brève indépendance
Que nous retrouvons en ces lieux,
Les plus beaux qu'en parure aux côtes de la France
La mer ait formés pour nos yeux :

Granville à l'horizon, et la divine Avranches
Assise au bord de son jardin,
Sur sa verte hauteur reine des cités blanches,
Le front baigné par l'air marin.

Elle voit à ses pieds, de Saint-Pair à Cancale
Et du Mont-Dol à Pontorson,
Une immense étendue où déferle et s'étale
Toute une mer de frondaison.

Et plus loin, par delà les bois, en face d'elle,
Par delà les sables encor,
Voici surgir le Mont de pierre et de dentelle
Où s'érige l'Archange d'or.

Avranches! c'est un jour de ce dernier automne
Que je te quittais à regret.
Normande, quel Breton ne te voudrait bretonne?
Quel poète ne t'aimerait?

J'ai gravi ta colline et descendu ta pente,
Un matin d'air vif et léger.
Dis-moi, te souviens-tu, ville ancienne et charmante,
Du passage de l'étranger?

Je me suis accoudé longtemps à ta terrasse,
Sur les pierres de tes remparts,
Laissant errer au loin dans le jour et l'espace
Mes souvenirs et mes regards.

*
* *

Mon nom, pour quelque temps, sur mes écrits s'assure,
Et je ne veux d'autres exploits.
Mais j'eusse aimé panser ma dernière blessure
Sous le plus humble de tes toits;

Et, finissant auprès de ta beauté sans ride
Des jours moroses et flétris,
J'aurais posé mes yeux sur ta grève limpide,
Sur ta campagne et tes pourpris.

Le désordre du siècle et la malice humaine
En décidèrent autrement;
Mais un regret survit qui vers toi me ramène
Fidèle à ton enchantement.

Dira-t-on qu'à l'essai tout idéal se brise?
Que, de près, s'éteint tout rayon?
Qu'un rêve n'est que vent, ou ne se réalise
Que pour une déception?

Dira-t-on qu'en la tombe, où bientôt j'ai ma place,
Il n'importe de quel pays
Est la terre en monceaux qu'on jette et qu'on entasse
Sur nos restes ensevelis?

Je sais! mais, des douceurs que nous consent la vie
En sa rare compassion,
En est-il de plus belle et digne qu'on l'envie
Qu'une innocente illusion?

Et c'est pourquoi des lieux qui nous l'ont procurée
Les noms ont place dans nos vers,
Et leur gloire sera d'éternelle durée
Comme nos lauriers toujours verts.

IV

A un poète ami.

Ne nous attristons pas, ami, si les poèmes,
Où le labeur des jours
A pourtant fait entrer le meilleur de nous-mêmes,
Ne trouvent que des sourds;

Si le siècle, dont l'œil distingue le mérite
Chez ceux qui n'en ont pas,
A placé le laurier dont il nous déshérite
Sur les fronts les plus bas;

S'il n'a pas daigné faire à la muse sincère
L'aumône d'un regard,
S'il la laisse périr de honte et de misère
Sur les routes de l'art.

Ne nous indignons pas si partout l'injustice
Sollicite nos cœurs,
Et s'il nous faut payer notre temps de service
Sous de si durs vainqueurs!

Et, puisqu'aux gens de bien la défaite est commune
En tous lieux, en tous temps,
Cessons de disputer la palme et la fortune
A d'heureux charlatans.

L'or se souille à passer par une main cupide;
Mieux eût valu pour lui
A jamais dans la nuit de la terre sordide
Demeurer enfoui.

La pourpre, aux jours anciens éclatante à l'épaule
Du consul et du roi,
Perd toute sa couleur quand elle habille un drôle
Qui fut traître à sa foi.

Et toi, laurier, jadis le rêve du poète,
Le prix de ses travaux,
Plutôt que d'avoir vu ta feuille orner la tête
Des pédants et des sots,

N'aimerais-tu pas mieux, dans un coin du parterre
Où nul ne met les pieds,
Sur ta racine avoir séché comme la pierre,
Le sable et les graviers?

Quoi donc! nous douterions d'accepter, en échange
D'applaudissement vain,
La coupe lourde aux doigts, mais pleine sans mélange
D'un breuvage divin?

Laissons, comme le vent, la faveur populaire
Souffler à tout hasard,
Et lorsque nous chantons, n'ayons souci de plaire
Qu'aux fidèles de l'Art.

Si l'Art est immortel, nous aurons en partage
Son immortalité.
Qu'importe, en attendant? et faut-il davantage
Pour combler ta fierté?

Mais, si l'Art et l'Amour, si les plus nobles rêves
Sont promis à la mort,
N'est-ce rien d'avoir mis en nos heures si brèves
La beauté de l'effort?

D'avoir, d'un pied hardi, tenté sans récompense
L'ascension des monts
Où siègent aujourd'hui, dans un ingrat silence,
Les dieux que nous aimons?

Alors que, perverti par le temps et l'exemple,
Tout un peuple oublieux
Délaisse les chemins qui mènent à leur temple,
En sont-ils moins des dieux?

En ont-ils moins paré de fleurs et de lumière
Et d'un rêve enchanté
Les siècles les plus beaux qu'ait vécus sur la terre
L'antique humanité?

Quand la méchanceté, la sottise et l'envie
S'acharnent contre nous,
Aimons ce qui nous fait la douceur de la vie,
Ce dont ils sont jaloux!

Aimons la grâce auguste; aimons, victime et reine,
La beauté qui périt!
Et n'ayons que dédain pour la foule, qu'entraîne
Vers l'ombre un faux esprit.

L'amour, ailleurs qu'en soi, cherche-t-il son salaire?
Et pour trente deniers
Vendrons-nous la tendresse et la juste colère
De nos cœurs indignés?

FRÉDÉRIC PLESSIS.

Souvenirs de captivité et d'évasion

A la fin de janvier 1917, j'exécutai ma seconde tentative d'évasion. Il faisait à cette époque un froid extrême ; le thermomètre marquait près de 30 degrés au-dessous de zéro. Le moment pouvait paraître peu propice, mais je n'avais pas le choix. J'avais à ma disposition, dans les derniers jours de janvier, un ensemble de circonstances que je ne devais plus retrouver en février. Mon plan consistait à me mêler, sans être remarqué, à une des corvées de travailleurs qui descendaient chaque jour du camp à la section d'Hammelburg.

Le matin du 30 janvier, je m'habillai beaucoup plus chaudement que de coutume. J'employai le système simple et si efficace qui consiste, à défaut d'un équipement spécial, à multiplier le nombre des vêtements de dessous.

Dans la matinée, un de mes bons camarades, un charmant garçon du nom de Leloup, qui faisait partie régulièrement de la corvée d'Hammelburg, réussit à transporter du camp jusqu'à l'espèce d'entrepôt où une équipe de travailleurs s'occupait de la manutention des colis, une chaude couverture, une casquette de laine et un excellent caoutchouc de Burberrys doublé d'étoffe. Ces éléments d'évasion dissimulés sous des caisses devaient attendre mon arrivée dans l'après-midi.

A une heure et demie, au moment où les différentes corvées prêtes à quitter le camp se massaient, rangées par quatre devant la porte, je me glissai dans les rangs, me substituant à un de mes camarades qui me laissa sa place. J'avais eu soin d'envelopper mon cou et ma tête d'un cache-nez très épais que la température glaciale ne rendait pas suspect et qui offrait l'inestimable avantage de masquer presque entièrement ma figure et de me rendre assez difficilement identifiable.

Le sous-officier boche qui surveillait les sorties avait une liste en main et faisait au passage de la porte un appel très serré par crainte des évasions. Derrière mon cache-nez en poil de chameau, j'avais jeté un coup d'œil de côté sur lui et constaté avec joie qu'il n'appartenait pas à ma compagnie et ne devait pas me connaître.

L'appel s'avançait, enfin le tour du rang de quatre dans lequel je m'étais placé arriva. Mon cœur battait comme celui d'un collégien en faute. Il suffisait d'un arrêt dans le pointage, d'une question, du « grain de sable », pour tout anéantir d'un plan longuement, minutieusement et laborieusement monté.

Je répondis à la place du camarade auquel je m'étais substitué, le crayon boche pointa sans méfiance ; le rang de quatre auquel j'appartenais franchit le seuil. Je me sentais cent kilos de moins sur le cœur !

Maintenant notre petit groupe — notre corvée comptait une trentaine d'hommes — s'engageait sur la route en lacet qui menait vers la station d'Hammelburg. Cette même route, je l'avais déjà descendue, lors de ma première évasion, un an auparavant, avec le même espoir au cœur !

Seul le paysage était changé. Alors c'était déjà presque le printemps, le gazon verdissait. Maintenant la neige étincelait sur la campagne, s'amoncelait en masse épaisse dans les bas-fonds de la vallée. La Saale, gelée, montrait un ruban luisant qui brillait sous le soleil ; le froid était intense, mais radieux, l'air merveilleusement limpide, d'une limpidité glaciale de cristal. Les pas de mes camarades faisaient le long de la route un piétinement feutré.

Nous arrivâmes après trois quarts d'heure de marche au lieu de destination de la corvée, quelques bâtiments isolés à proximité de la gare d'Hammelburg, où mes camarades s'occupaient du triage des colis.

Pour moi, je me dirigeai délibérément vers le bâtiment affecté à la manutention des caisses de biscuit.

Ces caisses se trouvaient au premier étage d'une maison abandonnée, ouverte à tous les vents. Il y en avait là un grand nombre, empilées les unes sur les autres sur plusieurs rangées et à plusieurs mètres de hauteur. L'encombrement était tel qu'il n'y avait que tout juste l'espace pour circuler. Un entrepôt de fabrique de pianos ou d'épicerie en gros donnera une assez juste idée de l'endroit. Je retrouvai là dans un coin les affaires qui avaient été apportées le matin par mon camarade Leloup. Je revêtis le caoutchouc doublé et la casquette. La transformation en civil pouvait se faire sans danger, le bâtiment affecté aux caisses de biscuit n'étant surveillé par aucun Boche. Je ne compte pas comme surveillance les allées et venues indifférentes et ennuyées d'une sentinelle, baïonnette au canon, qui se promenait dehors et qui ne pouvait — et ne désirait d'ailleurs — rien voir de ce qui se passait à l'intérieur.

La manutention, le pointage et l'enregistrement des caisses de biscuit étant une besogne de confiance, avaient été confiés à un adjudant et à deux ou trois sergents. Inutile de dire que ceux-ci étaient dans le secret et au courant de mes projets.

L'adjudant Poinsignon, aidé du sergent fourrier Martin, s'occupèrent vivement, pendant que je me déshabillais, à me préparer ma cachette. Ils déplacèrent rapidement et méthodiquement des piles de caisses de biscuit, ne ménageant entre elles qu'un très mince sentier, tout juste suffisant pour le passage d'un homme. Ce sentier, après de nombreux zigzags, conduisait à une sorte de petite chambre, d'alcôve, créée par le déplacement de plusieurs colis, d'une capacité de deux ou trois mètres cubes. Dans cette petite pièce obscure, dont les parois et le plafond étaient constitués par les planches en bois blanc des caisses à biscuit, furent jetées la couverture épaisse emportée dans la matinée, une capote d'infanterie qui, devenue inutile comme vêtement, restait précieuse comme calorique et deux grosses musettes bourrées de vivres.

Je me faufilai jusqu'à mon nouveau domicile et m'y tapis. Mes camarades m'y laissèrent en me serrant la main et en me souhaitant bonne chance. Ils s'occupèrent à me murer encore plus sérieusement, en augmentant tout autour

de ma cachette l'amoncellement des colis, en resserrant l'espace ménagé comme sentier entre les piles, en compliquant le « sentier » jusqu'à en faire une sorte de dédale, enfin en obturant complètement, par un rideau de caisses, la sortie, le débouché du couloir. Ce couloir, pour quiconque pénétrait dans l'entrepôt de biscuits, restait complètement masqué aux yeux, mais, de l'intérieur, l'occupant de la cachette pouvait sans trop de peine écarter les derniers colis, qui servaient de cloison et de paravent, et se frayer un passage.

L'exécution de l'abri était, on le voit, aussi ingénieuse que la conception.

Entouré, flanqué de toutes parts par plusieurs épaisseurs de biscuit protecteur, j'avais, dans mon trou, le sentiment complet de sécurité du rat installé au milieu d'une grande caisse de bonnes choses, qu'il grignote tandis qu'elles le séparent du monde, du rat dont je n'avais fait au fond qu'usurper la place...

Le couloir de communication avec l'extérieur ne me donnait point d'inquiétude. Eût-il été découvert par les Boches que ceux-ci n'y auraient vu qu'un interstice fortuit et, prenant comme base de jugement les dimensions des bedaines germaniques, n'eussent jamais imaginé qu'il pût livrer passage à un homme. Quatre heures sonnèrent. L'heure du départ de la corvée. Du fond de ma cachette, j'entendais parfaitement, l'amoncellement des caisses de bois blanc n'interceptant pas les résonances, le piétinement des travailleurs rangés par quatre dehors sur la route et attendant le signal du départ en battant la semelle, tandis qu'un sous-officier boche les comptait. Celui-ci recommençait, indéfiniment, à haute voix, l'opération, sans jamais — et pour cause ! — trouver son compte. Arrivé au bout de la colonne, il disait, désappointé : *Es fehlt einer* (il y en a un qui manque). J'entendais les battements des semelles de mes camarades sur la route gelée se faire plus pressés, plus sonores, ironiques comme des éclats de rire. Après une demi-heure d'efforts infructueux, le sous-officier boche abandonna son addition et d'une voix sèche et dépitée donna l'ordre de départ : *Vorwaërts! marsch!* (En avant, marche !)

Je savais qu'en même temps au camp, mon absence avait dû être remarquée à l'appel du soir. J'étais signalé. Dès à présent, les poursuites commençaient. Néanmoins, tel était

le sentiment de sécurité que me donnait ma cuirasse de biscuit, que je ne ressentais nulle inquiétude. Il me semblait impossible que les limiers boches vinssent me trouver où j'étais et c'est ce qui expliquera la stupéfaction mêlée de terreur où me plongea brusquement une scène qui se déroula dans mon abri une demi-heure à peine après le départ de la corvée.

Les derniers bruits de pas s'étaient déjà depuis assez longtemps éteints. Mon plan, pour égarer les premières recherches, consistait à passer sur place toute la première nuit et à ne m'évader que la seconde. Je me sentais seul, libre. Dans mon trou, où l'obscurité se faisait plus dense, je jugeais que le soleil venait de se coucher. En même temps que la nuit venait, le froid augmentait, un froid intense, vraiment terrible. Tous les carreaux de cette maison abandonnée étant cassés, la température qui régnait dans mon alcôve de caisses à biscuit était celle du dehors : 30 degrés au-dessous de zéro. L'immobilité exigée par les dimensions de ma demeure rendait ce froid plus rigoureux. Je commençais à me demander si mes camarades du camp n'avaient pas eu un peu raison en me dissuadant de mes projets, en m'assurant que je ne résisterais pas à une nuit passée dans l'immobilité à une pareille température et que l'on me retrouverait le lendemain matin à l'état de bloc gelé. Il me restait, il est vrai, dans le cas où véritablement je n'eusse pu tenir, la ressource de « démarrer » dès le premier soir.

J'avais pris mes quartiers d'hiver, je m'étais assis sur le plancher, le dos appuyé à une caisse, après avoir accumulé sur ma personne tout ce que j'avais de vêtement et m'être enroulé, tel un cigare, depuis les pieds jusqu'aux aisselles dans ma couverture. Je m'apprêtais à passer ainsi, les yeux ouverts, une nuit peu confortable, lorsqu'une apparition soudaine au-dessus de ma tête glaça dans mes veines le sang qui y circulait déjà mal. Deux caisses à biscuit, lentement séparées par une main, me laissaient voir une tête humaine qui grimaçait juste au-dessus de moi. Cette tête qui se trouvait éclairée par le jour du dehors et dont je distinguais parfaitement l'expression à la fois précautionneuse et contractée appartenait à un paysan : les favoris, la casquette ne permettaient pas le doute.

Ma première pensée fut que l'alarme avait sans doute été donnée dans le village, une prime proposée aux habitants

d'Hammelburg, que j'étais découvert et allais être livré.

Cependant la tête me contemplait sans bouger, avec une espèce de grimace silencieuse, de sourire. J'obéis à une impulsion, me levai brusquement, fouillai dans mes poches et agitai un billet de 50 marks devant la tête, en disant d'une voix sourde et rapide. *Ich bin ein Franzose, ich habe mich hier versteckt. Bitte! mich nicht anzeigen. Nehmen Sie das.* (Je suis un Français. Je me suis caché ici. Ne me vendez pas. Prenez ça.) Une main se tendit lestement, agrippa le billet. Je commençais à respirer.

Un dialogue s'engagea à voix basse et je compris tout.

L'homme que j'avais devant moi n'avait aucune intention de m'arrêter. En m'apercevant, il avait été aussi désagréablement surpris que moi-même. Il venait, disait-il, chercher des débris de biscuit. Je compris qu'il venait chercher bel et bien de bons biscuits français entiers et que cette petite opération de prélèvement devait vraisemblablement se répéter tous les soirs à l'heure du départ des sous-officiers boches. Une ironie assez amusante de la destinée faisait se rencontrer l'évadé et le voleur. Je dois dire que le voleur est beaucoup plus sympathique à l'évadé que le gendarme. Je dois dire encore que j'eus la faiblesse et l'immoralité de gaver mon voleur de cadeaux et d'ajouter aux 50 marks une tablette de chocolat et deux boîtes de lait condensé.

Nous fûmes tout de suite très bons amis. Il m'expliqua qu'il était *Taglöhner* (journalier), que les temps étaient durs, qu'on n'avait plus rien à manger, etc. Il s'intéressait à mon entreprise, s'enquit si j'avais un costume civil (*zivilmontur*) et s'offrit finalement, spontanément, à me servir de guide la nuit suivante pour gagner la sortie d'Hammelburg par des chemins détournés : il serait là à minuit tapant, il en prenait l'engagement ; il me ferait passer par des cours désertes. Comme je proposais la cour qui se trouvait à notre gauche, l'excellent homme se récria : *Ach! nein! da ist ein böser Hund. Er würde Sie zerreissen.* (Ah ! non ! pas par là. Il y a un chien très méchant. Il vous mettrait en pièces.)

La nuit se passa sans incident. Je ne fermai pas l'œil. Il régnait dans ma chambre à coucher une température vraiment redoutable. Je la supportais comme on supporte une tempête ou une brise glaciale, c'est-à-dire dans une tension

concentrée de tout l'être, pelotonné sur moi-même pour ne perdre aucune de mes ressources caloriques, les épaules serrées, faisant front contre le froid, contracté et vigilant. La détente, qui seule permettrait le sommeil et qui d'ailleurs pourrait être funeste, n'est guère possible dans une atmosphère de près de 30 degrés au-dessous de zéro. L'instinct révèle à l'animal humain l'utilité de rester *actif*.

Vers 9 heures du matin, j'entendis sur la route les pas de mes camarades de la corvée de la matinée, puis quelques instants après, la voix de l'adjudant Poinsignon qui m'interpellait, à travers l'épaisseur des caisses, d'un timbre baissé et légèrement anxieux : « D'Harcourt? » Il avait sans doute une vague appréhension de ne recevoir aucune réponse et de me retrouver converti en bloc de glace. Ma réponse, immédiate, basse mais joyeuse, le rassura tout de suite.

— Tenez, attrapez cela, me dit-il.

Et, ce disant, il faisait glisser entre les intervalles des caisses de biscuit un petit livre broché qui vint tomber sur mes jambes. C'était un indicateur récent du réseau bavarois. Je ne sais plus comment il se l'était procuré.

Le petit bouquin m'était précieux. Mon plan, en effet (on pense bien que je n'aurais pas eu la folie de tenter une évasion à pied jusqu'à la frontière par un froid de 30 degrés), mon plan consistait à prendre le chemin de fer à Kissingen, la station thermale bien connue, toute voisine d'Hammelburg, jusqu'à Tuttlingen, petite ville située à une quarantaine de kilomètres de la boucle de Schaffouse. Je n'avais, dans cette combinaison, à réaliser à pied que les deux étapes du début et de la fin. Je n'emportais de provision que pour quatre jours, délai suffisant dans ma pensée pour consacrer le succès aussi bien que l'échec de ma tentative.

« Ma chambre » étant obscure, j'étudiais mes heures de train à la lumière d'une petite lampe électrique de poche.

La journée s'écoula lentement, très lentement. Ma seule distraction était, avec les petites collations que je m'octroyais toutes les deux ou trois heures pour me soutenir et lutter contre le froid, les bruits et les rumeurs de voix, de pas, d'appels qui parvenaient du dehors jusque dans ma retraite. Je reconnaissais parfaitement la voix de mes camarades s'interpellant. Néanmoins, le temps me paraissait long. Je commençais à me blaser sur les joies de l'existence de rat

à fond de cale dont le pittoresque m'avait amusé pendant les premiers instants.

L'ombre se fit plus épaisse dans mon trou. Le soir, le second soir, venait. Pour la seconde fois j'entendis s'éloigner, décroître, s'éteindre les voix et les pas de mes camarades de la corvée de colis qui remontaient au camp.

Toutes les demi-heures, je consultais d'un coup de lampe électrique ma montre-bracelet. Quand dix heures furent venues, quand toutes les vagues rumeurs de la petite cité d'Hammelburg se furent tues l'une après l'autre et que je jugeai que les habitants dormaient, je me risquai hors de mon abri, furtivement, silencieusement, comme le loup quitte la forêt à la nuit tombante. Je me faufilai à travers les piles de colis, m'ouvris un passage au bout du couloir en écartant deux caisses et me trouvai brusquement inondé de clarté. A travers la croisée, la lune dans son plein éclairait violemment l'entrepôt, givrait de sa blancheur glaciale les caisses de biscuit, faisait, tant elle était claire, des ombres aux arêtes nettes. Au milieu du silence, les planches, malgré mes précautions, criaient faiblement sous mes semelles. Dans cette pièce déserte, je me faisais l'effet d'un cambrioleur.

Je m'approchai de la fenêtre : le spectacle que j'avais sous les yeux, le spectacle de cette nuit d'hiver, avait quelque chose de magique. Une sorte d'illumination diffuse, laiteuse, régnait dans la vallée de la Saale qu'emplissait la double blancheur de la neige et de la lune. Un silence extraordinaire régnait sur la campagne. Je me sentais très calme, assez calme pour être frappé par la beauté singulière de l'heure. Je ne ressentais rien de la fièvre qui m'avait fait battre le cœur au moment de la sortie du camp.

Je fis mes derniers préparatifs, vérifiai le contenu de mes musettes et attendis tranquillement minuit, l'heure fixée pour l'arrivée de mon voleur de biscuit. Il m'avait inspiré tant de confiance que je doutais à peine de lui et de sa parole. A minuit, exactement, de faibles craquements de pas, de pas circonspects, se firent entendre. C'était mon homme fidèle au rendez-vous. Il me fit descendre, me précédant de deux marches, un escalier branlant et abrupt, puis me guida à travers un dédale de ruelles et de cours, dans lequel je ne me serais jamais reconnu seul, jusqu'à l'entrée d'une rue où il m'abandonna, non sans m'avoir

vigoureusement serré la main en me souhaitant bonne chance.

Je traversai plusieurs rues pavées. Je croisai un soldat accompagné d'un civil, heureusement dans une région peu éclairée ; ils ne firent pas attention à moi.

A quelques fenêtres brillaient encore des lumières. « Ces gens-là ne se couchent donc pas », me disais-je en maugréant avec toute la mauvaise humeur inquiète de l'évadé qui escompte le sommeil d'autrui et se heurte à des gens réveillés.

Je pris un chemin de traverse et débouchai dans la campagne.

Dans la journée, la grande route d'Hammelburg à Kissingen, jalonnée par des peupliers, était de loin reconnaissable. Il n'en allait pas de même la nuit. Cette nuit de pleine lune et de neige créait, contrairement à ce qu'on eût pu attendre de tant de blancheur, l'atmosphère la plus fallacieuse, la plus déroutante. Il régnait, au fond de la vallée, une sorte de brouillard brillant, comme créé par l'envolement de myriades de particules de givre, au milieu duquel il était très difficile de se reconnaître.

Tous les sentiers étaient effacés, recouverts, noyés par la neige. Les masses mêmes des bois de sapins, qui eussent pu, sur ma droite, servir de points de repère, disparaissaient dans le linceul blanc. Je marchais en m'aidant de la boussole lumineuse.

A un moment, mes semelles heurtèrent quelque chose de dur. Je marchais sur la Saale gelée. La rivière était profonde ; l'intensité du froid garantissait heureusement l'épaisseur de la couche de glace.

Je marchais depuis plus de deux heures, au milieu de cette déconcertante nuit laiteuse, ayant souvent de la neige jusqu'au ventre, avec la décevante impression de tourner en rond malgré ma boussole. C'est souvent quand on désespère qu'on touche au port. Brusquement, j'aperçus à quelques mètres de moi une rangée de peupliers : c'était la grand'route, une route magnifique, large, presque entièrement déblayée de neige. Désormais je tenais ma direction sans erreur possible. J'avais 27 kilomètres à faire jusqu'à Kissingen.

J'avais, pour partir, le choix entre deux trains, l'un le matin, l'autre le soir. Celui du matin, étant donnée la dis-

tance qui me séparait de la station, était dès à présent raté. Celui du soir — direction Ulm — partait à 8 heures, c'était celui que je prendrais.

Je m'avançai à vive allure sur la route. Le froid intense ne me donnait nulle envie de faire l'école buissonnière. Je grignotais un biscuit de temps en temps. Je me rappelle que je réussis, l'absence de vent étant totale, à faire chauffer, sur le parapet d'un pont, un peu de rhum au-dessus d'un petit réchaud de troupier à l'alcool solidifié. Toutes les deux heures environ, je faisais une courte pause sur le talus de la route. Je ne m'arrêtais pas longtemps. Dès que je me sentais gagné par un engourdissement, une envie de dormir dont je connaissais le danger par ce froid, je me levais par un effort de volonté et reprenais ma course. Le mouvement que je me donnais faisait que je souffrais très peu de la température.

Sur la route je croisai un soldat, un permissionnaire, avec sa valise à la main, qui marchait aussi vite que moi, mais dans la direction opposée. Nous passâmes à quelques centimètres l'un de l'autre sans nous dire un mot.

L'aube parut. J'étais à quelques kilomètres de Kissingen.

J'entendis, à un moment, des voix derrière moi. Je me retournai : trois hommes qui me paraissaient des ouvriers, autant que la lumière encore indécise de l'heure me permettait de les distinguer, s'avançaient assez rapidement dans la direction de la ville. Quand ils furent à ma hauteur, ils m'adressèrent un *grüss Gott* auquel je répondis d'un air bougon. J'évitais de les dévisager. Je me sentais encore un peu protégé par la lumière faible et grise de l'aurore, mais j'avais néanmoins l'impression physique de trois paires d'yeux braqués sur moi. Je ralentis énormément le pas de manière à faire croître rapidement la distance qui me séparait des trois Bavarois. Je jetais de temps en temps un regard furtif de leur côté ; chaque fois je pouvais constater que l'un d'eux se retournait de mon côté.

J'attendis que mes trois Bavarois fussent parvenus à un tournant. Dès qu'ils furent masqués, mon parti fut vite pris. Je fis un saut de côté dans la forêt qui bordait la route et m'enfonçai rapidement sous bois.

« Je m'enfonçai » est une façon de parler ; on ne « s'enfonce » guère dans un paysage aussi clairsemé, aussi dépouillé, qu'un bois au cœur de l'hiver. Il faut, à cette époque de

l'année, où les branches sont nues, surtout par des temps de neige (le tapis blanc fait office de « révélateur ») une profondeur de plusieurs centaines de mètres pour masquer à peu près un homme.

Le terrain montait en pente rapide. Désireux de mettre le plus de distance possible entre moi et la route, je grimpais aussi rapidement que me le permettait la neige qui m'arrivait jusqu'au ventre. Au bout d'un kilomètre, à peu près, je m'arrêtai.

Je cherchai vainement dans le bois une anfractuosité, un buisson, une retraite quelconque où je pusse m'abriter. La neige, rien que la neige, une neige épaisse dans laquelle j'enfonçais jusqu'aux cuisses. Nécessité m'était de demeurer, de « durer » là jusqu'à la nuit.

Cette journée devait être une des plus dures (physiquement) de mon existence, infiniment plus dure que la nuit passée dans mes caisses à biscuit. Là-bas, j'étais dans le froid, mais au sec. Ici le froid était le même, et il s'y ajoutait la neige. La neige comme siège, la neige comme lit.

Je venais de faire 25 kilomètres dans ma nuit. Il y avait près de quarante-huit heures que je n'avais rien mangé de chaud, par ce froid de 30 degrés. Ma machine qui avait besoin de repos et de chaleur aspirait invinciblement à s'étendre. J'essayai, enveloppé dans mon caoutchouc, de me coucher dans la neige. Celle-ci fondait peu à peu sous l'action de ma chaleur. J'étais enveloppé dans une chappe de glace fondante et contraint de me relever pour ne pas perdre mes derniers vestiges de calorique intérieur, ne pas geler jusqu'à l'âme. Je pris le parti de rester debout, adossé à un bouleau, mon plaid sur les épaules, ne sentant plus mes jambes enfoncées dans la neige. Je n'avais pas faim ; de temps en temps, j'avalais une petite gorgée de rhum pour créer un peu de combustible interne. Il me semblait que les heures étaient interminables, que le temps ne coulait plus. Être seul dans ces moments-là est une épreuve de plus.

Je vis venir les premières ombres du soir avec un vrai soulagement.

Le train que je devais prendre partait à 8 heures. Je « démarrai » de mon bois vers 6 heures. Je pensais parcourir en deux heures, à petite allure, les quelques kilomètres qui me séparaient de Kissingen. Je ne tardai pas en avançant sur la route à apercevoir les lumières de la

petite ville dans la vallée. Il me semblait que je touchais au but, je ralentis délibérément le pas. Je tenais à ne pas arriver en avance à la gare de manière à ne pas me faire remarquer par les allées et venues de l'attente. Huit heures moins dix me paraissait l'heure favorable pour me présenter au guichet.

Le calcul était juste en lui-même. Ce qui l'était moins, c'était l'appréciation de la distance qui me séparait de la station. De la route je distinguais parfaitement les feux de la ligne de chemin de fer. Il me semblait que j'en étais à 2 ou 3 kilomètres. J'aurais dû tenir compte de l'erreur d'optique de la nuit qui fait toujours paraître une lueur brillant dans l'ombre plus près qu'elle n'est réellement. J'aurais dû tenir compte aussi des erreurs de direction, des détours inévitables dans la traversée d'une ville dont la topographie vous est inconnue. Kissingen, où je pénétrai vers 7 heures et demie, me parut une ville somptueusement éclairée. Je m'expliquai ce fait en songeant que je me trouvai dans une des stations thermales les plus célèbres d'Allemagne ; à Kissingen, pendant la guerre, la « saison » se prolongeait l'hiver. Je suivais de larges rues, brillamment illuminées, bien pavées, bordées de hautes maisons cossues, de magasins de luxe rutilants d'électricité, l'aspect ville d'eaux classique.

Toute cette illumination éclairait le vide et le silence. Point de voitures, presque point de passants. Je croisai quelques officiers au grand col rouge relevé, quelques rares civils, qui passaient très vite, emmitouflés contre la brise.

Je finis par déboucher dans une artère plus animée. Sans doute la « grande » rue de Kissingen, la *Kaiserstrasse*, ou la *Hohenzollernstrasse*. Les passants, plus nombreux, le nez enfoncé dans leur foulard, ne faisaient aucune attention à moi et me croisaient rapidement sans se retourner. J'entrevoyais sous un feutre un bout de figure, des lunettes, deux jets de buée qui sortaient du nez et de la bouche. Le froid qui hâtait les pas vers les demeures closes et chaudes se faisait mon complice. J'avais d'ailleurs au milieu des passants un sentiment de sécurité infiniment plus grand que sur la route : la foule en vous absorbant vous protège ; plus elle est dense, mieux elle vous noie.

Je traversai un parc soigneusement entretenu, éclairé par des boules électriques lumineuses, et aboutis devant

une grande bâtisse illuminée de girandoles multicolores, sans doute l'établissement thermal. Sur le seuil d'une salle à manger, éclairée à giorno, un maître d'hôtel en habit me dévisagea avec une certaine curiosité.

Je suivis plusieurs rues, un peu au hasard, espérant toujours déboucher sur la gare. Cet espoir se montrant trompeur et l'heure avançant, je m'adressai à un passant qui me désigna du bras et sans prendre le temps de s'arrêter longtemps la direction du *Bahnhof*. J'aperçus enfin les lumières de la gare.

Un coup cruel m'y attendait. Plusieurs personnes en sortaient au moment où j'arrivais, entre autres des soldats permissionnaires, leur valise à la main. L'un d'eux, voyant que je me hâtais, eut l'obligeance de me lancer, en me croisant, une phrase que je reçus comme un coup de massue. *Nicht nötig. Der Zug ist verpasst!* (Pas la peine ! Votre train est raté !) Je regardai la pendule lumineuse de la gare : elle marquait 8 h. 5. Je ratais mon évasion de cinq minutes !

Errer dans la gare, mon train une fois manqué, était aussi inutile que dangereux. Il fallait trouver un abri jusqu'au lendemain matin, jusqu'à l'heure où un train partirait dans la direction voulue.

Afin d'aviser et pour ne pas me faire remarquer en restant sur place, j'entrai dans un petit café borgne qui se trouvait à proximité de la gare et me fis servir un bock de bière et une tranche de pain avec de la saucisse. J'avais eu la précaution en quittant le camp d'emporter dans les poches de mon imperméable quelques numéros de la *Frankfurter Zeitung* en prévision de mon voyage en chemin de fer. Rien ne vaut la lecture attentive et absorbée d'un journal pour se donner une contenance dans un wagon et en même temps pour décourager les tentatives d'abordage des bavards. Dans le petit café, ma gazette me devenait utile ; j'en tirai un numéro de ma poche et, embusqué derrière les larges feuilles déployées en écran, j'inspectai du coin de l'œil les lieux en même temps que je savourais avec une inexprimable volupté ma saucisse, mon pain K, mon verre de bière et surtout la bonne chaleur de la pièce. On se figure difficilement ce que ces simples choses représentent de merveilleuse détente pour un homme qui gîte en plein air, par 30 degrés de froid, depuis plus de quarante-huit heures. L'inspection à laquelle je me livrais derrière mes

lunettes et mon journal fut vite faite. Le café dans lequel je me trouvais — un petit mastroquet de banlieue — se composait de deux pièces communiquant : la première, petite et vide dans laquelle je m'étais établi instinctivement ; la seconde, plus spacieuse, mieux éclairée, où se faisait entendre la voix de quelques clients. La servante qui m'avait apporté ma saucisse et mon bock ne faisait aucune attention à moi ; mais la patronne, une grosse femme d'une quarantaine d'années, sembla vite s'intéresser davantage au consommateur misanthrope renfrogné derrière sa gazette. Elle m'observait d'une manière continue de son comptoir surélevé placé tout près de moi.

Voyant sa méfiance en éveil, je préférai prendre les devants et jouer le tout pour le tout. J'eus sans doute tort : mon expérience précédente avec le voleur de biscuit envers lequel je n'avais pas eu à regretter un appel à la confiance m'induisit en erreur. Je fis un signe de la main à la corpulente personne. Elle descendit de son comptoir et vint s'installer devant moi.

Nous étions seuls dans la pièce, attablés l'un devant l'autre, le moment était propice aux confidences.

D'une voix basse, pour ne pas être entendu des consommateurs de la salle voisine, je racontai, je « livrai » tout rapidement : « J'étais Français, prisonnier de guerre, évadé ; je comptais sur elle, sur son bon cœur, pour ne pas vendre un pauvre diable qui errait dans la neige depuis deux jours et dont le seul crime était de vouloir revoir son pays. » La patronne me promit tout de suite le secret avec une spontanéité chaleureuse qui me fit penser que je n'avais pas eu tort en estimant que cette grosse femme, bien en chair, devait avoir des entrailles faciles à amollir et que, décidément, j'avais pris la bonne voie en me révélant. Si l'on m'avait dit alors que le corsage de cette grosse Gretchen cachait le cœur de Dalila !...

Tout de suite la grosse femme se fit ma collaboratrice. Elle connaissait une sorte de resserre à peu près abandonnée, attenante à la gare, où je pouvais parfaitement passer la nuit et où je serais plus en sécurité qu'au café ; elle alla jusqu'à m'apporter un horaire des trains pour vérifier l'heure de mon départ.

A un moment, elle passa dans la salle des consommateurs d'où elle revint aussitôt pour reprendre sa place devant

moi. Ce fut sans doute, ainsi que je le réalisai plus tard, cet instant qu'elle choisit pour me trahir. Un des clients averti dut, par une porte détournée, quitter le café et courir prévenir la police.

Je continuais devant un second bock de bière ma conversation avec la patronne, quand je vis entrer un individu à pèlerine noire, coiffé d'une casquette bleue, qui tout de suite ne me dit rien de bon. Il était accompagné d'un grand chien. Je ne connaissais pas l'uniforme de la police, sans quoi mon inquiétude eût tout de suite été une certitude.

Cet homme s'approcha du comptoir. Il se mit à causer familièrement avec la patronne qui s'était levée, en dégustant une consommation et sans paraître faire attention à moi. Je m'enfonçai plus que jamais dans la lecture de ma *Frankfurter Zeitung*. Soudainement, l'homme à la pèlerine s'assit en face de moi et avec bonhomie m'adressa la parole : *Kommen Sie weit her?* (Alors vous venez de loin?) Mon sang n'avait fait qu'un tour. J'eus tout de suite le sentiment instinctif que j'étais perdu. Je défendis ma chance en répondant. Mon agonie devait être courte. « Oui, je venais d'assez loin, le temps était bien mauvais, l'hiver rude. » L'homme en noir poursuivait ses questions qui tournaient de plus en plus à l'interrogatoire. « Je n'étais sans doute pas de ce pays-ci? Je n'avais pas l'accent de la contrée... — Effectivement, répondis-je, j'étais natif de l'Allemagne du Nord, j'étais voyageur de commerce... »

Après quelques demandes, quelques réponses misérables à travers lesquelles se poursuivait une conversation qui ressemblait à un halali, je pris le parti d'affecter la mauvaise humeur et de me renfrogner dans mon journal.

J'en fus tiré par une question qui avait déjà le son du commissariat de police. *Haben Sie einen Ausweiss?* (Avez-vous vos papiers?) En faisant ma réponse, je me rendis compte qu'elle était absurde : *Wozu denn ein Ausweiss?* (Pourquoi faire des papiers?) L'homme répéta sa question une deuxième fois qui me trouva aussi interloqué que la première. Je n'avais pas sur moi le moindre chiffon de pièce d'identité, de fausse pièce à un nom imaginaire quelconque de « Müller » ou de « Meyer ». Ce genre de documents truqués, assez difficile à fabriquer puisqu'il faut des timbres, des signatures, etc. (outre qu'il expose, surtout quand il s'agit de prisonniers de guerre en Bochie, à d'écrasantes

sanctions pour faux et usage de faux), est presque toujours illusoire, dès qu'il se heurte à une méfiance en éveil.

L'individu à la pèlerine noire se leva et prononça, le ton changé, d'une voix nette et impérative quoique basse : *Bitte mir zu falgen* (Veuillez me suivre). La partie était jouée et perdue. En quittant le café, je jetai un coup d'œil sur la patronne de l'établissement qui m'avait si lâchement vendu. La perfide matrone détournait le regard, comme font tous les Judas qui ne peuvent supporter le spectacle de la consommation de leur vilenie.

Dehors, je marchais étroitement escorté par l'individu en casquette et par son chien. Nous parvînmes au commissariat de police, une petite salle surchauffée, dans laquelle mon argousin m'introduisit comme on se débarrasse d'un paquet de linge sale, en disant avec un rire épais à deux de ses collègues qui sommeillaient devant un bureau. *Na! da hast du Gelegenheit französisch zu sprechen!* (Tiens ! je t'amène une occasion de parler français.) L'autre argousin, sans doute désireux de perfectionner sans perdre de temps ses connaissances linguistiques, entama tout de suite avec moi une sorte de grotesque conversation-interrogatoire, dans un charabia franco-boche.

Je ne me souciais pas de servir de professeur « Berlitz ». Je coupai court à ces familiarités de commissariat en disant en allemand avec hauteur que j'étais militaire français, que je n'avais pas à répondre à des agents de la police civile, que je ne parlerais que devant un officier.

Ce ton en imposa. Une expérience, hélas ! trop longue, de la vie boche, m'enseignait de manière sûre le maniement du caractère allemand : tout s'aplatit devant l'officier ou même l'appel à l'officier.

Le téléphone joua, je suivais le dialogue. *Er will es nur mit Offizieren zu tun haben.* (Il veut n'avoir à faire qu'à des officiers.) La réponse vint, je quittai le commissariat et fus acheminé sur la Kommandantur. Je quittais une prison pour une autre. « Réceptionné » par un feldwebel ensommeillé, je fus, en attendant mieux, et comme première précaution, immédiatement conduit dans une cellule militaire où, rompu de fatigue, je ne tardai pas à m'endormir sur le bat-flanc qui sert de lit à ce genre d'appartement. Je commençais à avoir l'habitude du mobilier cellulaire allemand.

La journée du lendemain fut quelconque. Je subis l'in-

terrogatoire d'usage. On me montra certains égards. J'eus une bonne soupe, on chauffa ma cellule. Un officier « supérieur », un commandant à favoris blancs, à la physionomie triste et résignée, vint me faire une petite visite et me dit d'une voix douce et polie où il y avait presque de la compassion : *Sie sind nicht weit gekommen!* (Vous n'avez pas été loin.) C'était, hélas ! incontestable. Il me considéra quelques secondes en silence puis me quitta en me faisant le salut militaire. Dans la soirée, vers 6 heures, mes gardiens, pour me témoigner leur sympathie, ouvrirent la porte de ma cellule et m'invitèrent à manger ma soupe au corps de garde qui était plus confortable et mieux chauffé.

C'étaient de jeunes Boches, à face poupine, qui, avec leur calot rond en forme de tourte, assis devant leurs écuelles, avaient l'air d'autant de jeunes porcs, rangés devant une mangeoire. Ils dévoraient bruyamment, joyeusement et gloutonnement, s'ébrouant dans leur assiette et montrant beaucoup plus de goût pour le lard et les patates que pour la guerre dont ils disaient pis que pendre. Le seul homme âgé de l'assemblée était un feldwebel chauve, qui montrait des sentiments nettement défaitistes. C'était sans doute le Liebknecht de la bande.

Je mis tout le monde en gaieté en racontant mes aventures. Un de mes mots eut un succès fou. Après avoir dit que j'étais professeur avant la guerre, j'ajoutai : *Ich studiere jetzt Fluchtversuch.* (Maintenant, j'étudie l'évasion.) Cette plaisanterie, que je ne jugeais pas moi-même particulièrement fine, déchaîna le fou rire. Mes auditeurs s'esclaffaient en répétant : *Er studiert jetzt Fluchtversuch.* (Il étudie maintenant l'évasion.) *Der ist aber gelungen!* (Quel type réussi !)

Je passai encore une nuit en cellule. Le lendemain matin, je fus appelé devant un officier, un jeune oberleutnant qui me rendit mes musettes avec ce qu'elles contenaient de vivres et remit sous mes yeux à une sentinelle, baïonnette au canon, qui, envoyée d'Hammelburg pour me chercher, se tenait là, au port d'armes, la boussole lumineuse et l'argent dont j'avais été trouvé porteur.

L'officier fit un petit salut de la main qui nous congédiait. Le *landsturm* claqua bruyamment les talons de ses bottes, en jetant le ventre en avant et la tête en arrière, selon la formule, exécuta devant son supérieur un de ces demi-tours impeccables et tout d'un bloc dont le soldat

boche a le secret et qui sont sans doute le dernier mot de la discipline automatique mais devant lesquels on est partagé entre le désir de rire et celui d'admirer, et quitta la salle poussant devant lui son prisonnier.

Le retour s'effectua sans autre incident que deux petits faits qui me restent dans la mémoire. Le premier fut une tentative malheureuse pour me débarrasser dans le wagon qui me ramenait vers Hammelburg des nombreux billets de banque allemands qui étaient restés en ma possession.

Je prévoyais que ces billets, découverts à la Kommandantur, corseraient ma peine et je vis dans la rencontre d'un soldat français appartenant au camp, ramené par une sentinelle de quelque village des environs et faisant route dans le même compartiment que moi, une occasion providentielle de me défaire de cette somme compromettante. Après avoir extrait lentement les billets de leur cachette, j'étais occupé à les glisser sous la banquette dans la main de mon camarade (qui me les rendrait plus tard au camp) quand mon *landsturm* bondit sur nous en rugissant. Tout en affectant de contempler le paysage, il suivait sans doute depuis quelques minutes du coin de l'œil mon manège : *Heraus damit!* (Donnez-moi ça !), dit-il d'une voix de tonnerre à mon copain qui, la main fermée sur la poignée de banknotes, jouait la surprise et affectait de ne pas comprendre. *Heraus damit!* répéta le *landsturm* en haussant encore d'un degré le timbre de son rugissement, le geste impératif, la face pourpre. « Va, donne-le-lui », dis-je à mon camarade, voyant toute dissimulation inutile et prévoyant une fouille brutale. Le Boche saisit les billets et se retournant vers moi avec une expression de triomphe sur sa vieille face de brute toute cramoisie : *Glaubten Sie denn, ich wäre ein Dummer!* (Ah ! ah ! vous me preniez pour un imbécile !...)

Le second fait fut une petite manifestation assez significative de la part d'un des voyageurs de notre compartiment. La scène avec le *landsturm* avait attiré sur nous l'attention générale. Le coupé de troisième classe dans lequel je me trouvais était plein de civils boches ; quelques paysans en casquette, des villageoises avec des paniers d'œufs, deux ou trois bourgeois. L'un de ceux-ci, un homme d'une trentaine d'années, qui avait une serviette de cuir sous le bras et présentait l'aspect de quelque petit avoué de province, manifesta le désir d'entrer en conversation avec

moi. Soulevant de la façon la plus polie le bord de son chapeau, il s'enquit de ma destination, de l'endroit d'où je venais, etc. La causerie s'engagea. Je lui contai mon aventure ; s'étonnant que je parlasse correctement l'allemand, il apprit que j'étais un universitaire. Nous effleurâmes nombre de sujets. A la station où il devait descendre, il me quitta avec une affectation de courtoisie, presque de déférence, me saluant bas, avec une inclinaison du buste et disant à haute voix, de manière à être entendu de tout le compartiment : *Habe die Ehre Herr Professor... Alle Achtung.* (J'ai bien l'honneur, monsieur le professeur... Tous mes respects.) Quelque « pacifiste » sans doute... peut-être un ami de la France... Il y en a même en Bochie... En tout cas, un « civil » qui n'avait pas peur des « militaires ». Une pareille attitude en pleine guerre pouvait coûter cher !

Arrivé à Hammelburg, je fus mis en cellule pour les quarante-deux jours réglementaires d'incarcération, tarif pénal des évasions. La cellule qui m'était affectée se trouvait dans une baraque en tôle ondulée. Je connaissais déjà le régime et le cadre. En « habitué », je pris tout de suite mes dispositions. Je m'installai. Un froid intense continuait à sévir ; le thermomètre oscillait entre 25 et 30 degrés au-dessous de zéro. Par ces températures sibériennes, le toit de métal ondulé, agissant comme condensateur du froid, réalisait le *summum* de l'inconfortable.

Les cabines, par les interstices et sous le plancher desquelles l'air circulait en liberté, étaient à la vérité munies de poêles en fonte. C'était là moins une mesure d'humanité de la part de la « Kommandantur » qu'une nécessité absolue pour elle, sous peine de voir périr de froid au bout de peu de jours tous ses détenus. Seulement ces poêles ne chauffaient que le jour.

Tous les matins, chaque détenu recevait dans une cuvette la valeur de quelques poignées de charbon strictement mesurées pour alimenter son poêle pendant quelques heures.

La température était très supportable de 9 heures à 3 heures de l'après-midi. Vers cette heure, le feu s'éteignait. La température allait s'abaissant progressivement toute la soirée et toute la nuit, jusqu'à atteindre quelque 20 degrés de froid vers l'aube.

J'avais à purger quarante-deux jours de *mittel Arrest* (arrêts moyens) avec la cruche d'eau et le tiers de boule de

pain KK et tous les quatre jours le *guter Tag* (le bon jour) marqué par un peu de café chaud et la soupe de rutabaga comme « extra ». Ce régime était rendu plus dur dans ces jours du début de février 1917 par la température vraiment polaire que nous traversions.

Vers 8 heures, les portes des cellules grinçaient, ouvertes par nos gardiens. « Au charbon ! au charbon ! » C'était le cri avec lequel les détenus à moitié morts de froid à la suite de leur nuit sans feu se précipitaient, le teint gris et terreux, les traits tirés, les cheveux emmêlés, vers le réduit où « Polochon », le garde-chiourme en chef, faisait la distribution du combustible. L'un après l'autre, bien sagement, pour ne pas accentuer l'humeur irascible de Polochon, les détenus tendaient leur cuvette en métal bossué, dans laquelle le vieux Boche déposait sans rire une minuscule pelletée de charbon. C'était réellement une distribution au compte-goutte. Chaque parcelle des précieuses mottes noires qui roulait sur le sol était avidement ramassée, comme un diamant. Quelques prisonniers bourraient leurs poches de poussier, en mettaient dans leur casquette. Nous rentrions dans nos cellules, tenant religieusement nos cuvettes — *das Bassine* (le bassin), comme disait « Polochon » dans le jargon franco-boche qu'il adorait — avec des doigts meurtris par le froid. Je ne me rappelle pas avoir jamais auparavant connu la torture de pareilles onglées.

J'allumais mon feu à l'aide de quelques morceaux de journaux et de quelques brindilles, sous la surveillance du gardien boche qui me prêtait une allumette pour mettre le feu au papier. Nous n'avions, en effet, pas le droit d'avoir de boîtes d'allumettes sur nous. Gare au malheureux dont le feu mal pris s'éteignait après le départ du garde-chiourme ! Il était condamné à geler vingt-quatre heures de suite.

Le poêle, quand il chauffait, était toute notre consolation. On ne se figure pas ce que la tiédeur douce et grandissante dégagée par la fonte peut mettre de douceur au cœur du détenu grelottant, à l'estomac creux, qui a passé une nuit de détresse, et qui, maintenant, s'accroupit devant la petite porte gardienne de la braise, et lui tend les paumes et la figure. Le poêle était pour nous une personne vivante, un ami. Je me souviens de l'anxiété avec laquelle je guettais ses ronronnements, avec laquelle « je l'auscultais ».

Durant ces sombres temps d'hiver, dans ma cellule à

peine éclairée par le hublot servant de fenêtre, je passais toutes mes journées assis dans la pénombre, devant la petite porte qui règle le tirage et qui laisse apercevoir la braise quand on la déplace. Je restais là sans rien faire, assis en tailleur sur le plancher, au milieu des escarbilles, l'œil rivé sur le bon charbon qui brûlait, absorbé dans une contemplation vague et douce, oubliant tout, tout ce qui n'était pas cette petite porte rougeoyante qui, selon que je l'ouvrais ou la fermais, augmentait ou diminuait la respiration de mon poêle. Le jour, tout autour de moi, était si bas que je distinguais à peine les parois de ma cellule. La braise mettait des lueurs rouges sur mes mains tendues vers le foyer.

Au cours de l'après-midi, il s'éteignait lentement, malgré tous mes efforts pour le « prolonger », et une noire tristesse envahissait mon réduit, en même temps que la nuit et le froid.

Contre ce dernier, l'ingéniosité des détenus avait découvert un moyen que je dois rapporter ici. Les portes en bois blanc qui séparaient les diverses cellules d'une même baraque, à l'inverse de la porte en métal extérieure qui fermait sérieusement, étaient généralement munies de médiocres serrures. Certains prisonniers avaient inventé, pour ne pas être enfermés, le procédé suivant : au moment où le garde-chiourme, muni de son trousseau de grosses clefs, fermait, les unes après les autres, les portes de communication des cabines, l'occupant placé derrière la porte empêchait avec un clou le pène de jouer ou plutôt d'entrer à fond. Le résultat était que la serrure n'était pas réellement fermée et que le prisonnier que le garde-chiourme croyait « bouclé » était libre. L'opération, pour être efficace sans provoquer la méfiance, demandait un certain tour de main.

Quand le truc de la serrure n'avait pas réussi, il restait la méthode du trou dans la cloison, ou dans le plancher : certaines lames se déplaçaient, livrant passage au visiteur, dont la tête ébouriffée surgissait brusquement du sol de l'autre côté. Le lendemain matin, elles étaient replacées exactement dans leurs joints. Tout jouait comme dans la machinerie de théâtre la mieux montée. Nous avions parmi nous de vrais artistes en menuiserie ; et toute cette vie de prison nous préparait à devenir d'excellents « rats d'hôtel ».

Méthode de la serrure, ou méthode de l'effraction, nous nous arrangions, la nuit venue et l'obscurité régnant dans la baraque, pour communiquer les uns avec les autres. Souvent les occupants de quatre ou cinq cellules voisines se réunissaient dans le même « salon » où ils échangeaient leurs impressions et luttaient à la fois contre la tristesse en riant des bons tours joués au Boche et contre le froid en se serrant les uns contre les autres. Rien ne vaut pour résister à des conditions de vie dure cette gaieté de collégiens en fraude.

Quelquefois (c'étaient les meilleures soirées), nous trouvions moyen, en rognant chacun sur notre ration individuelle de charbon, d'économiser assez de combustible pour entretenir le poêle d'une cellule jusqu'à minuit. Nous nous groupions alors en rond autour de la bonne chaleur, les visages éclairés par la braise en causant à voix basse, et même en fumant, avec délices, une cigarette de contrebande.

La sentinelle qui faisait sa ronde dehors, devait bien, malgré notre zèle à obturer la lucarne de l'intérieur avec des couvertures, s'apercevoir de quelque chose d'insolite, ne fût-ce qu'aux étincelles sortant du tuyau de notre poêle qui eût dû être complètement éteint à cette heure. Mais il était très rare qu'une intervention se produisît. Le *landsturm* factionnaire ne tenait pas à troubler nos petites réunions ; au fond, il ressentait probablement plus de pitié que de haine pour les pauvres diables qui crevaient de faim et de froid dans leur geôle.

Une ou deux fois cependant, la sentinelle vint faire entendre ses gros poings et la crosse de son fusil sur la porte de tôle extérieure de la baraque, tout en faisant la grosse voix. Nous nous dispersions alors comme une bande de lapins surpris par le chasseur et dont chacun regagne son terrier. Quand les dernières braises de notre poêle s'étaient éteintes, nous nous couchions à même le plancher, et, pour mieux résister au froid terrible de ces nuits qui au bout de quelques heures sans feu étaient presque aussi glaciales sous la tôle ondulée que dehors, nous nous pelotonnions pour dormir les uns contre les autres. Nos couvertures devenaient collectives ; nous les jetions par-dessus nous comme une bâche, qui nous recouvrait en entier, y compris la tête. Là-dessous, mêlant et concentrant toute notre chaleur et aussi nos effluves animales (la couverture jetée par-dessus

la tête en condensant la buée de la respiration aide à ne rien perdre de source calorique), nous nous endormions, tassés, ou, plus exactement, emboîtés les uns dans les autres, imitant mieux que jamais la famille de lapins ou de petits cochons.

Mes quarante-deux jours de punition accomplis, je remontai au camp, où mes camarades me firent l'accueil de fête traditionnel réservé aux libérés de prison. Instruit par une première expérience des dangers du passage brusque du jeûne à l'abondance, j'acceptai de grand cœur les témoignages de sympathie, mais non les festins plantureux qui m'étaient offerts par des camarades désireux de me restaurer rapidement après mon long carême de cellule. Je me contentai, pendant quelques jours, de grignoter toutes les heures un biscuit, puis me remis peu à peu au régime de nourriture habituel.

Ma vie au camp recommença avec sa monotonie coutumière.

ROBERT D'HARCOURT.

(*A suivre.*)

Les Civils au G. Q. G.

Après la victoire de la Marne, il n'y eut plus en réalité qu'un pouvoir en France, celui de Joffre et de l'état-major. Le gouvernement, que sa fuite à Bordeaux avait dépouillé de tout prestige, se faisait petit dans l'ombre du grand chef. Il avait senti le vent de la catastrophe aux jours où les Allemands marchaient sur Paris. L'idée d'avoir des comptes à rendre remplissait de terreur la plupart de ces ministres qui avaient sur la conscience leur ancienne obstruction à la loi de trois ans. Ils s'abritaient prudemment derrière la responsabilité des militaires qu'ils laissaient se déployer au maximum, songeant qu'elle pourrait bien se substituer à la leur, en cas de mauvaise fortune. Et il faut avouer que ceux-ci, loin de s'y dérober, mettaient une certaine ostentation à la revendiquer tout entière. Si beaucoup de détails, et plusieurs choses essentielles, n'avaient pas été prévus avant la guerre, en revanche le dogme de l'autonomie absolue des militaires avait été minutieusement réglé. Vous vous en souvenez, partout des officiers à brassard, dès le premier jour, s'étaient automatiquement substitués aux fonctionnaires civils qui faisaient figure d'intrus dans le branle-bas général. C'est par un oubli incroyable, dont le commandement eut à déplorer maintes fois les fâcheux effets, qu'on avait omis de militariser les ministres et le président de la République. Aussi, pour ce dernier notam-

ment, une fois signé le décret du 2 août et finis les discours patriotiques, il se trouva, peut-on dire, sans emploi. Aucun lien légal ne le rattachait à l'organisation guerrière. Il eût été d'âge à porter les armes qu'il aurait, sans doute, rejoint son dépôt.

Situation bizarre, dont on ne s'avisa pas tout d'abord. Du fond de son palais, M. Poincaré, trop fier pour tenter la moindre démarche, ne savait comment entrer en contact avec le général en chef. Que se passait-il? Il l'ignorait presque. La lecture des journaux, les racontars des visiteurs, les indiscrétions du ministre de la Guerre, assez mal renseigné d'ailleurs, ne suffisaient pas à lui donner une idée exacte des événements. Cet état de choses aurait pu durer sans l'initiative hardie du colonel Pénelon, alors attaché à la présidence. Cet officier, avisé par M. Poincaré d'avoir à se rendre utile à l'armée, s'aperçut tout à coup de l'isolement du chef de l'État et de l'ignorance où il se trouvait de la situation militaire. Avec cette rapidité de décision qu'il tenait de son métier, il partit en automobile pour le grand quartier général, ayant préparé un plan audacieux. Arrivé à Vitry, qui abritait alors le cerveau de l'armée, il pénétra au troisième bureau où il comptait quelques relations. L'accueil qu'il y reçut fut plutôt frais.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? lui demanda un camarade de promotion.

— Ce que je viens faire? Mais savoir des nouvelles pour le patron, répondit bravement le colonel.

Ce terme d'argot parlementaire eut-il le don d'exaspérer l'interlocuteur?...

— Le patron, cria-t-il, il n'y en a qu'un ici, c'est Joffre!

Surpris par les éclats de voix, d'autres officiers se rapprochèrent et firent chorus avec le premier. Il fallait beau voir qu'un pékin se mêlât d'opérations. Vainement l'infortuné messager essayait de leur faire comprendre que le chef de l'État gardait tout de même quelques prérogatives, encore qu'elles ne fussent pas inscrites dans le règlement de l'armée en campagne, les brevetés farouches le niaient avec ténacité. Perdant pied, voyant sa mission compromise, affolé à l'idée de rentrer bredouille, le colonel s'écria dans un élan d'angoisse :

— Mais alors, que faites-vous du gouvernement?

Ici se place une réponse que je garantis authentique, dont

l'auteur, homme sans ironie pour l'ordinaire de l'existence, s'éleva spontanément ce jour-là, jusqu'au génie de Molière :

— Le gouvernement !... Qu'on le f... aux colonies...

Grâce à Dieu, le général en chef n'était pas de la même étoffe. Il gardait dans sa mémoire le souvenir des temps politiques et ne pensait pas que la guerre courte et victorieuse dût amener la fin de la République. Très aimablement, il se mit à la disposition du président Poincaré.

— Il faut revenir, Pénelon, dit-il au colonel, il y aura de temps en temps quelques petites choses à vous dire.

Fier avec raison de son succès, l'attaché fit un retour triomphal. Deux jours après, il reprenait le chemin du grand quartier général, où il reçut le plus bienveillant accueil. Il devait y revenir bien souvent par la suite. En effet, le colonel Pénelon, jusqu'au moment où il fut nommé général, en avril 1917, remplit avec dévouement la fonction d'officier de liaison de la présidence de la République dont il s'était fait de son propre mouvement l'organe, justifiant ainsi de façon éclatante une des plus curieuses lois de Darwin.

Pour en revenir à l'état d'âme du gouvernement exilé à Bordeaux, le loyalisme de Joffre, garanti par *la Dépêche de Toulouse*, le rassurait à peu près. Le général avait été mis à l'épreuve le jour où il consentit à insérer dans l'ordre de félicitations aux troupes de la Marne la fameuse phrase sur l'armée que la République avait préparée et dont elle pouvait être fière. Il est difficile de croire que cette louange ait jailli spontanément d'une plume de breveté ; j'imagine sans peine que le rédacteur des ordres du généralissime n'eut aucun goût pour cette rhétorique laïque et obligatoire qui ne passa pas sans protestations, en dépit de l'union sacrée. On se demande ce qu'il fût advenu, si l'armée avait eu à ce moment à sa tête un général moins orthodoxe. Il est hors de doute que le gouvernement n'aurait pu assister sans de terribles angoisses à l'immense popularité d'un Pau ou d'un Castelnau, vainqueur de la Marne. Bordeaux n'aurait-il pas été fatalement conduit à comploter sa perte? En tout cas, si par crainte du mécontentement populaire, on n'avait pas osé toucher à lui, à quelles suspicions n'aurait-il pas été en butte? J'estime que ce fut un grand bonheur pour la France que cette situation lui ait été épargnée. L'état-major aurait-il été assez sage pour supporter des

brimades sans réagir? Les ambitieux, les fauteurs de coups d'État que les militaires traînent souvent après eux n'auraient-ils pas rôdé autour du général victorieux?

Cela est d'autant plus vraisemblable que Joffre lui-même a vu, aux premiers jours du triomphe, sa porte, qu'il tenait cependant bien fermée, forcée par des visiteurs enthousiastes pleins d'arrière-pensées et qui feignaient de remettre entre ses mains le sort de la France. On le sait, le général affirmait volontiers qu'il était bon républicain ; il a si souvent fait cette profession de foi que la chose est devenue notoire. C'est peut-être bien qu'il en a pris l'habitude à cette époque, quand cette phrase lui servait de défense pour couper court aux insinuations ambiguës qu'il devinait derrière l'admiration excessive de certains visiteurs. On serait bien étonné d'apprendre que des gens considérables, couverts d'honneurs par la République et que celle-ci a bien souvent utilisés pour son service dans les hauts emplois, ont été au nombre de ces dangereux flatteurs. Si Joffre voulait nous faire part de ses soupçons, nous aurions à ce sujet de curieuses confidences, mais il est probable qu'il n'en dira rien.

Quand j'arrivai au grand quartier général, ce levain de troubles espérances était définitivement tombé. Mais Chantilly restait le centre de toutes les convoitises du snobisme mondain. Hommes publics ou gens de la société, bien que Joffre se fût dès lors acquis la réputation d'un bourru taciturne, rebelle aux cajoleries, désiraient éperdument s'approcher du grand chef et se frotter à sa gloire. Les écrivains ne se tenaient plus à l'idée de pouvoir utiliser la matière historique et romanesque qu'ils pensaient devoir surgir à chaque coin du grand quartier général. Que de lettres à la fois humbles et pompeuses ai-je vues entre les mains du major général, réclamant l'honneur de fixer pour la postérité l'effigie du héros de la Marne. Chaque jour des tentatives étaient faites pour forcer la place et les femmes n'étaient pas les moins ardentes à vouloir approcher du saint des saints. Revenir de Chantilly attirait autant d'admiration qu'au dix-huitième siècle le fait d'être Persan. Aussi les malins savaient-ils profiter de cet engouement. J'ai connu un officier du gouvernement militaire de Paris que son service amenait une fois par mois environ en liaison au grand quartier général. Il se bornait à remettre des pièces dans un bureau quelconque et s'en retournait après quelques mots

banals échangés avec les officiers présents. Un jour à Paris, à ma grande surprise, il me fut donné comme un ami du généralissime et en relations suivies avec lui. On se l'arrachait dans le monde pour avoir l'honneur d'entendre, chaque fois qu'il revenait de Chantilly, les récits ultra-fantaisistes qu'il imaginait.

En réalité, le général en chef se défendait de toutes ses forces contre cette intrusion et son entourage l'aidait de son mieux dans cette besogne. En quoi, dans certains cas, ils dépassaient la mesure. Un homme comme Maurice Barrès fut longtemps avant d'être reçu au grand quartier général, alors qu'on aurait dû tenir à honneur de provoquer sa venue. Sans doute mit-il son amour-propre à ne pas s'imposer dans un lieu si fermé.

En revanche, d'autres personnalités d'un caractère moins chatouilleux ne se firent point faute de risquer le paquet. M. Hanotaux sollicita fréquemment l'autorisation de venir à Chantilly. Il ne cachait pas qu'il désirait des documents pour l'histoire de la guerre qu'il avait entreprise dès le début des hostilités, battant ainsi en brèche le préjugé du recul nécessaire à l'historien. Mais je me rendis compte que par une malveillance inexplicable, on ne voulait rien lui communiquer. Je crois bien qu'à plusieurs reprises, il fut contraint de revenir quinaud et fort inquiet de sa copie. Et s'il obtint finalement quelque chose, ce fut bien plus par le général en chef lui-même ou par les armées que par les bureaux. Plus tard, il trouva chez le général de Castelnau, qui n'avait pas de ces mesquineries, tout ce dont il avait besoin.

Comme on pense, je ne manquai pas de m'informer des raisons de cet ostracisme. On me dit que le troisième bureau n'avait pas à prêter les mains à une entreprise historique qui avait toutes les apparences d'une opération commerciale. Les officiers, en effet, ne purent jamais admettre que l'héroïsme des soldats et la science militaire du commandement fussent utilisés par les civils à gagner de l'argent. Ce mercantilisme les mettait hors d'eux-mêmes. A les entendre, quiconque écrivait sur la guerre aurait dû le faire à titre gratuit. Je pense qu'ils ont changé d'avis depuis qu'ils figurent au sommaire des grandes revues.

Au vrai, l'hostilité que rencontra un historien comme Hanotaux était motivée par cette arrière-pensée que les

documents doivent être la propriété des bureaux. Le colonel de Cointet ne se gênait pas pour le dire bien haut. Il protesta notamment contre le lieutenant Madelin qui, étant à Verdun, avait tiré un livre intitulé : *l'Aveu de la défaite allemande*, d'un recueil de lettres de prisonniers. Le colonel de Cointet, chef du deuxième bureau de la IIIe armée, avait groupé ces documents et trouvait déplaisant de les voir publier par un autre. Dès qu'il fut nommé chef de la section d'information, il s'empressa de remettre au lieutenant-colonel Marcel Prévost un travail de son cru sur un sujet analogue, à fin de publication dans la *Revue de Paris*. Mais quelle ne fut pas la douleur et l'indignation de l'infortuné officier en voyant, le mois suivant, son propre article paraître presque sans changement sous la signature : Marcel Prévost, de l'Académie française. Ce fut pour lui le coup de grâce. Désormais, il décida de se passer du truchement des hommes de lettres ; aussi, après la guerre, fit-il directement imprimer et publier, par le Service géographique de l'armée, une brochure fort probante et bien composée, où l'on démontrait que l'armistice avait sauvé l'armée allemande de la capitulation en rase campagne. En quoi il eut tort, car cette brochure non destinée à la vente eut une diffusion nulle, et passa inaperçue. Le résultat qu'on cherchait de prouver au peuple allemand que son armée avait été battue ne fut pas atteint ; nous nous en rendons compte tous les jours. Il eût mieux valu confier le soin d'endosser le travail à un écrivain célèbre dont le nom eût été une garantie de succès.

Avec Gabriel Hanotaux, Joseph Reinach fut un des plus persévérants à enfreindre la consigne d'isolement du grand quartier général. Il avait pris, tout de suite, un ton de familiarité pathétique pour parler aux grands chefs. C'était à tout bout de champ des accolades, des serrements de main chaleureux, une exubérance de gros homme attendri. A chaque victoire, il arrivait pour sauter au cou de Joffre, pleurant d'émotion dans sa barbe et donnait l'impression qu'il venait au nom de la France remercier le généralissime d'avoir sauvé la patrie. Tantôt vautré dans un fauteuil, tantôt à plat ventre sur un bureau parmi les cartes, parfois même fouillant les papiers, il faisait celui qui est de la maison, horriblement indiscret, mais avec une telle bonhomie qu'on ne pouvait lui en vouloir. Le général Pétain, avec qui

il tenta de recommencer ce manège, appréciait médiocrement ces manifestations, d'autant que Polybe, emporté par son fougueux tempérament, subit à plusieurs reprises la contagion de « l'offensivite » et blâma Pétain, à mots couverts, de son inaction. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire au général des lettres débordantes d'effusion qui se terminaient par ces formules stupéfiantes : « Je vous ouvre mes bras », « je vous serre sur mon cœur », « je vous embrasse ».

L'on voyait encore comme visiteur assidu le peintre Flameng, membre de l'Institut, revêtu d'un vêtement kaki, tenant le milieu entre la tenue de l'officier anglais et l'accoutrement du rapin de Barbizon. Flameng était accueilli avec plaisir à cause de sa jovialité constante, de son air bon enfant et des histoires gauloises qu'il débitait en riant aux éclats. Mais cette cordialité, disait-on, n'était qu'apparente, il traitait avec une verve d'adjudant les automobilistes chargés de le conduire. Car Flameng a joui des privilèges les plus étendus. Sa vie lui eût paru agréable, s'il n'avait sans cesse rencontré Georges Scott sur son chemin, lequel lui faisait une déloyale concurrence.

Par quel miracle d'ingéniosité cet obscur dessinateur de chromos — c'est Georges Scott que je veux dire — était-il parvenu à obtenir l'autorisation de circuler librement sur tout le front? Il y a là un mystère dont il faut chercher l'explication dans la fantaisie du ministre de la Guerre Messimy, à moins que Scott se soit accordé ce droit à lui-même, ce qui est encore possible. En tout cas, ses aventures pendant la guerre participent du roman cinéma. Mobilisé comme simple soldat au train des équipages à Versailles, l'idée baroque lui prit d'abord de s'habiller en chasseur alpin. C'est de son propre chef, naturellement, qu'il opéra ce travestissement dont il resta revêtu jusqu'à la fin de la guerre. Il avait la libre disposition d'une auto et d'un chauffeur militaires et ne dépendait que de lui-même. Essence, pneus étaient, comme on pense, fournis par l'armée; il touchait solde entière. Bardé de buffleteries, le béret coquettement penché sur l'oreille, sa belle croix civile de la Légion d'honneur sur la poitrine, il arrivait dans les états-majors et se présentait au général comme il avait vu faire aux officiers en liaison, parachevant un salut militaire impeccable et faisant claquer les talons, car il affectait l'allure martiale d'un vieux troupier. Au premier abord, rien n'était plus bur-

lesque que ce diable bleu de haute fantaisie, avec sa figure poupine et rose et sa taille replète de bourgeois bien nourri. Il avait l'air de jouer le rôle du ténor dans un opéra-comique de circonstance et l'on avait l'impression qu'il allait pousser le grand morceau de l'Alsace reconquise. Les officiers, qui manquaient de distraction, s'accoutumèrent à sa présence. Il était discret, d'ailleurs, très patriote dans ses propos, respectueux avec excès. On l'invitait un peu partout dans les popotes et aux salles des généraux, le bruit ayant couru qu'il était le peintre officiel du ministère. Ses enluminures sentimentales et patriotiques plaisaient à ces âmes simples et il offrait volontiers ses dessins, sachant ce qu'en valait l'aune. Cependant, on refusait impitoyablement à de grands artistes l'autorisation d'aller voir sur place l'image de la guerre.

Georges Scott, d'état-major en état-major, se faufila jusqu'au grand quartier général. Il se fit présenter à Joffre et peut-être même fut invité à sa table, mais là il trouva en face de lui un homme spirituel, doublé d'un amateur d'art éclairé, le général Pellé, qui se refusa à le prendre au sérieux. Aussi n'eut-il jamais que ses petites entrées au grand quartier général, où il venait assez régulièrement prendre on ne sait quel mot d'ordre imaginaire, étant donné que sa seule fonction consistait à dessiner pour *l'Illustration*, contre espèces sonnantes.

En 1916, M. Dalimier, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, troubla cette belle quiétude. Indigné qu'un artiste aussi médiocre eût de pareilles prérogatives, il résolut d'y mettre fin. La lutte entre eux fut longue et vive. Dalimier pourchassait Scott, réclamait la suppression de son auto, exigeait l'affectation régulière de ce nomade à une unité fixe. Scott se défendait ingénieusement, se faisant rendre par l'avant ce que l'arrière lui retirait, car il savait merveilleusement jouer de l'antagonisme des deux zones.

A cette époque, il vint me trouver à la section d'information pour me soumettre un projet qu'il avait imaginé dans le dessein d'échapper à son persécuteur. De bonnes âmes, sollicitées par lui, lui avaient remis des fonds pour construire un théâtre démontable destiné aux soldats qui voulaient jouer des pièces pendant les repos dans les cantonnements. Il demandait, avec l'autorisation de faire circuler son théâtre, un camion automobile pour le transporter

et quelques hommes qui rempliraient le rôle de machinistes ; s'il m'en souvient bien, il avait même mobilisé un piano et embauché un musicien de talent comme accompagnateur. L'idée témoignait de bonnes intentions et l'institution pouvait être utile aux troupes, quoique, en réalité, il eût fallu vingt théâtres de ce genre pour arriver à un résultat appréciable. Mais, par-dessus tout, la ténacité de Scott était telle qu'on finit, pour avoir la paix, par lui accorder l'autorisation qu'il sollicitait, en dépit des réclamations indignées du « Théâtre aux armées », lequel, par une ironie savoureuse, était sous le patronage du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts. Le théâtre de Scott devint vite légendaire au grand quartier général. On ne sut bientôt que faire de ce matériel encombrant, dont chacun se repassait la charge. De la section d'information, il passa au S. R., du S. R. aux bataillons de travailleurs et finit par être renvoyé à Paris. Peu importait d'ailleurs à Georges Scott qui avait ainsi trouvé un moyen légal de continuer à circuler sur le front.

A cette époque, il se mit en tête de monter en grade. Voulant m'intéresser à sa cause, il me raconta qu'il essuyait des humiliations pénibles. « Quelquefois, me dit-il, il m'arrive de rencontrer sur une route un de nos braves petits soldats ; soit que mon costume assez élégant l'induise en erreur, soit que ma Légion d'honneur l'abuse, dès qu'il me voit, me prenant pour un officier, sa main se lève pour un salut, mais un coup d'œil sur mes manches vierges de ficelle lui démontre que je suis un deuxième classe comme lui et aussitôt sa main retombe. Eh bien ! j'ai l'impression de recevoir un soufflet et le rouge me monte au front. » Le moyen, selon lui, de faire cesser ce déplorable état de choses était que le général Pellé l'autorisât simplement à porter un galon de sous-lieutenant. Il ne demandait ni le grade réel ni la solde, l'apparence lui suffisait. Je transmis la demande au général Pellé qui fut pris d'un rire homérique, mais qui m'intima l'ordre de ne plus lui parler de Scott, étant donné que nous étions en guerre et non en carnaval. Sauf ce léger mécompte, notre dessinateur, jusqu'au dernier jour, parcourut les coins et les recoins du vaste front dont peu d'aspects lui demeurèrent inconnus. Un véritable artiste aurait pu composer la plus admirable illustration de la guerre avec l'expérience qu'il possédait de la vie des sol-

dats, mais ses courses furent peine perdue ; il était de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et qui préfèrent, à la vivante réalité, la convention et la banalité.

*
* *

Si Georges Scott ne fut pas jugé digne d'être élevé à un grade quelconque, en revanche, sans qu'il fût mobilisé, on décerna à Marcel Hutin la dignité de maréchal. Ce bon journaliste d'informations, qui n'avait en matière militaire aucune compétence spéciale, rencontra une vogue extraordinaire auprès des troupes. Au grand quartier général même, c'est son article de *l'Écho de Paris* qu'on lisait avant tout autre. Que cette lecture donnât lieu quelquefois à des commentaires désobligeants, je suis bien obligé de l'avouer. J'ai vu des brevetés entrer en fureur devant ses appréciations ultra-fantaisistes écrites avec un aplomb imperturbable. Néanmoins, ils s'amusaient de son ingéniosité. Hutin appliquait en effet à la critique militaire les procédés du reportage politique où l'indiscrétion est de rigueur. Il jouait l'homme bien informé ; son bulletin, par le moyen d'artifices typographiques, offrait comme une sorte de rébus que l'on s'efforçait de déchiffrer pour en extraire les renseignements secrets qu'il était censé contenir. Tout cela tenait en éveil la curiosité des lecteurs, lesquels, par reconnaissance pour le petit jeu que l'auteur leur fournissait, lui pardonnaient ses erreurs.

En fait, Marcel Hutin n'avait pas besoin, pour paraître au courant des projets militaires, de solliciter les confidences des grands chefs, il se bornait à recueillir les propos de couloirs des ministères et de la Chambre. En effet, il n'y a jamais eu chez nous d'offensive projetée qu'on n'ait su peu ou prou, un mois avant, par des rumeurs confuses, ce qui allait se passer. Les combattants étaient les premiers à se montrer indiscrets quand ils venaient en permission. Hutin, avec un air d'assurance très réjouissant, à grand renfort de caractères gras, d'italiques et de formules mystérieuses, répandait simplement dans le grand public les indiscrétions qui circulaient dans les milieux politiques ; mais il savait donner à ces ragots un tel cachet d'inédit que ses confrères eux-mêmes s'y laissaient prendre et accusaient le grand quartier général de favoriser Hutin. Je puis témoigner qu'il

n'en était rien. C'est ainsi qu'une fois il termina son article de la façon suivante : « ... et comme me disait hier un de nos grands chefs en me donnant ses directives : Courage, nous les aurons. » Ce fut un tolle formidable parmi les journalistes accrédités au bureau d'information militaire de Paris. « Vous voyez bien, disaient-ils, qu'Hutin reçoit des directives, il l'avoue lui-même. Nous voulons qu'un pareil favoritisme cesse. » Là-dessus le ministère téléphona au grand quartier général pour signaler la chose et prier qu'on s'abstînt de faire des exceptions. Le général Pellé, intrigué, fit une enquête pour savoir quel grand chef avait pu prendre sur lui de renseigner ce journaliste qui n'avait pas encore mis les pieds au grand quartier général et qui ne prenait jamais part aux tournées du front. Il apprit alors de la bouche du général de Castelnau de quelle façon la chose s'était passée. La veille, le général se trouvant à Paris avait été abordé, au moment même où il remontait en auto, par Marcel Hutin qui, chapeau bas et le sourire aux lèvres, lui demandait la faveur d'une interview. Mais Castelnau, en s'excusant de ne pouvoir se rendre à son désir, s'était borné à lui dire avec sa rondeur habituelle ces mots qui n'engageaient à rien : Courage, nous les aurons. Il fallait la magnifique audace de Marcel Hutin pour qualifier de directives un entretien aussi bref.

Sa renommée était déjà universelle quand il entreprit de pousser une visite au grand quartier général. Le général Pellé y consentit volontiers, désireux, comme il dit, de voir ce « phénomène ». Hutin arriva à Chantilly en auto, très fier de l'honneur qui lui était fait, à la fois humble et effronté à son ordinaire. Et tout de suite, d'une voix suraiguë il se mit à débiter au général une série de conseils sur ce qu'il fallait entreprendre pour obéir au vœu du pays, ajoutant qu'il se chargeait de maintenir très ferme l'esprit public. Le major général s'amusa beaucoup de la naïve présomption de ce journaliste qui, venu dans l'intention de se renseigner, avait gardé la parole sans écouter un instant. Mais le lendemain il fut édifié sur cette méthode d'interview quand il lut dans l'article d'Hutin que celui-ci donnait comme intentions du commandement les choses qu'il avait proposées lui-même.

La seconde visite de Marcel Hutin fut pour le grand quartier général de Pétain, à Provins, au moment où nos

troupes entamaient leur victorieuse offensive de 1918. Comme la première fois, on ne l'amena point au commandant en chef mais au major général, qui était alors le général Buat. Celui-ci, en homme habile, le reçut fort aimablement et l'accueillit par ces mots qui le remplirent d'aise : « Monsieur le maréchal, je vous salue. » Commencé de cette façon plaisante, l'entretien ne fut pas fort sérieux. Hutin toutefois eut la grande joie de voir marquer sur la carte, à la section d'information, les positions extrêmes atteintes par nos troupes ce jour-là. Un officier voulant le mystifier força considérablement le succès et traça un trait de fusain au nord de Vouziers, ce qui équivalait à un saut en avant de nos troupes d'au moins vingt kilomètres. Enthousiasmé par cette prodigieuse avance, Marcel Hutin, ne se possédant plus, demanda à téléphoner aussitôt à son journal. Il fallut pour le modérer lui avouer que c'était une fausse nouvelle, ce qui ne devait pas être pour l'étonner, lui qui répandait tant de nouvelles fantaisistes. Je crois bien que si on l'eût laissé faire, il eût quand même annoncé cette avance imaginaire, tant il avait l'amour du renseignement sensationnel.

Ce serait un chapitre bien curieux à écrire que celui des critiques militaires et de leurs rapports avec le grand quartier. Quelle opinion les spécialistes du troisième bureau avaient-ils pour ces rivaux improvisés, j'étais curieux de le savoir. En bloc, ils ne manifestaient à leur égard qu'indifférence et dédain. On aurait pu croire que les anciens militaires attachés aux journaux trouvaient, au moins, grâce devant eux. Il n'en était rien. Au contraire, leur sévérité d'appréciation se faisait plus impitoyable encore à leur endroit. Le lieutenant-colonel Rousset, qui eut tant d'influence sur le public pendant toute la guerre, suscitait leurs sarcasmes constants. Il y avait, je m'en rendis compte, un véritable parti-pris en ce qui le concernait et qui assurément datait de l'époque où cet officier supérieur enseignait à l'École de guerre. Les militaires comme les théologiens mettent une grande passion à disputer et il n'est pas rare que leurs querelles doctrinales créent entre eux des haines inextinguibles. Quant au lieutenant-colonel de Civrieux, on ne prenait même pas la peine de le lire.

Parmi les civils adonnés à la critique des opérations, c'est Henry Bidou qui jouissait du meilleur renom. Ses articles du *Journal des Débats* rencontraient au troisième bureau

une certaine faveur. On lui accordait du savoir, le don de la clarté ; on lui était reconnaissant de préférer les développements géographiques et géologiques aux considérations tactiques, auxquelles on trouvait généralement à redire. Sur ces entrefaites, le bulletin militaire du *Journal* fut tenu par un mystérieux colonel X... Aussitôt le troisième bureau de dauber sur l'ignorance de ce pseudo-militaire. On devine la confusion des détracteurs quand ils surent que le colonel X... et Henry Bidou ne faisaient qu'un. Le fait d'adapter un grade à un pseudonyme était-il désagréable à l'amour-propre militaire? C'est probable. Un fait, d'ailleurs, confirme cette opinion. Henry Bidou, au cours d'une de ses tournées au front, fut invité à déjeuner, avec d'autres personnes, à l'état-major d'une armée. On fit les présentations et l'on se mit à table. Soudain, le général, s'adressant à Bidou, lui demanda :

— C'est vous, le colonel X...?

— Oui, mon général, répondit-il épanoui, avec ce ton d'aménité charmante qui le caractérise.

Alors le général, enveloppant d'un coup d'œil étonné la ronde figure de moine jovial du chroniqueur, dit simplement :

— Eh ! bien, vous en avez une santé !

Parmi les autres visiteurs de la presse qui vinrent prendre l'air du grand quartier, il convient de citer Paul Adam. On résista longtemps, je ne sais pourquoi, au désir de l'auteur de *l'Enfant d'Austerlitz* et de la *Bataille d'Uhde* qui était mieux qualifié que beaucoup d'autres pour recevoir cet honneur. Il participa bien à quelques voyages de journalistes sur le front, mais il n'eut pas le traitement de faveur que méritait son talent.

Si le grand quartier général tenait à l'écart par une obscure hostilité des écrivains de cette qualité, en revanche les généraux des unités combattantes leur réservaient l'accueil le plus cordial. Beaucoup d'entre eux furent invités dans les quartiers généraux d'armées ou de corps d'armée. Ils s'y rendaient directement, sans que Chantilly fût avisé, contrairement aux ordres formels. Les généraux, en effet, ne dédaignaient pas de s'acquérir de la popularité par ce moyen. Ils savaient qu'ils s'attiraient ainsi la reconnaissance des écrivains, lesquels, en retour, se chargeaient de répandre dans le public la légende de leurs exploits. Au reste, il ne faut pas toujours rendre responsables les chefs

militaires de la propagande qu'on leur a faite quelquefois à leur insu. Les états-majors, avides de renommée pour leur patron, en ont été souvent les principaux auteurs. J'ai connu des officiers d'ordonnance qui faisaient à Paris le racolage des célébrités dans l'intention louable d'être utiles à leur général. Ils entretenaient une correspondance suivie avec des journalistes à qui ils réservaient tous les renseignements pour se les rendre favorables. Le malheur est qu'un tel zèle provoquait souvent des rivalités aiguës entre généraux, les sous-ordres ne se bornant pas à pousser leur candidat mais à démolir les concurrents

Quoi qu'il en soit, cela explique l'inégalité de renommée des généraux de la guerre, dont les plus connus ne sont pas toujours les meilleurs. Ainsi en va-t-il de la gloire dans une démocratie. Qu'il paraisse assez naturel de garder un fidèle attachement aux hommes dont on n'a eu qu'à se louer, j'en conviens volontiers. Mais, en une matière aussi délicate, quand, dans l'intérêt même du pays, la plus stricte justice doit régner, qu'on en vienne à glorifier un homme, sous un prétexte personnel, c'est agir sans discernement. Ces habitudes de camaraderie, ces rapports de client à patron, jusqu'ici réservés à la politique, sont tellement implantés dans nos mœurs qu'à l'heure actuelle quiconque essaye d'établir un classement des mérites dans la guerre se voit soupçonné de faire le jeu de ses amis. J'en puis parler en connaissance de cause.

Plus j'examine ce qu'on écrit et ce qu'on enseigne, plus je doute de l'histoire tout entière, tissu de légendes, d'illusions et de contrefaçons intéressées. L'opinion des hommes est tellement circonvenue par les habiles qu'il est permis de penser que la plupart du temps c'est l'erreur qui a réussi à s'imposer. Pourquoi notre époque serait-elle différente des autres? Il m'a été donné à moi, homme vivant et passionné de vérité, d'assister à des faits que je me suis efforcé, en outre, de mettre dans leur vraie lumière. Or, chaque jour, la plupart sont dénaturés au profit de telle idée ou de tel homme. S'il en a été ainsi toujours, comme il y a lieu de le penser, l'histoire n'est qu'un roman.

N'empêche, je me sens la foi des martyrs pour défendre la cause de la vérité et ma tâche de propagandiste ne fait que de commencer.

JEAN DE PIERREFEU.

Le Retour éternel [1]

XII

Autour de la « Bicoque », octobre tisse d'argent, de pourpre et d'or la campagne.

Le matin, des brumes enveloppent le pays d'un frisson de gel, puis s'étirent, se dissolvent ; peu à peu dans un ciel bleu délicat apparaissent, se précisent les sommets ; les mûriers tout jaunes, les érables blonds, les sombres sapins, les treilles sanglantes, et, çà et là dans les terrains déserts, des œillets, des fleurs roses de chiendent, et, dans les prés verts, des colchiques composent une chatoyante symphonie de couleurs. Ces journées sont calmes, sans un souffle, et les feuilles qui se détachent des arbres restent suspendues dans la lumière avant de tomber sur le sol. Dans les haies passe l'accent bref et brillant des chardonnerets, dont l'un parfois se pose et se balance au bout d'une branche ; dans les massifs de lauriers se confondent le vol brusque et le cri d'un merle apeuré. Quand vient le soir, l'éclat du soleil couchant prolonge le jour ; des brumes s'élèvent lentement de la plaine ; pareilles à des fumées de sacrifice, les fumées des mauvaises herbes que l'on brûle : des « covasses », se mêlent aux brumes et montent vers les étoiles.

Mais il y a aussi les journées grises, claires tout de même, où les

(1) Voir la *Revue* du 1er et du 15 juin.

fumées traînent au creux des vallées, au flanc des collines et dans la plaine du Bourget ; elles laissent surgir au loin, de leur trame souple, de longues files de peupliers ; elles mettent en valeur les saillies et les creux, l'ossature même du pays. Elles vont, poussées par un faible vent qui vient du sud. Elles rejoignent les vapeurs qui se dégagent du lac et se confondent avec elles. Et ce sont comme des nuages mouvants — des nuages de la terre — qui se heurtent, se pénètrent, gagnent de toutes parts. Les régions qu'ils avaient révélées, ils les recouvrent pour en faire apparaître de nouvelles qui sombrent à leur tour : cette genèse s'achève en cataclysme et la plaine entière est envahie. Dans l'air sans reflets, un prunier agite ses feuilles dorées, des moucherons dansent des rondes folles, des vols de corbeaux passent en croassant.

Il y a encore ces journées ternes où de lourds nuages rampent par paquets épais sous un ciel de plomb ; les champs de sarrasin, les maïs jaunes et verts luisent alors avec plus d'éclat. Puis le vent, à grands coups, abat les feuilles et les branches. Tout s'obscurcit ; une pluie glacée — le neige sur la montagne — cingle les vitres où passent les reflets du feu que l'on active dans les cheminées.

Brusquement, un beau matin, l'azur ressuscite, éclate, net, vibrant et pur. En relief, les branches noires, les feuilles métalliques des châtaigniers sont des gerbes triomphales. Ce ciel profond, ces arbres somptueux ont la dureté et la magnificence d'une mosaïque. L'air vif stimule l'allégresse et alimente la fièvre du désir.

* * *

Autour de la « Bicoque », le cycle traditionnel des travaux se poursuit. Dans la glèbe brune, les charrues enfoncent leur soc et tracent les sillons. Les grains de la moisson se répandent au gré du semeur. Environnant les treilles pourpres, la troupe des vendangeurs et des vendangeuses lève la gerbe de ses bras vers les grappes mûres. L'odeur forte du vin qui coule des pressoirs se répand, par les portes ouvertes des chais, dans les chemins où, le soir venu, passent des hommes un peu ivres qui chantent des airs simples et lamentables et dont les voix fausses prolongent les refrains indéfiniment.

Au cabaret, des groupes dansent au son d'un accordéon. Et Berger, le chien de la ferme, hurle à la musique ; cependant que, dans l'étable où un falot projette son cercle de lumière, Andréanne, assise

auprès d'une vache, la tête appuyée au flanc de la bête qui rumine, active les tétines du rythme égal de ses mains expertes, et fait jaillir, dans la jarre de bois placée entre ses genoux, le lait en mousse odorante et légère.

Le cœur d'Henri, lourd de désir, est pénétré d'inquiétude et d'exaltation. Le cœur de Cécile tremble, comme à la pointe des peupliers les dernières feuilles. Viril, le cœur de Jeanne, dans cette saison pathétique et intense, puise un invincible espoir. Le cœur de Mme Liniez-Mauvesin s'attache étroitement au cœur de son fils : anxieusement, elle chercher à en sonder les secrets.

Mais sur la colline, indifférent, le vent d'automne, aigu déjà tel une bise d'hiver, balance des lames de faux pendues dans quelque haie, et de leur heurt sonore emporte le soupir étrange, métallique comme un appel guerrier, plaintif comme une voix d'agonie.

XIII

Cécile allait et venait, l'âme en peine, par les chambres de sa petite maison ; il y avait autour d'elle des malles fermées toutes pleines, d'autres remplies à demi, des robes jetées çà et là sur des fauteuils, du désordre et comme une dévastation. Elle était à la veille de partir. Son mari l'avait devancée, emmenant les enfants auprès de sa mère, à Paris, d'où il gagnerait Bordeaux, leur nouvelle résidence. Elle-même devait s'arrêter quelques jours à Lyon avant de le rejoindre. Les domestiques étaient restés avec elle pour tout installer ; mais ayant achevé leur besogne, ils lui avaient demandé la permission de descendre à Chambéry. Elle était demeurée seule ; et, un peu lasse, elle s'assit à son petit bureau où elle se plaisait à lire et à rêver. Par la croisée ouverte, elle vit la vallée de Clairecombe, le bois de chênes, les crêtes voisines baignées dans une atmosphère de calme et de douceur.

Cécile soupira. Il fallait donc quitter tout cela !

Posé devant elle, un bouquet de ces « œillets de poète » qu'elle aimait tant lui rappela ses dernières promenades ; c'était Henri qui l'avait aidée à le cueillir.

Elle soupira plus fort et porta ses mains à son cœur ; au moment de se séparer de son fidèle compagnon, de son doux ami, elle éprouvait une grande peine, du découragement. Il ne se passait pas de

jour qu'il ne l'entourât de sa présence attentive. Comment pourrait-elle ne plus le voir?

Puis elle se souvint qu'à Bordeaux elle serait rapprochée de Saint-Jean-de-Luz où ses parents devaient passer l'hiver et cette pensée la consola un peu. Elle se leva et sortit.

Elle se dirigea vers la châtaigneraie. La journée était molle et mélancolique, éclairée parfois d'un reflet de soleil sur les sommets neigeux. Les arbres dépouillés, ne portant plus à leur pointe que le fleuron de leur couronne, laissaient arriver partout une lumière plus abondante, plus libre. Quand elle fut au milieu des châtaigniers, Cécile s'arrêta un instant pour regarder, entre les branches, luire le lac du Bourget et les fines toitures d'ardoises de Chambéry. Puis elle chercha des fleurs : y en aurait-il encore? Elle s'émerveilla d'en découvrir : fleurs à la tige un peu ligneuse, mais de vive couleur ; des scabieuses, des œillets, des fleurs jaunes dont elle ne savait pas le nom, et puis du thym, des buis roux, des petites véroniques des bois.

On l'attendait à la « Bicoque » pour dîner. Lorsqu'elle y arriva, elle vit Henri et sa mère qui se promenaient ensemble dans l'allée sablée, entre les rosiers de Bengale où fleurissaient encore des roses. Avec eux elle assista au déclin du jour. Le vent d'ouest poussait des nuages au-dessus de l'arête de l'Épine, ils gagnèrent le ciel et mirent un voile d'ombre sur le pays à l'entour. Les montagnes prirent cette teinte foncée qui leur donne un aspect somptueux et funèbre. Dans la tiédeur de l'air, dans l'effacement progressif de toute lumière, elles seules furent le relief, la vie, la couleur. Bleues d'un bleu lourd, profond, d'où jaillissait parfois une arête nerveuse, plus claire, elles occupèrent, elles remplirent le paysage. Et quand la nuit les fit sombrer dans une définitive obscurité, elles demeurèrent puissantes, tout de même, comme agrandies de se confondre avec le ciel. Des lumières, une à une, s'allumèrent dans la plaine et au flanc des coteaux.

— Voyez, dit Henri, il semble que nous ayons là, devant nous, une rade immense... un port avec ses vaisseaux et ses feux... ses signaux. Là-bas, cette lumière lointaine, c'est un phare à feu fixe, au bout de la jetée.

Mais un bruit de wagons heurtés, venu de Chambéry, brouilla son impression.

— J'ai le souvenir soudain, dit-il, du pays de mon enfance, de la campagne où nous allions avec toi, mère chérie, et mon pauvre père, et d'où l'on voyait, comme d'ici, luire les lumières de la ville et d'où

l'on entendait aussi la rumeur d'une gare... Comme cette soirée est pleine d'angoisse et de nostalgie !

Le bon feu clair, les lampes, la couleur chaude et gaie du salon lui furent un réconfort. Et cependant, quelle détresse persistait en lui, qu'il avait peine à refouler au bord de son âme ! Quel farouche désir, plus impérieux, plus douloureux d'être resté insatisfait, déchirait en secret son cœur et sa chair ! Demain Cécile serait partie... Il la regardait. Il ne cessa de la regarder puisque quelques heures lui étaient données où du moins il pouvait la voir, suivre le moindre de ses gestes, se mêler par l'esprit à chacune de ses attitudes.

Elle s'était blottie entre des coussins, près de la cheminée. Elle déchiquetait, en causant, des châtaignes qu'elle s'amusait à faire rôtir sous la braise ; les pointes fines de ses doigts étaient engrisaillées de cendre ; une gaieté charmante de fillette passait par moment dans ses yeux, si tendres d'autres fois. Ses petits pieds tendus à la flamme, la jeunesse de son cou, de sa gorge, étaient comme des trésors offerts à l'adoration du feu.

Mais la voici qui se redresse et va s'asseoir au piano ; en sourdine elle frappe un accord et sa voix inexperte, délicieuse et voilée, murmure un vieil air populaire. Et puis, un peu lasse soudain, elle s'enfonce au creux d'un fauteuil, et, la joue appuyée sur ses deux mains jointes, elle arrête sur Henri son regard qui demande grâce, son regard qu'attriste la mélancolie du prochain départ.

*
* *

Après dîner, Henri proposa à sa mère et à Cécile de sortir, d'aller voir la nuit. Son agitation intérieure ne lui laissait pas de repos. Mais Mme Liniez-Mauvesin redoutait la fraîcheur ; Cécile seule vint avec lui.

Ils s'avancèrent jusqu'au portail du jardin qui s'ouvre sur l'allée entre les cerisiers et les treilles. Le murmure du torrent berçait le silence. Le sanglot d'un chat-huant, dans les bois voisins, fit tressaillir Cécile ; elle se serra contre Henri. Dans le ciel, les nuages, à présent comme des voiles effilochés, laissaient passer entre leurs déchirures le scintillement des étoiles.

— Ainsi, c'est demain que vous partez, dit Henri à Cécile. Je n'aurai pas le courage de vous accompagner à la gare ; il y aura là

ma tante Vuillioz et Jeanne et Michel... Mais est-il vrai, Cécile, est-il vrai que vous partiez, et que cette soirée soit la dernière?

— L'an prochain... dit Cécile.

— Non, l'interrompit Henri, l'an prochain c'est trop loin, j'ai trop de choses sur le cœur qu'il faut que vous sachiez. Je veux vous revoir plus tôt.

Il sentit trembler son amie à son bras. Il lui dit :

— Vous avez froid, marchons un peu.

Ils s'enfoncèrent sous les arbres, dans l'ombre du petit chemin sablé qui contourne le jardin. Quand ils revinrent au portail d'où ils étaient partis, Henri tenait la jeune femme appuyée contre lui.

— Cécile, suppliait-il, ne me refusez pas ce que je vous demande. Puisque vous serez encore à Lyon après-demain, permettez-moi de venir. Je vous en prie. Je vous aime trop, je veux vous revoir encore.

— Oh ! non, ne venez pas...

Cécile s'était arrêtée, et ce cri qui lui avait échappé fit résonner dans la poitrine d'Henri un écho de triomphe : elle avait peur de lui, peur de cette heure où elle serait seule à ses côtés, dans ses bras ; elle n'aurait plus le courage, alors, de se défendre de lui ni d'elle-même...

Cependant un bruit de branches, qui craquèrent dans un bosquet voisin, leur fit prêter l'oreille.

— Qu'est-ce? demanda Cécile, effrayée.

Mais plus rien ne bougea. La nuit calme les enveloppait.

— Quelque oiseau, dit Henri, rassurez-vous. Ce n'est personne, les chiens auraient aboyé. Il n'y a que nous ici, vous, mon amour, et moi qui vous adore. Je vous tiendrai encore ainsi après-demain, étroitement serrée contre mon cœur, longtemps, longtemps. Oh ! ne me dites plus non. Écoutez : j'arriverai à Lyon à neuf heures... vous viendrez m'attendre à la gare. Je ne veux pas qu'une seule minute me sépare de vous...

Elle défaillait sous son étreinte. Il la soutint, parce qu'elle chancelait. Elle supplia :

— Laissez-moi... Allons-nous-en.

Il desserra ses bras et lentement il l'entraîna avec lui, sur l'allée herbeuse, vers les peupliers.

Alors Mme Liniez-Mauvesin sortit de l'ombre épaisse du bosquet. Elle se glissa, comme un voleur, jusqu'à la maison, se colla contre le

mur, atteignit la porte du salon qu'elle ouvrit d'une main tremblante, s'effondra dans un fauteuil, mourante à demi.

Elle avait vu cela, elle avait entendu cela ! Comme un spectre, une nuit ancienne se reflétait dans ses yeux épouvantés. Là-bas, ces lumières de la ville, et, dans l'obscurité, ces visages penchés l'un vers l'autre, ces mots brûlants de passion, ce baiser... De quel rêve affreux, de quel cauchemar était-elle le jouet? Mais non, il ne s'agissait plus fils et Cécile les acteurs actuels de ce drame. Et, cette fois, ce serait d'elle. C'étaient son bien le drame jusqu'au bout.

Elle gémit, en prenant entre ses doigts crispés son front où son sang battait à grands coups.

Par un effort de toute sa volonté, elle ramena sur son visage une apparence de tranquillité quand elle entendit rentrer Henri et Cécile. Elle eut seulement un geste de tendresse plus véhémente lorsqu'elle embrassa Cécile en lui souhaitant bonne nuit.

— Mère, dit Henri, j'accompagne notre amie jusque chez elle, je reviens aussitôt.

Ils montèrent la côte rude, sans parler. Plus que tous les mots, le silence entre eux était lourd des pensées où ils communiaient. En face d'eux le sommet du Nivolet s'éclaira d'une lueur qui, peu à peu, gagna toute la montagne. C'était la lune qui, avant de se montrer, laissait filtrer dans l'air son doux éclat. Diaphane, le Nivolet, sous la caresse de ses rayons, semblait s'éveiller à une vie mystérieuse.

Bientôt la lune apparut dans les châtaigniers, elle se dégagea lentement du réseau des branches. Elle était à son dernier quartier, pareille à une flamme couchée par le vent.

XIV

Au dernier étage de la maison, sous les chevrons de la charpente, une petite chambre, éclairée par une seule lucarne ouverte dans le toit, servait d'oratoire à Mme Liniez-Mauvesin. Elle y avait tout disposé avec soin : un autel en bois supportait, entre deux vases de fleurs et deux cierges, une statuette de Notre-Dame de Lourdes, des images pieuses représentant des saints et des saintes, Monique, la mère admirable de saint Augustin, la Vierge de Myans à laquelle la

Savoie rend un culte spécial, et, entre toutes, la face douloureuse de Jésus telle que la tradition nous la propose, inscrite sur le voile de sainte Véronique. Au mur étaient accrochées des gravures reproduisant des tableaux fameux, la *Sainte Famille* de Raphaël, les *Anges musiciens* de Fra Angelico, un *Christ en croix* de Rubens, au-dessous duquel étaient inscrites ces paroles : « O Dieu, qui êtes notre unique protection, regardez-nous ! » Enfin la lumière pâle d'une veilleuse faisait luire l'or d'un reliquaire qui renfermait des reliques de sainte Thérèse, de sainte Germaine, de saint François de Sales ; la passion de la grande réformatrice du Carmel, l'humble charité de la petite bergère languedocienne, la suavité mesurée de l'évêque d'Annecy étaient trois sujets de méditation auxquels se prêtait, sans se lasser, Mme Liniez-Mauvesin pendant les heures qu'elle consacrait dans son oratoire à la réflexion et à la prière, lorsque, seule en face de Dieu et des Intercesseurs qu'il a élus pour lui apporter nos appels et nos larmes, elle laissait librement couler l'ardeur inquiète d'une âme que l'âge n'avait pas apaisée, la simplicité d'un cœur très pur, les aspirations d'un être vibrant vers une paix délicieuse dans les jardins fleuris et frais de la vie dévote. Elle était ainsi, malgré les apparences, pareille à ce qu'elle fut, frémissante de tendresse inassouvie, emportée par le désir de ce qu'il y a d'essentiel, d'éternel dans l'amour. Et quand il lui arrivait, se recherchant et recherchant cette flamme en elle-même, de laisser errer son regard par la vitre claire de la lucarne au-dessus d'elle, il lui semblait reconnaître dans l'azur du ciel le manteau de la Vierge Marie et, dans l'éclat du soleil, la splendeur radieuse du Roi des Rois. Une vie mystique, ignorée de tous, soutenait ses forces, lui donnait ce calme souriant, cette affabilité et cette jeune allégresse qu'elle apportait dans tous ses actes et qui répandaient sur elle un charme et une séduction.

Mais aujourd'hui la souffrance tire ses traits, une angoisse inaccoutumée se révèle à la crispation de ses mains qu'elle tient étroitement croisées. Elle lève des yeux douloureux et suppliants vers le Christ crucifié ; du fond du cœur elle l'implore et répète les mots inscrits sous son image : « O Dieu, qui êtes notre unique protection, regardez-nous ! » Et, agenouillée devant Lui, elle s'abandonne, se dévoile à Lui tout entière.

« Vous me voyez, mon Dieu, gémissante à vos pieds, vous me frappez dans mon fils, vous le laissez errer dans les chemins ténébreux de la mauvaise passion, vous permettez qu'il s'y égare, qu'il

y entraîne avec lui une créature innocente, qu'il compromette leur bonheur et leur salut. Vous me frappez justement, mon Dieu, puisque moi aussi j'ai nourri dans mon cœur des désirs coupables et que, les ayant par votre grâce enfin réprouvés, j'y demeure attachée encore avec trop de complaisance. Cependant, ayez pitié de moi, mon Dieu, faites-moi miséricorde et inspirez-moi afin que ce mal soit écarté... »

Que faut-il qu'elle fasse? Que dira-t-elle à son fils avant qu'il n'aille rejoindre Cécile? Elle n'a plus que cette journée pour agir, pour modifier, retourner la pensée d'Henri et lui faire abandonner son projet.

Que lui dira-t-elle? Parler de devoir, d'honneur, de religion? Hélas ! elle a le pressentiment qu'à cette heure de telles exhortations n'auront pas raison d'une passion aveugle. Ne pourra-t-elle donc rien tenter? Laissera-t-elle Henri entraîner Cécile vers leur commun malheur? Cécile est toute faiblesse, il l'arrachera, s'il le veut, de son foyer pour prolonger avec elle l'ivresse de leur fol amour... Où sont les beaux rêves que son cœur de mère a formés pour lui?

Mme Liniez-Mauvesin cherche un secours suprême dans son *Imitation de Jésus-Christ*, petit livre désenchanté des forces humaines et qui jette, réconforte dans l'amour divin le pauvre être dolent ! De son pouce elle trace sur la tranche des feuillets une croix qui la guide, et, sur la page qui s'offre à ses yeux, elle lit : « Que dirai-je, couvert comme je le suis de crimes et de confusions? Je n'ai à dire que ce seul mot : j'ai péché ! Seigneur, ayez pitié de moi... La véritable contrition et l'humiliation du cœur produisent l'espérance du pardon, calment la conscience troublée, réparent la grâce perdue, et c'est alors que se rapprochent et se réconcilient Dieu et l'âme pénitente... »

Quel sens prennent pour elle ces lignes inspirées ! Oui, elle parlera, elle avouera qu'elle a péché, elle proposera son exemple comme un avertissement, d'une amère éloquence ! Elle aura l'humiliation du cœur, mais elle réparera ainsi la grâce perdue et éclairera d'une lumière nouvelle l'âme de son fils. Du moins c'est là le ferme espoir qui s'élève en elle, comme un jet d'eau sur un sable aride. Et, sur ses lèvres, spontanément, naît la prière qu'elle récite chaque matin : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui? O mon Dieu, je n'en sais rien, mais tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu. J'adore

vos desseins éternels et impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur... »

Dès lors, pacifiée, résolue, elle quitte son oratoire et descend vers sa besogne accoutumée.

*
* *

Lorsque le soir, avant de se retirer dans sa chambre, Henri souhaita une bonne nuit à sa mère, il lui dit en l'embrassant :

— Je pense partir par le premier train pour Lyon, demain matin, mais je ne veux pas que tu te déranges, je n'aurai besoin de rien, ne t'éveille pas.

Elle feignit d'être surprise.

— Comment, tu vas à Lyon? Tu ne m'en avais rien dit.

— Oh ! excuse-moi, répondit-il. Je croyais t'avoir avertie que j'avais un rendez-vous chez mon agent de change.

Comme il savait bien mentir ! Elle le regarda de ce regard qu'elle avait autrefois lorsque, adolescent, il inventait une histoire, un prétexte, pour excuser un retour tardif après une partie avec des camarades. Elle eut l'envie, naturelle, instinctive, de le gronder un peu, comme alors. Elle dit :

— Henri...

Mais elle se contint et ajouta seulement :

— C'est bien, va donc vite te reposer puisqu'il faut que tu te lèves de grand matin.

Elle resta seule, assise auprès du feu. Échappé de ses mains, un ouvrage de broderie enveloppait ses genoux d'une trame blanche d'étoiles et de roses entremêlées. Du temps passa dans le silence que coupait parfois le pétillement d'une bûche enflammée. La femme de chambre vint s'informer si elle n'avait besoin de rien. Mais Mme Liniez-Mauvesin la renvoya, puis, prenant sa lampe, monta elle-même dans son appartement. Elle ressortit bientôt et alla frapper chez son fils ; il était couché, il lisait. Il ne s'étonna pas de sa visite ; sa mère venait souvent ainsi causer un moment avec lui et l'embrasser encore avant d'aller dormir, quand elle était restée la dernière à veiller. Elle s'assit auprès de son lit, elle lui demanda :

— Faut-il vraiment que tu ailles à Lyon, demain?

Elle vit la figure d'Henri se rembrunir pendant qu'il lui répondait avec un peu d'impatience :

— Mais oui, c'est indispensable, je te l'ai bien dit.

— C'est que, vois-tu, insinua-t-elle, je suis inquiète de ce voyage. Ce départ avant l'aube... il fait froid, tu peux prendre mal... il me semble que depuis quelques jours tu es un peu fatigué...

— Oh ! maman, dit-il en riant, quelle folie !

Elle lui prit la main.

— Tu es tout ce qui me reste, je n'ai plus que toi et ce n'est pas de la folie que de tout craindre pour toi, mon cher petit.

Elle lui disait « mon cher petit », comme au temps où il était enfant.

— Je t'ai tant aimé ! Si souvent j'ai puisé près de toi de la force et de la consolation. Ton père était d'une grande bonté et d'une grande droiture, mais il n'a pas toujours su me donner la tendresse dont j'avais besoin. J'étais triste parfois, tu mettais tes petits bras autour de mon cou, je te serrais bien fort, j'étais heureuse de nouveau...

Henri, en écoutant parler sa mère, se sentait envahi par un étonnement douloureux. Elle qu'il savait si vaillante, pourquoi évoquait-elle des souvenirs qui la faisaient ployer? Elle lut sur son visage et lui dit :

— Tu m'as toujours crue courageuse et paisible... J'ai connu aussi des épreuves et des désespoirs... J'ai beaucoup souffert... En ce moment, je souffre à cause de toi...

— Oh ! maman, s'écria Henri, à cause de moi?

— Oui, et ne devines-tu pas pourquoi? Tu crois me tromper, mais on ne peut pas tromper sa mère... L'amour d'une mère est trop attentif, trop clairvoyant. Henri, je connais tes secrets... Je sais que tu vas à Lyon, demain, retrouver Cécile... Ne dis pas que ce n'est pas vrai : je vous ai vus, je vous ai entendus hier soir... J'étais sortie pour vous rejoindre. Bien involontairement, j'ai tout surpris... Oui, tu vas retrouver Cécile, tu l'aimes, elle t'aime sans doute. Mes pauvres enfants, qu'allez-vous devenir?

Comme il ne répondait rien et qu'il avait détourné la tête, elle posa la main sur son bras.

— Je sais ce qu'il en est... on laisse parler son cœur, on commence par une tendre amitié, et puis, brusquement, c'est une passion qui vous emporte... J'ai connu cela... J'étais ardente, un peu coquette, sevrée de tendresse... Lui, avait une âme généreuse, il était séduisant comme toi, je crois encore que son amour était véritable et profond... J'ai failli trahir la parole qui me liait à ton père. Il faut parfois à une femme une grande grâce de Dieu pour rester fidèle à son devoir.

Elle se tut, toute pâle de pudeur blessée.

— Dieu m'a donné cette force, dit-elle, mais ces rafales ne s'apaisent jamais tout à fait. Je souffre encore de me souvenir. Que serait-ce si j'avais péché davantage? Comment oserais-je te regarder et me montrer à tes yeux?

Et comme il restait muet, frappé de stupeur, elle insista avec un accent de prière :

— Tu tiens dans tes mains la destinée de Cécile. Elle est faible et tendre et c'est de toi que dépend l'avenir... J'ai vu, j'ai reconnu sur son visage l'effroi de l'amour contre lequel on se débat... Elle a un foyer, des enfants... Tu ne peux pas vouloir mettre dans sa vie tant de remords, tant de détresse... Par ce que j'ai subi moi-même, je te conjure de l'épargner.

Elle embrassa son fils avec véhémence, et, sans se retourner vers lui, elle s'en alla.

* * *

La tête cachée dans son bras replié, Henri laisse couler ses larmes. Larmes de douleur et de colère. Ce qu'il vient d'entendre le bouleverse et le meurtrit. La figure de son père se présente à lui en traits distincts : sévère, un peu guindée, avec de bons yeux naïfs. Il le revoit assis près d'une fenêtre de leur appartement de là-bas ; lui-même, petit garçon, à cheval sur ses genoux, s'anime comme un vrai cavalier en regardant passer des gens dans la rue... Il le voit encore dans son étude, sollicité par une clientèle nombreuse qui l'estime, se confie à lui... Et c'est lui qu'on a failli trahir. Son nom, le nom de Liniez-Mauvesin dont Henri est fier eût pu être terni, et par qui?

Henri gémit sourdement. Il pense :

« Ce n'est pas ma mère qui est coupable. Pauvre maman, que je vénère et que j'adore, comme elle a dû souffrir ! Quel est donc cet homme qui fut assez déloyal et lâche... »

Mais voici qu'Henri retourne contre lui la pointe de son indignation. N'est-il pas, lui aussi, déloyal et lâche? Ce qu'il maudit ailleurs, ne doit-il pas se le reprocher?

Cette question qu'il se pose le révolte. Non ! Ce n'est pas la même chose, son amour à lui est si fervent, ce n'est pas un jeu, un caprice...

Cependant l'autre non plus ne mena pas un jeu, ni ne céda à un caprice. Henri se rappelle comme la voix de sa mère a tremblé quand elle a dit : « Son amour était véritable et profond... » Et alors?...

Sous le front d'Henri, une nuit s'épaissit où il s'égare. Il voudrait, il ne peut excuser. L'arrêt qu'il porte le frappe également. La plus sincère passion, la plus désintéressée, ne peut-elle donc s'épanouir, sans perdre sa noblesse, que dans les limites d'un strict devoir?

Toute celle qui l'emporte vers Cécile se révolte contre cette barrière qu'on lui veut opposer. Comment se résoudre à l'y maintenir? Il aime, désire, hélas ! trop son amie, il l'appelle de tous ses sens. A son esprit halluciné s'impose avec brutalité l'image de sa mère aux bras d'un amant, puis cette image, ravagée, se décompose et disparaît : les doux traits de Cécile se substituent à elle, mais si douloureux, si effrayants à leur tour qu'il ne les reconnaît plus.

Étreint par l'angoisse, Henri étouffe une plainte dans son oreiller. Sa raison est vacillante, mais obscurément il éprouve qu'une sensibilité supérieure à la sienne, et où la sienne cependant se confond, devient son guide impérieux.

XV

Quand il sortit pour se rendre à la gare, c'était nuit encore : la campagne luisait, couverte de blanc gel, et le froid piqua ses joues. Le cahotement du wagon berça sa fatigue ; il n'avait pas dormi ; les mains brûlantes, les yeux las, il se laissa aller et une torpeur l'envahit. Le bruit du train sur les rails, symphonie d'un rythme monotone, prit une forme et évoqua dans son esprit des thèmes connus : ce furent des motifs des *Maîtres chanteurs* et il s'y mêla l'image de Cécile. Mais à côté d'elle, la figure de Hans Sachs, souriante et grave, prit une valeur plus forte et domina. Henri entendit résonner son chant ; il disait, ce chant : « Rêve, tout n'est que rêve », mais il se souvint de la sagesse de Hans Sachs et comment il sait soumettre, sans révolte et d'un grand cœur, le rêve aux réalités de la vie.

C'est une philosophie. Henri en éprouva aux lèvres le goût d'amertume. Il se réveilla de son assoupissement et il pensa :

— Ferai-je donc comme Hans Sachs? Et serai-je aussi pusillanime que ce brave vieux Claude dont le baron Elzéar me raconta jadis l'histoire?

Et mentalement il ajouta :

— Je me soumettrai, je jouerai le rôle de l'acceptation.

Dans un sourire mauvais, il murmura :

— Peut-être... et je ne suis qu'un pauvre homme...

Mais est-ce bien cela? Non, en vérité, le conseil de Hans Sachs est tout autre. L'acceptation est passive et elle bat de l'aile comme un oiseau blessé. Il s'agit ici d'un renoncement volontaire, actif et capable de porter de beaux fruits. C'est peut-être là le vrai sens du « surhumain » déformé par Nietzsche.

Ainsi discutait avec lui-même Henri Liniez-Mauvesin, fidèle à son habituelle manie de philosopher.

Mais, en approchant de Lyon, cette vanité de l'esprit se dissipa tel un brouillard qu'un rayon de soleil absorbe. Quand il fut entré en gare, c'est à peine si, le cœur battant, il attendit l'arrêt du train pour sauter sur le trottoir et courir à la porte par où se déversait le flot des voyageurs. La revoir ! Tout son espoir, tout son bonheur actuel étaient là. Cependant il ne la vit pas parmi les gens au milieu desquels son regard la désirait, ni sur la terrasse devant la gare. Ne serait-elle pas venue?

Mais voici qu'il aperçut sa silhouette fine. Elle était allée l'attendre à une autre sortie. Elle aussi, anxieusement, l'avait cherché et elle s'en revenait déçue de ne pas le trouver. Un même élan les fit courir l'un vers l'autre. Leurs mains s'étreignirent.

Ils marchèrent côte à côte sans trop savoir où ils allaient. Il lui avait pris le bras. Ils arrivèrent place Bellecour. Embrumée de vapeurs matinales, la masse un peu lourde de Notre-Dame-de-Fourvière ne retint pas leur attention.

— Où me menez-vous? dit Cécile.

— Je ne sais pas... Je vais où vous allez... Je suis avec vous : cela seul m'importe.

— Voulez-vous que nous allions jusqu'au Musée? demanda-t-elle. J'aime beaucoup le Musée, j'y venais souvent quand j'étais petite fille.

Place des Terreaux, la fontaine de Bartholdi s'animait du bruit de l'eau jaillissante et du vol vibrant des pigeons : ceux-ci posaient, au gré de leur fantaisie, sur les têtes et les sabots fougueux des chevaux de bronze, l'éclat chatoyant de leurs ailes.

Cécile et Henri entrèrent dans le jardin du musée. Le jardin était silencieux et recueilli. Seul un vieil homme balayait dans les allées les feuilles mortes. La souplesse d'un chat sur le gazon se détendait en bonds feutrés. Sur sa stèle, le lanceur de disque, immobilisant un geste antique, semblait marquer l'arrêt du temps : une patine claire mettait sur l'arête de son dos comme un rayon de soleil.

— C'est ici que je jouais, dit Cécile ; je me cachais derrière les colonnes et j'avais un peu peur.

Ils montèrent par le large escalier et parcoururent les galeries où leurs pas résonnaient. Ils s'arrêtèrent devant un paysage délié de Claude Monet, un peu plus tard devant une ronde d'anges se déroulant sous un ciel qu'ennoblissaient des couleurs pareilles à celles du Vinci : comme dans un mirage lointain, la vision antique de Puvis de Chavannes suscita en eux le souvenir de Leucate... Cependant Henri ne regardait que la nuque de son amie et son doux profil.

— Voyez, dit-elle tout à coup, comme ce Fantin-Latour est émouvant.

Il leva les yeux vers la toile : une jeune femme blonde en écoutait lire une autre, brune et charmante, dont le bras s'appuyait à une table où, dans un verre transparent, trempaient des roses et des orchidées. Une douceur, une quiétude répandaient sur ce groupe une atmosphère de certitude et d'intimité.

Henri scrutait avec une passion fiévreuse, à présent, ces figures surgies devant lui. Il les reconnaissait : elles avaient, l'une les cheveux d'or de Jeanne, l'autre les cheveux aux reflets de nuit de Cécile. Elles lui apparurent comme les deux gardiennes de sa destinée ; elles tenaient captive sa vie.

Midi sonnait quand Henri et Cécile sortirent du musée. Ils s'en furent déjeuner dans un restaurant voisin. Henri demanda qu'on les servît dans un salon réservé. Il s'assit en face de la jeune femme, cérémonieusement. Le maître d'hôtel s'empressait autour d'eux avec une gravité solennelle. Cécile avait gardé son chapeau, un chapeau noir qu'une grande aile bleue coupait d'un trait aigu. Elle lui parla de ses enfants, s'informa de la santé de Mme Liniez-Mauvesin.

Elle parlait simplement, posément, vaillante et brave. Mais il s'aperçut de son trouble au tremblement de ses mains ; il comprit qu'elle appliquait son effort à dissimuler l'angoisse qui la tourmentait.

Il lui répondit brièvement, surpris et presque gêné, maintenant, d'être là. Entre eux se dressait un autre visage : celui de sa mère, tel qu'il l'avait vu la nuit dernière, douloureux et passionné ; il s'imposait à sa pensée avec toute la netteté de son relief et comme une immatérielle défense. Pour retrouver celui de Cécile, Henri dut se faire violence ; et sans doute cette tension fut-elle si visible à la contraction de ses traits, à l'insistance de son regard, que la jeune femme, toute saisie, lui demanda :

— Qu'avez-vous? Pourquoi vos yeux sont-ils devenus tout à coup si étranges?

Il la rassura, il affecta de parler gaiement. A chaque instant le maître d'hôtel sortait, entrait pour les servir. Lorsqu'il eut enfin apporté le café et qu'il se fut définitivement retiré, Henri se leva, s'approcha de Cécile, la prit par la main et l'entraîna vers un large fauteuil dans un coin du salon. Il se pencha vers elle, doucement il emprisonna sa tête entre ses deux mains, et l'embrassa sur les yeux.

Elle frissonna toute, et supplia, vaincue d'avance :

— Par pitié...

— N'ayez pas peur, mon amie, je ne vous ferai pas de mal. Ne craignez rien de moi. Mais au moment de vous perdre, laissez-moi vous garder un peu contre mon cœur, ne vous défendez pas, je ne veux que ce que vous voulez.

Il l'entoura de ses bras. Cécile alors mit, elle aussi, ses bras autour du cou de son ami. Ils restèrent longtemps ainsi, enlacés. Quand ils délièrent leur étreinte, le chapeau de Cécile, renversé à demi, avait fait crouler sa chevelure. En rajustant ses épingles, elle dit, pour cacher sous un mouvement d'enfantillage et de coquetterie son envie de pleurer :

— Oh ! comme je suis laide, ainsi décoiffée !

— Vous êtes toujours jolie, laissez-moi vous regarder.

Il se mit à genoux à ses pieds. Il vit qu'il y avait dans ses yeux des larmes. Il lui dit :

— Comme il faut que je vous aime pour ne pas vous prendre toute et vous emporter !

Elle comprit le sens profond de ces paroles. Elle pressa ses mains contre les lèvres d'Henri et murmura :

— Moi aussi, je vous aime...

Il la pria :

— Vous ne m'oublierez pas?

Elle répondit avec élan :

— Jamais !

Il se redressa, regarda l'heure à sa montre et il dit :

— Il faut que je m'en aille.

— Déjà !

Ce fut un cri si spontané, si déchirant qu'il mit dans le cœur d'Henri plus de douceur que tous les aveux du monde, plus de douleur aussi.

— Il le faut : l'autre train arrive trop tard à Chambéry. Et à quoi bon l'attendre !

Elle ne voulut pas insister : elle comprit que ce serait cruel : elle se soumit à sa décision.

— Ce sera comme vous voudrez, Henri. Je vais donc vous accompagner.

Ils suivirent à pied les quais du Rhône. Ils s'attardèrent auprès de ses flots pressés. Ils regardaient, sans les voir, sur l'autre rive, les maisons grises dont les étages superposés et les nombreuses fenêtres régulières et monotones présentent un caractère de dénûment et d'ennui. Au-dessus de leurs têtes, les platanes à demi dépouillés agitaient la découpure dentelée de leurs feuilles. Dans ce paysage sans éclat, Cécile et Henri baignaient avec indifférence leur sensibilité épuisée.

Sur le trottoir de la gare, ils se heurtèrent à un groupe que connaissait Cécile Darbois. Elle dut présenter :

— Monsieur Liniez-Mauvesin, un de nos bons amis de Savoie.

Henri s'inclina. Il entendit qu'on lui disait :

— Superbe pays... Montagnes admirables... Fôrêt de la Chartreuse...

Puis, l'appel des employés. Il fallut monter en wagon. Henri vit une dernière fois les yeux de Cécile, ses beaux yeux tristes qui luttaient contre l'afflux des larmes. Il vit sa main sur laquelle il se pencha. Et, rejeté dans le fond de son compartiment, il fut emporté par le train.

XVI

Comme dans un rêve passèrent le pont sur le Rhône et les arbres des quais. Des annonces gigantesques se dressaient sur le bord de la rive ; des wagons chargés de fourrages, d'autres où s'alignaient des fûts badigeonnés d'étiquettes bleues, étaient garés, attendant le signal du départ. De longues cheminées d'usines, des maisons étroites et hautes s'érigeaient de-ci, de-là. Puis ce furent des tunnels courts où l'on entrait, d'où l'on sortait brusquement, les interminables quais avec les multiples croisements de rails, enfin les pelouses et les futaies du parc de la Tête d'or ; sur une allée, des cuirassiers passaient au trot de leurs chevaux lourds. Après le second bras du

Rhône, des talus s'élevèrent où restaient accrochées les fumées de la locomotive ; Lyon avait disparu.

Dans le couloir du wagon, des voyageurs regardaient ce paysage plat en causant. C'étaient des étrangers : une grosse Allemande cramoisie, vêtue de satin noir, et son mari ; deux Anglais. Dans le compartiment proche du sien, Henri entendit des voix françaises.

— La saison n'a pas été bonne à Aix, disait l'une d'elles. Il y a eu une terrible concurrence, la qualité de la clientèle a baissé. Le métier est dur, on arrive tout de même...

A Saint-Rambert, à Tenay, des usines en activité alimentaient l'eau de leurs turbines à des ruisseaux clairs.

Henri pensa :

— La vie continue...

La station de Virieu lui rappela le nom de l'ami de Lamartine et leur correspondance. C'est à M. de Virieu que Lamartine, un an après la mort de Julie avec laquelle il faisait l'aveu d'avoir épuisé dans treize mois d'amour, de délire et de douleur toutes les délices d'une longue vie, c'est à M. de Virieu que Lamartine écrivait en lui communiquant ses projets de mariage : « Il faut enfin ordonner son inutile existence selon les lois établies, divines et humaines... Enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, autour de nous... »

Henri s'en souvint et il en demeura troublé.

Mais bientôt apparurent les montagnes familières et les marais où frémissaient les roseaux et la belle courbe du lac du Bourget.

Le lac brillait dans cette froide journée. Des vols de canards sauvages se balançaient à la crête de ses petites vagues. Près de ses bords, les châtaigniers somptueux, noir et or, les vignes rutilantes, répandaient l'éclat de leurs couleurs. Sur sa surface mouvante, l'abrupte falaise de l'Épine, vers laquelle le soleil déclinait, étendait une ombre progressive.

Ce ne pouvait être là le paysage qui inspira à Raphaël ses larmes romantiques et le goût de la mort. Une allégresse triomphante s'en dégageait et venait, par la portière ouverte, frapper avec l'air vif du dehors le front d'Henri Liniez-Mauvesin. La muraille immuable et tutélaire de l'Épine semblait dire à ce cœur blessé : « Arrête ici ta pensée et tes regards. Ne les laisse plus s'égarer au delà. Vois comme ces vieux châteaux qui s'accrochent à mes flancs et que recouvre le rouge feuillage d'hiver sont solides, paisibles et sûrs. Pareille à eux tu dois te bâtir une demeure stable, dans les limites mêmes de ce pays

qui fut celui de ton père et qui est désormais le tien. » Et les sommets neigeux lui faisaient le geste fier d'un appel : « Élève-toi vers nos cimes précises, elles te maintiendront près du ciel. »

Henri entendait ces voix. Il les écoutait retentir au fond de lui-même et combattre le flot obscur de sa douleur.

Lorsqu'il fut arrivé à Chambéry, il courut vers la sortie, dans le désir d'éviter toute personne connue. Il voulait rester seul, ne pas avoir à saluer, à parler. Sur le trottoir extérieur de la gare, il vit Jeanne. Il eut un mouvement de recul, d'impatience. Elle parut ne pas s'en apercevoir. Elle s'avança vers lui.

— Je suis venue vous chercher, lui dit-elle. Votre mère est avec maman à la pâtisserie du Fidèle-Berger. Elle vous attend pour remonter à Clairecombe.

Sa voix tremblait un peu. Henri la regarda. Il lui sembla qu'elle n'avait pas ce visage tranquille, assuré, qui lui était coutumier. Il remarqua la pâleur de ses joues, et comme sa respiration était oppressée ; il lui demanda, inquiet, tout à coup :

— Vous n'êtes pas souffrante, Jeanne?

— Oh ! nón, répondit-elle, je suis bien contente de vous revoir.

Elle leva sur lui des yeux humides et un doux sourire où brillait l'éclat d'une tendresse contenue.

Ils traversèrent la petite ville qui avait pris son aspect d'hiver. Déjà, sous les portiques, des lumières étaient allumées dans les magasins exigus. Derrière les vitres bien fermées des cafés, où le froid posait une buée, des silhouettes de clients attablés se dessinaient, falotes et incertaines.

Enveloppée dans sa cravate de fourrure, Jeanne se serrait un peu contre Henri, en marchant, plus câline que de coutume et comme désireuse de lui donner et de lui demander à la fois une protection. Henri s'en aperçut. Il la sentait changée, touchée d'une connaissance nouvelle. Il s'émut, malgré lui, de penser que peut-être elle n'ignorait pas de quelle crise il avait l'âme meurtrie, ou que du moins elle s'en doutait par la force de cet instinct qui fait deviner aux femmes, parfois, les choses du cœur les plus secrètes. Quand ils eurent rejoint Mme Vuillioz et Mme Liniez-Mauvesin, la jeune fille, sur le point de se séparer de lui, laissa un long moment dans la main d'Henri sa main chaude et tremblante où elle semblait vouloir lui révéler une sensibilité méconnue.

Sur le chemin pierreux par lequel Mme Liniez-Mauvesin et son

fils remontaient doucement vers Clairecombe, la nuit déjà effaçait les taillis roux et les arbres défeuillés. Margeriaz, dans un dernier frisson de lumière dorée, luisait encore, lointaine et attirante comme un espoir.

— Mère, dit Henri, je suis revenu vers toi, tel que tu l'avais désiré. Sois contente ; j'ai suivi tes conseils, et je t'en remercie.

Il ajouta :

— Je vois bien qu'il faut toujours t'écouter. Tu es sage et tu es habile. Et tu sais bien vouloir, toi ! Pourquoi m'as-tu envoyé Jeanne à la gare?

Elle répliqua à voix basse :

— Elle est si gentille et si bonne ! Est-ce que cela t'a fâché?

— Non, répondit-il, non en vérité...

Il suspendit sa phrase inachevée. Puis, il dit encore :

— Tu as su choisir la meilleure des messagères. Sois sans crainte... peut-être qu'un jour viendra où aucun bras ne me paraîtra plus doux à garder, pour la vie, que le sien.

Il se tut, car un sanglot montait à sa gorge. Sa mère non plus ne parla pas : des larmes silencieuses, et qu'il ne pouvait point voir, coulaient de ses yeux. C'étaient des larmes d'une qualité rare et de la plus profonde émotion ; et la joie sévère qu'elles trempaient de leur sel la payait à cette heure, au centuple, de toute la douleur passée, qui fut féconde, de son sacrifice.

PIERRE DE CARDONNE.

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

FAUT-IL NOUS ALLIER A L'ANGLETERRE ?

Les débats journalistiques, suscités par le discours étrange de M. Winston Churchill, pourraient être choisis comme exemple de confusion. L'origine même de la controverse prête à toutes les équivoques. Néanmoins, lorsqu'on se remémore quelle fut dans le passé l'attitude du ministre britannique, lorsqu'on fait attention à son caractère de franc-tireur, d'enfant perdu de la politique impérialiste des Chamberlain comme des Lloyd George, on est tout disposé à n'y voir qu'une manifestation, emphatique mais isolée, de l'inquiétude générale qui accable l'Angleterre depuis la paix. De toute façon et de quelque région qu'il provienne, ce ballon, de forme inusitée, rentre dans la catégorie bien connue des ballons d'essai.

Disons tout de suite, en dépit de l'apparat qui embellit son premier envol, que l'instrument fut mal lancé, qu'il tient péniblement l'atmosphère et que sa course semble devoir être assez brève.

Pour aller loin, il manque de sincérité — ou d'adresse. Ou M. Winston Churchill se trompe ou il ne dit pas la vérité, lorsqu'il échafaude tout son raisonnement sur cette pierre angulaire que le malaise, que le mécontentement français proviennent du refus de garantie anglo-américain contre une autre éventuelle agression de l'Allemagne.

Notre malaise, notre mécontentement procèdent d'une cause autrement vaste et significative. Certes, il est naturel que nous mon-

trions de l'humeur en présence du cynisme dont on fit preuve à notre égard. Extorquer notre renonciation à des garanties *réelles* sur le Rhin, moyennant une garantie *personnelle* qui ne vint pas, porte en langage courant un nom familier au droit pénal. Il est scandaleux que pas un gouvernement français n'ose dénoncer ce subterfuge et amorcer un bon recours diplomatico-militaire contre ce procédé véritablement déloyal. Aussi bien le jour où cette réaction se produirait, nous acheminant vers une politique de réalisation, faudrait-il se féliciter de l'abandon du système anglo-américain. Rien de bon n'en pouvait sortir. Nous y faisions figure de pupilles et d'impuissants, nous y jouions un rôle d'assistés, incompatible avec notre force, nos droits, notre avenir, notre honneur. D'autre part, son efficacité restait plus que douteuse. L'Angleterre n'a pu peser d'un poids sensible dans la balance stratégique que deux ou trois ans après l'ouverture des hostilités ; les États-Unis ne sont intervenus qu'à la dernière heure. En nous offrant, pour nous consoler, la répétition d'une pièce aussi mal montée, on nous prend pour des innocents dont le massacre est déjà en train. Et puis, prévoir un recommencement identique de la sottise de 1914, c'est vraiment attribuer à l'Allemagne une dose d'abêtissement qu'elle refusera, soyons-en bien sûrs, de se laisser imposer.

Donc, en feignant de résoudre une difficulté, qui n'existe pas, par un procédé repoussé d'avance, M. Winston Churchill fait un pas de clerc — du moins dans toutes les hypothèses compatibles avec l'honnêteté. Car il reste une explication ouverte, à laquelle nous n'inclinons guère, qui consisterait à représenter la Grande-Bretagne comme ayant déjà pris son parti d'une alliance en forme avec Berlin, et manœuvrant pour la rendre sympathique à l'opinion. Dans cette éventualité, il serait assez habile de faire profession de tendre à la France une main inacceptable de façon à la forclore dans ses indignations, le jour où cette main dont on n'aurait pas voulu aurait saisi, par besoin urgent de philanthropie mercantiliste, la poigne en sueur des métallurgistes westphaliens. En politique, il ne faut rien écarter *a priori*. La diplomatie wilsonienne — ce modèle infect de corruption — nous habitua pour notre malheur à des démarches idéologiques de cette espèce. Le président Wilson a même théorisé sur cette méthode de persuasion, renouvelée assez pesamment de Bismarck et des fameux communiqués à la *Gazette de l'Allemagne du Nord*.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de pourri dans le germe que M. Winston Churchill nous invite à planter en terre, *manibus unitis*. Sa disproportion avec la réalité crève les yeux les moins sensibles. Ce que nous incriminons dans l'Angleterre, c'est tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle ne fait pas, ses paroles et ses silences, ses retards et ses promptitudes, ses amitiés et ses félonies, ses prétentions et ses idées de derrière la tête. Nous lui reprochons de se faire de l'avenir une conception malsaine, hostile à la France et de se déterminer, dès aujourd'hui, par rapport à une France inexistante, dont les ressorts seraient fatalement dirigés contre quoi? Contre l'hégémonie mondiale britannique. Vous voulez donc conquérir le monde?

Impossible de sortir élégamment, à la française, du labyrinthe truqué où nous conduisent M. Winston Churchill, ses déclarations et ses réticences. Une alliance avec l'Angleterre? Oui, à condition d'y transporter, du côté anglais, un état d'esprit amputé, si l'on peut dire, de la politique Sassoon-Lloyd George, autrement dit à condition de changer de fond en comble le personnel pensant, agissant, convoitant de la Grande-Bretagne. Bref, nous n'accepterions d'alliance qu'avec l'Angleterre qui meurt, celle des antiques ouvriers de l'Entente cordiale — et encore ! Les juristes, que les hypothèses du « crime impossible » finissent par lasser, pourraient se récréer utilement au contact de cette « alliance impossible », dont tout le monde parle et dont personne ne veut.

Pas même M. Winston Churchill. Ce qui paraît en effet lui plaire, c'est une combinaison effarante, à laquelle ne pourrait souscrire aucun des Français actuellement en vie. Car les commentaires de la presse anglaise ne nous ménagent aucune illusion. Accentuant le système de *feinte* de M. Winston Churchill, ils devancent l'heure de la signature et donnent l'accolade à un partenaire fictif, venu de Paris leur apporter les derniers spécimens de notre tradition et de notre influence orientales et occidentales.

Traduisons, maintenant, le langage chiffré dont on s'est servi à la Chambre des Communes. Mis au clair, le discours de M. Winston Churchill signifie à peu près ceci : « Moi, Angleterre, je prends en régie votre défense contre l'Allemagne et réalise votre accord par mon conseil et par mon trident. Au fond, vous savez bien que jamais, à Berlin, on n'osera même faire semblant de vous attaquer, tant qu'on me saura derrière vous. C'est donc la sécurité absolue que je vous offre. Mais, vous, France, il faut être gentille. Vous allez me

laisser le chemin libre, au besoin m'aider, à Constantinople, à Angora, à Athènes, à Jérusalem, à Beyrouth, à Alexandrette, à Mossoul, à Damas. Abandonnez-moi l'Orient aujourd'hui, demain je ferai peur aux Boches. »

La presse britannique avoue ingénument que l'opinion française s'est montrée peu favorable au rôle de cheval que le jockey anglais voulait nous faire tenir. A parler franc, les promesses du ministre des Colonies nous paraissent incertaines, mal assises. L'hypothèse d'un effondrement britannique n'y est pas envisagée. Or, en France, nous n'excluons nullement cette hypothèse de possibilités à survenir dans un avenir plus ou moins proche. Que devriendrions-nous, adaptés aussi étroitement à l'organisme impérial, le jour où cet organisme disparaîtrait?

Aussi bien devons-nous signaler la répugnance de la presse britannique, dans son ensemble, à suivre les suggestions qu'on lui adressait impérieusement. Seules les feuilles conservatrices ont marqué un certain goût pour un rapprochement plus étroit avec la France; seules elles se sont étonnées de la fin de non-recevoir opposée par la généralité de nos organes.

Que restera-t-il donc de l'initiative exorbitante de M. Winston Churchill? A tout le moins un échange de vues, plus actif et plus catégorique, entre les leaders de Paris et de Londres. Semi-officieux, semi-individuel, le ballon de l'alliance provoque des examens de conscience qui peuvent n'être pas complètement inutiles. La presse française a déclaré avec force — et là-dessus on doit être enfin fixé à Westminster — que si un règlement quelconque devait intervenir en Orient ou en Occident : 1° il ne saurait être analogue à l'accord raté de 1919; 2° que nous ne nous sentions guère en posture d'indigents internationaux; que même notre situation nous paraissait, à de multiples égards, plus reluisante que celle de nos voisins; 3° que la Grande-Bretagne n'occupait pas à elle seule notre imagination politique en quête de combinaisons internationales. Les États-Unis notamment constituent, sinon une énigme, au moins une réserve dont il faut ménager l'exploitation. Sans songer le moins du monde à une triple alliance France-Angleterre-États-Unis, gauchement opposable à la symbiose — qu'on me pardonne cette expression — Angleterre-Allemagne-France, chère à M. Winston Churchill, il est permis de porter son regard un peu plus loin que sur les terrains battus et rebattus depuis 1904, 1909, 1914, 1917.

Du nouveau se prépare en Europe, à doses massives, et l'atmosphère politique de 1921 ressemble par bien des côtés à celle de 1820, au moment où la France a repris sa place dans ce qui n'était pas encore le « concert européen ». Est-ce à dire que l'Allemagne va siéger demain, avec tous ses attributs, dans la chaire magistrale de la *Société des Nations?* Est-ce à dire que les grands problèmes internationaux se posent déjà pour elle en termes de revanche, ou de « collaboration »? Des bruits étranges ont circulé ces jours-ci. N'a-t-on pas parlé d'un abandon du Cameroun? Ce bruit, démenti aussitôt, n'aurait pu naître l'année dernière.

Du haut en bas et de long en large, l'air que nous respirons est frelaté. Tout, dans cette discussion d'alliance anglo-française, nous promène au milieu des ombres, des porte-à-faux, des racontars. *Le Matin*, lui, soutient cette thèse que l'Amérique nous est au moins aussi utile que le serait l'Angleterre. Après tout, pourquoi pas? Quant au *Temps*...

C'est une autre affaire. Écoutons ce qu'en dit la *Stampa*. Nous aurons ainsi l'occasion d'étudier la répercussion de la controverse au pays classique de la diplomatie la plus subtile :

Ces jours derniers, rapporte la *Stampa*, *le Temps* déclarait qu'il faut que la France ait « une politique d'Allemagne ». Si nous rapprochons ces paroles des déclarations faites récemment par *le Temps* sur les dissentiments qui déchirent l'Europe continentale au profit de l'hégémonie anglaise ; de sa constatation encore plus récente que la politique française actuelle mène à une série de conflits franco-allemands où l'Angleterre joue le rôle d'arbitre ; du conseil, qu'il donnait ces jours derniers, de ne pas se laisser cacher la forêt par les arbres, c'est-à-dire de ne pas perdre de vue la politique mondiale pour se laisser absorber par le Mittel-Europa ; si l'on réunit toutes ces indications, on est en droit de se demander s'il n'y a pas aujourd'hui, en France, *une tendance à un accord direct entre la France et l'Allemagne*, en dehors de l'Angleterre, c'est-à-dire de la politique continentale indépendante de la politique anglaise.

Étranges réflexions ! Mais voici plus étrange encore :

Une partie de l'opinion française, poursuit la *Stampa*, semble avoir été amenée à concevoir une politique de rapprochement avec l'Allemagne par le fait que l'Angleterre avait une politique germanophile. Donc, les Français sont germanophiles par germanophobie...

Pour pouvoir réaliser une politique semblable, il faudrait que la France renonçât à ces desseins contre l'Allemagne auxquels l'Angleterre est opposée. On ne peut concevoir de la part de la France une « politique d'Allemagne » consistant à vouloir infliger toute seule à l'Allemagne

ces dommages qu'elle n'a pas pu lui infliger d'accord avec l'Angleterre. Politique doublement inconcevable.

Aussi le journal italien est-il amené très logiquement à conclure :

On peut se demander si ces velléités germanophiles sont autre chose qu'une manœuvre destinée à impressionner l'Angleterre, à la reconduire au bercail français et à conclure l'alliance franco-anglaise contre l'Allemagne, alliance tant désirée. La manœuvre serait ingénue.

Ce ne serait donc plus *un* ballon d'essai qui agrémenterait l'azur européen, mais deux, mais trois, mais dix. En réalité, les choses sont à la fois très simples — et très compliquées. Tout le monde se rend compte que rien ne va plus et personne n'ose lancer un jeu nouveau. On cherche, on tâtonne, on parle pour ne rien dire et pour tout amorcer. Périodes d'attente et de gestation, où tous les possibles s'entrecroisent.

Parmi ces virtualités chatoyantes, peut-on prétendre que l'alliance anglaise fasse chez nous figure d'éventualité désirée? Non certes. Néanmoins, il n'y a pas qu'en Italie que cette conception prévaut, mais aussi en Allemagne. La *Gazette de la Croix* imprime en toutes lettres : « Le désir est maintenant à Paris de conclure avec Londres un traité d'alliance formel » et plus loin : « Lorsque la presse française veut faire admettre que l'initiative vient d'Angleterre, cela fait songer aux raisins verts de maître Renard. Car le projet d'alliance n'a pas été accueilli par la majorité des milieux anglais avec une particulière satisfaction. »

Ce n'est pourtant pas à la Chambre des députés, mais à la Chambre des Communes que l'on a invité les deux peuples à reviser leur statut, et le seul grand journal français qui fasse carrément campagne pour l'alliance passe aussitôt — à tort ou à raison — pour avoir changé de nationalité intime.

Par ailleurs, la presse germanique marque-t-elle un certain désarroi. La *Gazette du Rhin et de Westphalie* admet sans ambages qu'une pareille nouveauté serait mortelle pour l'Allemagne, tandis que le *Morning Post*, essayant d'amortir le coup, défend l'Angleterre du reproche d'abandonner le Rhin à l'hégémonie française, même dans l'hypothèse d'une entente resserrée ; à Londres, paraît-il, on se réserverait un droit de regard du côté d'Essen. Agréable perspective.

Le plus curieux, dans ce fourmillement d'incohérences, c'est la *Germania*, — organe, ne l'oublions pas, du parti auquel appartient

le chancelier Wirth. La *Germania*, fatiguée sans doute de nous lancer le gant, nous avance la botte, ni plus ni moins. L'article n'a peut-être pas soulevé l'attention qu'il mérite. En gros, il revient à ceci : « Vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve [*c'est précisément pour cela que M. Poincaré regrette que nous ne soyons pas dans la Ruhr*] et déjà vous n'êtes pas très d'aplomb sur vos jambes. Lloyd George ne vous sert pas à grand'chose puisqu'il vous force à nous ménager. Alors pourquoi ne nous passerions-nous pas de ce courtier dispendieux? Puisqu'il faut, coûte que coûte, que nous nous arrangions, arrangeons-nous face à face. »

C'est le seul langage un peu clair qui soit perceptible dans cette extraordinaire discordance. Peut-être l'est-il trop : « Hâtez-vous, conclut la *personnalité très qualifiée* qui écrit dans la *Germania*, déjà il est un peu tard, dans un an il n'y aura plus rien à faire. En tout cas, en vous montrant magnanimes, vous vous montrerez suprêmement adroits. »

S'il fallait une preuve de plus à ce que j'avançais ici en 1920, à savoir que fatalement le moment viendrait où l'arbitrage de la France serait plus ou moins sollicité par toute l'Europe, ces déclarations de la *Germania* en seraient une. Cette orientation française de l'Europe commence à peine à se dessiner. *Restons forts*, elle prendra définitivement figure. En attendant rien ne nous oblige à nous lier avec qui que ce soit. La période guerrière, rigoureusement précédée par des phénomènes d'alliance, n'est pas encore en vue en Europe occidentale. Le poids de l'armée française empêche le monstre de sortir de l'abîme. Notre meilleur diplomate — le seul que nous ayons — c'est Foch, quand il a derrière lui quelques millions d'hommes. La vertu secrète de cette puissance n'a pas fini d'opérer — à condition qu'on veuille s'en servir.

René Johannet.

Le parti populaire allemand.

Le parti populaire est l'héritier de l'ancien parti national-libéral. Il a modifié son nom, unique concession aux idées nouvelles, mais ses tendances sont restées les mêmes, il n'a rien renié de ses origines ni de son programme, il n'a pas cessé d'invoquer le patronage de Bismarck. Il est donc naturel qu'au cours de ces derniers mois sa

fortune ait été changeante ; elle a correspondu aux fluctuations de l'opinion.

Après l'armistice, ce fut la débâcle. Le pays se portait tout entier vers la gauche ; exaspéré par la défaite, il se détournait des auteurs de la guerre ; il espérait surtout, en se couvrant du masque démocratique, obtenir des Alliés des conditions de paix plus douces. Les chefs du parti pouplaire, qui refusaient d'évoluer, furent abandonnés par leurs troupes ; elles passèrent en masse au parti progressiste, baptisé désormais parti démocrate, allié très proche des socialistes. A l'assemblée nationale de 1919, les députés populaires se retrouvèrent 21 ; ils n'avaient réuni que 1 600 000 suffrages, ils furent exclus du gouvernement ; les conservateurs eux-mêmes subirent un échec moins rude.

Cette disgrâce fut de courte durée. Quand le ministère socialiste eut accepté le traité de Versailles, l'Allemagne commença, suivant le mot de Stresemann, à se demander non plus qui était responsable de la guerre, mais qui l'était d'une si mauvaise paix ; les troubles sanglants suscités par les spartakistes jetèrent en même temps l'effroi dans la bourgeoisie moyenne qui constituait l'ancienne clientèle du parti national-libéral. Dès l'automne 1919, la réaction se dessina. On vit rentrer au bercail certains des plus connus parmi les transfuges de l'hiver précédent. Aux élections générales de 1920, les démocrates à leur tour furent abandonnés, leurs partisans récents revinrent d'un élan à leurs convictions premières ; les populaires obtinrent à Berlin et dans sa banlieue, dans la Prusse du centre, en Saxe, même au Wurtemberg, des succès qui dépassèrent leurs espérances : ils groupèrent 3 800 000 voix, conquirent 62 sièges ; ils furent, avec les indépendants et bien plus qu'eux, les grands vainqueurs de la bataille.

Cette victoire n'était pas due seulement au reglissement général des électeurs vers la droite. Une organisation solide et la puissance des moyens mis en œuvre y contribuèrent largement. Le parti populaire a cet avantage qu'il peut compter plus qu'aucun autre sur des concours administratifs. L'Allemagne a conservé presque intacte l'armature bureaucratique créée par l'ancien régime ; le corps des fonctionnaires, essentiellement prussien et protestant, est dans sa grosse majorité favorable au parti qui représente le mieux ses propres traditions ; il lui a fourni des cadres précieux. La grande industrie a fourni l'argent ; plus exactement, parmi les industriels, un groupe d'associés dont Hugo Stinnes, von Siemens et Vögler sont les chefs ; presque sans rivaux sur le marché métallurgique et électrique grâce aux accords qu'ils ont noués entre eux, ainsi prodigieusement enri-

chis pendant la guerre et surtout depuis l'armistice, ils ont alimenté d'une main généreuse la caisse du parti ; les sommes qu'ils ont dépensées au titre politique se chiffrent par dizaines de millions : en quatre mois, au début de 1920, ils se rendirent acquéreurs de soixante-quatre journaux, quelques-uns ayant l'importance de la *Deutsche Allgemeine Zeitung* ou des *Münchner Neueste Nachrichten;* la campagne électorale montée par eux fut un chef-d'œuvre de réalisation technique ; elle seule eût suffi à assurer le succès.

Les populaires victorieux entrèrent naturellement dans les conseils du gouvernement. Ils prirent en apparence dans le cabinet Fehrenbach une place assez modeste ; ils laissèrent à des catholiques ou même à des démocrates le poste de chancelier et les portefeuilles que l'opinion commune considère comme les principaux. Mais ils mirent la main sur les ministères d'affaires, ils s'installèrent en majorité dans les innombrables commissions d'experts chargées soit de préparer les réformes intérieures soit de discuter avec les Alliés. Ils exercèrent une influence occulte que leur compétence en matière économique et leur activité devaient rapidement rendre considérable.

Ils s'en sont servis pour soutenir un programme singulièrement net. Aucun autre parti ne sait aussi bien vers quel but il marche et quels moyens il compte employer. C'est toute une doctrine, cohérente et précise, qu'on trouve développée dans les discours de Stresemann et dans les articles de la *Kölnische Zeitung*, du *Tag*, du *Schwäbischer Merkur* qu'il signe ou qu'il inspire. « Revenons à l'esprit de Bismarck », a dit en ouvrant les séances du congrès de Nuremberg (décembre 1920) le député Kahl. Entendez : « Défendons, restaurons l'unité allemande », l'unité politique et l'unité morale. L'unité politique sera sauvegardée par le maintien de la prédominance prussienne. Les populaires sont violemment hostiles aux tendances fédéralistes qui se manifestent en Bavière, au Hanovre ou sur les bords du Rhin ; ils estiment trop libérale la Constitution de Weimar et songent à la réformer en en renforçant au profit de Berlin le caractère centralisateur. On lit dans leur appel aux électeurs du 20 février dernier : « La mission allemande de la Prusse n'est pas terminée ; si on brise la Prusse le Reich s'effondrera, car Prusse et Allemagne ne font qu'un ; seule une Prusse aux vertus proprement prussiennes d'ordre, de travail, d'attachement au devoir peut sauver la patrie allemande. » L'unité morale sera réalisée par les sacrifices réciproques que les partis se consentiront. Il faut en particulier que le fossé se comble entre le peuple et la bourgeoisie ; pour obtenir ce résultat nécessaire les populaires sont prêts à se réconcilier avec les social-démocrates. A la veille du congrès de Nuremberg, Stresemann écrivait : « Nous allons sans

aucun doute vers une consolidation politique ; le sens de l'ordre et le goût du travail se réveillent ; il est absurde de parler d'une lutte de la bourgeoisie contre le socialisme ; nous en voulons à l'extrémisme seul. » Après le congrès, il se montrait plus explicite encore : « Les termes de conservatisme, de socialisme marxiste, de libéralisme manchestérien ont perdu leur sens ; la collaboration de tous à l'œuvre commune est indispensable ; l'idée de parti doit céder à celle de reconstruction collective. » Ce terme de « reconstruction collective » exprime exactement le but que les populaires veulent atteindre lorsqu'ils poursuivent la restauration de l'unité politique et morale du pays. Grâce à l'organisation puissante que l'emploi des méthodes prussiennes assurera, grâce à l'union sur le terrain national du patronat et du salariat, l'Allemagne pourra recommencer rapidement à produire et à s'enrichir ; elle pansera ses plaies, reconstituera ses forces ; elle deviendra capable d'imposer à l'Europe cette révision du traité de Versailles qui (nous citons toujours Stresemann) « doit demeurer dans les années prochaines, pour tous les bons citoyens de gauche ou de droite, la préoccupation dominante et presque unique ».

Tel est le programme. Des efforts persévérants ont été faits au cours de ces derniers mois pour lui donner une application pratique. Avec l'autorité qu'ils tiraient de leur victoire électorale, confirmée bientôt par de nouveaux succès en Saxe et en Prusse, les populaires ont offert aux social-démocrates une alliance formelle. Alliance fondée sur un compromis. Les populaires sont disposés à des concessions importantes en matière politique. La première serait l'abandon de la propagande monarchiste : « Nous sommes monarchistes, a dit un des congressistes de Nuremberg ; nous sommes convaincus que le régime impérial est la forme constitutionnelle qui convient le mieux à l'histoire et au caractère de notre peuple ; mais puisque la république existe, nous l'acceptons provisoirement ; nous ne désirons pas troubler par une agitation prématurée l'œuvre primordiale de notre relèvement matériel. » Ainsi aucun obstacle de principe n'empêcherait populaires et social-démocrates de s'associer dans des combinaisons ministérielles ; Stresemann n'a jamais manqué de déclarer qu'il considérait comme utile au bien du pays la présence au gouvernement de quelques représentants des intérêts ouvriers. Si cette garantie ne paraissait pas suffisante aux social-démocrates, une satisfaction plus complète pourrait leur être fournie par la création d'une Chambre du travail, « complément corporatif du parlement politique », où les syndicats auraient occasion de jouer un très large rôle. A ces concessions les populaires naturellement réclament une contre-partie qu'ils souhaitent obtenir sur le terrain social. Les amis de Scheidemann,

rompant de plus en plus avec les indépendants, devraient renoncer aux projets de socialisation qui furent si fort en honneur après la révolution, aux mesures fiscales dirigées contre le principe de la propriété privée, à l'agitation même théorique en faveur d'une grève générale. En somme, les grands industriels proposent de pratiquer une politique démocratique si les dirigeants du prolétariat cessent d'agir en adversaires du capitalisme. Un accord sur ce point rendrait une collaboration relativement facile, puisque sur deux autres questions essentielles, prédominance prussienne et révision du traité de Versailles, les social-démocrates et les populaires professent dès maintenant des idées voisines.

Dans une précédente chronique nous avons marqué que le congrès social-démocrate de Cassel avait accueilli avec une certaine faveur les avances des populaires ; nous avons signalé, comme un indice significatif des intentions du parti, le peu d'ardeur que ses délégués à la Commission de socialisation mettent à défendre les thèses officielles du marxisme. Jusqu'à présent pourtant, l'entente, qui semblait proche, n'a pas été réalisée. Nous ne parlons pas de la formation du ministère Wirth ; les social-démocrates y sont entrés tandis que les populaires demeuraient à l'écart ; mais on ne peut tirer aucune conclusion d'une combinaison uniquement commandée par le souci de ne pas éveiller l'opposition des Alliés ; il ne faut pas oublier d'ailleurs que le nouveau cabinet, qui ne s'appuie pas sur la majorité parlementaire, vit par la volonté bienveillante de Stresemann dont l'influence s'exerce ainsi sur lui, quoique plus secrète, non moins fortement que sur le cabinet Fehrenbach. L'exclusion des socialistes du ministère prussien, où, depuis les élections de février, les populaires ont pris place, paraîtrait aisément mériter plus d'attention. Notons cependant qu'on doit attribuer surtout à des rivalités de personnes l'échec des tentatives que Stegerwald a poursuivies longtemps pour unir sous sa présidence les représentants des deux groupes ; maîtres pendant deux ans du gouvernement prussien, des hommes comme Braun et David ont préféré quitter la scène plutôt que d'accepter un rôle de second plan ; leurs exigences seules ont fait obstacle à des pourparlers déjà fort avancés. Il est permis de penser que, quand des circonstances plus favorables se présenteront, quand les défiances de l'opinion française seront endormies définitivement, les tractations seront reprises. Stampfer, rédacteur en chef du *Vorwärts*, Noske, Hörsing, nombre de journaux social-démocrates de l'Allemagne du sud s'en déclarent partisans. Stresemann continue à tendre la main. Dans l'important discours qu'il a prononcé le 20 mai devant ses amis badois, il a répété : « La gravité de la situation nous interdit d'écarter

la collaboration de la social-démocratie ; c'est un devoir pour nous de constituer l'unité de front national ; si nous ne le faisons pas à l'heure actuelle, la misère de la patrie nous y contraindra, et malheur à nous s'il est alors trop tard. » L'idée reste donc dans l'air ; en dépit des discordes apparentes l'alliance préparée par une si soigneuse campagne (et qui dans les coulisses n'est en somme pas loin d'exister) peut un jour brusquement être ouvertement conclue. Ce jour-là les hommes d'affaires pangermanistes domineraient entièrement l'Allemagne, événement beaucoup plus grave pour la paix de l'Europe et la sécurité de la France qu'une victoire des partis extrêmes, dont l'avantage serait au moins de nous tirer de notre torpeur.

Pierre Braun.

Le Chaos chinois.

« Quelles que soient les sympathies qu'un esprit non prévenu nourrisse à l'égard de la Chine et de ses habitants, un peu plus tôt, un peu plus tard, il en arrive à cette constatation qu'il a tablé sur un fonds qui n'a pas donné ce qu'il promettait... Que ce soit Kang-hi ou Siu Che-tchang qui préside aux destinées de la Chine, le décor pourra varier, le fond du tableau reste le même. L'impuissance est manifeste. C'est pourquoi la Chine, dont une légende voudrait faire un pays pacifique, a toujours été le pays des compétitions, des conspirations, des révolutions et des fiascos : jamais le pays du progrès (1). »

Je dirai plus loin pourquoi je ne partage pas entièrement cette opinion, qui pourtant est celle d'un homme qui a étudié de très près l'humanité chinoise ; toutefois je crois qu'elle est à retenir soigneusement.

Les Chinois sont accueillants, aimables et gais, partant sympathiques, mais qu'ils sont décevants ! Rebelles à toute espèce de discipline, ignorants de toute méthode, sans envergure, sans l'énergie nécessaire à la conduite d'une grande entreprise, rien d'important entre leurs mains ne semble pouvoir fructifier. L'on peut s'y tromper au premier examen, disons au premier séjour que l'on fait chez eux, parce qu'en somme on s'attend à trouver leur vie extérieure si différente de la nôtre que l'on est enclin à exagérer leur faculté de modernisation quand on voit leurs chemins de fer même tels qu'ils sont,

(1) *Echo de Chine*, 26 avril 1921.

leurs ports, leurs postes et télégraphes, leur voirie même telle qu'elle est, enfin l'armature de leur administration à la mode occidentale, le tout, quand on y pense, réalisé par des Européens ou des Américains et entretenu en partie par eux.

D'un premier voyage, surtout si l'on s'en tient à Pékin et à quelques grandes villes, on revient plein d'espoir ; si l'on a visité un peu l'intérieur de la Chine, l'espoir est déjà moindre ; mais au second voyage, lorsqu'on a vu d'un peu plus près toute la façade et qu'on s'est familiarisé si peu que ce soit avec la mentalité des Chinois, leur façon d'envisager l'existence, leurs tendances générales, on se demande si jamais ces gens seront autres que ce qu'ils sont. Entendons-nous. Nous ne pensons point qu'ils puissent changer quant au fond ; nous nous demandons simplement si, à la manière par exemple des Japonais qui, tout en restant ce qu'ils étaient autrefois, ont adapté à leurs besoins le côté mécanique, les instruments et les outils de notre civilisation, les Chinois sauront également profiter de ce que l'Occident leur offre. A dire vrai, on en peut douter. Voilà bientôt un demi-siècle que leurs jeunes gens fréquentent les écoles d'Europe et d'Amérique. Ils ne manquent ni d'ingénieurs, ni de juristes, ni de diplomés de toutes sortes. A quoi songe cette élite? Qu'est-ce qu'elle est en train de réaliser? Quel mouvement progressiste a-t-elle imprimé au pays? Je ne vois à son actif jusqu'ici que la création d'un mouvement révolutionnaire. Patientez, me dira-t-on ! J'y consens, et de grand cœur. Les Chinois qui me connaissent n'en douteront pas. Mais je voudrais voir quelque indice, si faible fût-il, d'une saine transformation du pays. Or, que font les gouvernants ou plutôt où sont-ils? Qui gouverne la Chine? La séparation du nord et du sud ne suffisait pas. Il faut que les provinces de ces deux grandes fractions combattent les unes contre les autres. C'est un morcellement de pouvoir comme on n'en a jamais vu, c'est-à-dire une anarchie sans précédent. Le gouvernement reconnu par les puissances est pour ainsi dire sans autorité au delà de Pékin. Presque tous les gouverneurs militaires des provinces, ces fameux « toukiungs », le plus souvent anciens chefs de bandes, prélèvent l'impôt et n'en envoient rien au Trésor, s'engraissent à leur aise ou se jettent s'ils le peuvent sur les provinces voisines plus riches que celles qu'ils gouvernent, et l'on ne voit pas bien pourquoi ces gens-là renonceraient d'eux-mêmes à ces profits et résilieraient leurs fonctions, comme l'espèrent candidement ou font semblant de l'espérer des personnages de Pékin. Non, vraiment, l'on ne voit pas la fin de telles choses et pourtant, n'en déplaise à certains de nos éminents compatriotes, le progrès matériel de la Chine est à ce prix. Prétendre qu'en

dépit du chaos actuel, la prospérité de la Chine au cours du vingtième siècle est certaine, que « ce siècle sera le siècle de la Chine », c'est, je crois, s'exposer à une grosse déception.

Sans doute, ce vaste pays ne doit pas être jugé comme les autres. Dès à présent l'on peut dire qu'il se passe de gouvernement ; ses 400 millions d'habitants continuent à vivre de leur vie régionale et peuvent continuer à vivre ainsi. Que dans un pays comme la France qui forme véritablement un tout administratif et politique homogène, un département se déclare tout à coup indépendant, toute l'armature du pays en sera ébranlée. Au contraire, que le Seutchouen, le Yunnan ou quelque autre province de Chine se déclare indépendante de Pékin, c'est seulement de l'argent de moins qui parviendra au Trésor, mais le pays n'en ressentira aucune secousse profonde. Cela est vrai ; mais cet état de choses ne comporte pas le progrès qu'envisagent nos enthousiastes. Pour qu'il y ait progrès, c'est-à-dire grandes entreprises et grandes réalisations financières, industrielles et commerciales, il faut de l'ordre dans la maison ; il ne faut pas que telle province où vous entreprendrez quelque chose d'important, même en collaboration avec des Chinois, — formule d'ailleurs excellente, — soit exposée sans cesse à se voir attaquée par la province voisine, à voir son gouverneur chassé par un compétiteur audacieux, à voir sa population enrôlée pour quelque coup de main à la frontière et que sais-je? Européens et Chinois désireux de faire progresser la Chine doivent souhaiter avant tout que la paix intérieure y règne.

Or, voici la situation politique actuelle : en droit, une république dont le gouvernement reconnu par les puissances siège à Pékin ; en fait, deux gouvernements républicains, l'un à Pékin, l'autre à Canton, sans parler des toukiungs qui le plus souvent échappent à toute autorité.

Sans ressources pécuniaires, le gouvernement de Pékin ne peut payer ni ses fonctionnaires au dedans, ni ses agents au dehors ; ne pouvant entretenir ni ses professeurs, ni ses magistrats, ceux-ci doivent recourir aux budgets des provinces, ce qui accroît naturellement le prestige des autorités provinciales ; ne pouvant entretenir une armée comparable à celle de tel gouverneur voisin, il est à la merci de ce dernier. Aucun homme pour le moment n'apparaît à l'horizon de Pékin qui soit susceptible de changer cette situation. Éventualité constante : la restauration de la monarchie. Non pas que la monarchie soit un besoin inné chez les Chinois : le Fils du Ciel était un mythe pour la majorité des 400 millions de Chinois, la République en est un autre ; la masse n'a nullement à cœur les affaires

de l'État et se passe de gouvernement. Mais il y a le Japon qu verrait volontiers à Pékin un empereur à sa dévotion et qui paye largement pour entretenir dans les milieux propices des sentiments monarchiques aussi vivaces qu'intéressés.

Sans cohésion, sans capacité, le gouvernement de Canton, de son côté, se perd dans des discussions théoriques, dans une procédure constitutionnelle inopérante et plutôt dissolvante, en même temps qu'il rêve de conquêtes militaires ou de combinaisons fédérales, voire même d'union avec Pékin. Aussi à court de ressources que le gouvernement du nord, il accepte volontiers, de notoriété publique, l'aide financière du Japon désireux de maintenir au sud, sous l'étiquette de république, une anarchie propice à ses desseins d'avenir, brouillant tout de façon que personne, et en particulier le voisin d'Indo-Chine, ne puisse s'infiltrer et édifier une influence stable en cette partie de l'empire jaune dont il convoite la direction unique.

L'adoption du système fédéral, que propose Sun Yat-Sen au Conseil administratif de Canton, démontre, ainsi que l'écrivait dernièrement *l'Écho de Chine*, « qu'il n'a aucune confiance dans une expédition contre le Kouang-Si et veut simplement singer les États-Unis d'Amérique après avoir rêvé de devenir le Lénine de la Chine ».

Le fédéralisme apparaît, d'ailleurs, en Chine d'une réalisation difficile, vu la différence économique qui règne entre les provinces, les unes riches, pleines de ressources, les autres pauvres, celles-ci toujours enclines à arracher de force ce qui leur manque à des voisines plus fortunées. Si le fédéralisme devait être le régime de demain, ce serait plutôt, je crois, sous la forme de groupes de provinces, constituant des équilibres économiques reliés entre eux par une autorité supérieure plutôt que sous la forme américaine à laquelle on pense généralement. Mais pour le moment, on est bien obligé de reconnaître que la bonne organisation des provinces souhaitée par les partisans du fédéralisme n'est guère en voie de réalisation.

Bref, de quelque côté qu'un esprit non prévenu considère la Chine, et qu'il tienne compte par conséquent des particularités inhérentes à un empire aussi vaste et aussi traditionnaliste, il ne voit que chaos et impuissance. Et cependant quelque chose de nouveau est né en Chine qui, un jour, mais un jour fort lointain, portera l'on ne sait encore quel fruit. C'est tout de même un espoir et c'est ce qui explique notre réserve du début. Nous ne chercherons pas à définir cette nouveauté ; elle est contenue dans ces lignes du Père L. Wieger dans l'épilogue de son dernier ouvrage, *la Chine à travers les âges :* « Il n'y a plus rien à prendre pour nous, dans le passé chinois. Depuis 1912, tout est changé et sans retour. Idées nou-

velles, style moderne, livres récents, manuels scolaires, revues, journaux, enseignement par la parole et par la plume, voilà le présent et l'avenir. »

Il est intéressant de trouver ces lignes sous la plume d'un éminent travailleur qui avait jugé bon, comme il l'écrit lui-même, d'étudier pendant une grande partie de sa vie l'ancienne Chine, afin de faciliter la tâche des missionnaires en les instruisant du passé sur lequel, selon lui, ils pouvaient tabler jusqu'ici pour comprendre le présent. « Depuis 1912, tout est changé et sans retour. » Paroles significatives dans la bouche d'un tel homme. Avec la sérénité du vrai savant, le Père Wieger brise la plume qui traduisit les annales de la Chine. Son geste a pour nous une signification saisissante, mais pas plus que lui nous n'entrevoyons encore ce que sera la Chine nouvelle.

André Dubosq.

LES LETTRES

CE QUE NOUS DEMANDONS AU ROMAN

On parle beaucoup, on parle trop, depuis quelque temps, de l'« avenir du roman français » : ce n'est pas très bon signe. De telles questions semblent le fait de ces périodes ingrates où l'imagination mécontente cherche à s'évader de sa nuit pour projeter dans un futur hypothétique ses rêveries insatisfaites. Regrets ou anticipations, méditations sur le passé, prophéties de l'avenir, trahissent un pareil désarroi, un semblable dégoût de l'actuel, à tout le moins une attitude révélatrice de malaise. Le malaise existe. La critique elle-même en est touchée. Elle hésite sur son devoir présent. Plaidera-t-elle pour la tradition? Plaidera-t-elle pour « l'air libre »? Est-ce la liberté, est-ce la discipline qu'il faut défendre? De part et d'autre, on épuise les arguments et, faute de s'appliquer à des œuvres vivantes, les théories décèlent leur vanité, jusqu'à n'être plus rien qu'une morne dispute. La critique — alors même qu'elle croit à sa fonction propre et ne renonce pas à l'exercer — se décourage de dogmatiser à vide. Ce sont les œuvres qui justifient les théories. Où sont les œuvres?

Car si l'on dépense tant d'ingéniosité à poser les conditions idéales d'un romanesque propre à nous divertir, c'est sans doute que celui que nous avons nous cause de l'ennui. L'ennui, voilà l'irrémédiable défaut qui nous gâte bien des ouvrages où nous trouvions jadis de l'agrément. Il y a des livres et des auteurs que nous ne pouvons plus

lire, qui ne savent plus trouver le chemin de notre esprit ni de notre cœur. Leurs prestiges sont tombés comme des pans de murailles et nous cheminons parmi des ruines où nous ne croyons plus que la vie ait jamais pu s'abriter. Un tel état d'esprit est un fait : il est particulièrement vif dans la jeune génération littéraire qui, tant par jeu que par inculture, le pousse jusqu'au nihilisme démolisseur. *Dada* en est le témoignage extrême ; car *dada* n'est, en son fond, qu'une réaction critique (1), insolente et brutale, contre une littérature qui n'a plus rien à dire. *Pourquoi écrivez-vous?* voilà ce qu'il demande avec cynisme à des « écrivains » dont certains, hélas ! oublient de se le demander à eux-mêmes et qui « font de l'art comme on va à son bureau ». Mais cette question indiscrète, quel est celui d'entre nous qui, à part soi, ne l'ait adressée mentalement à maints auteurs dont il est bien clair que les sortilèges sont passés?

Voilà un état d'esprit trop répandu pour qu'on n'essaie point de se l'expliquer à soi-même. Et d'abord, il n'est pas tout négatif. L'insatisfaction qu'il révèle et les abandons qu'il suscite sont légitimes quand ils atteignent des hommes dont l'art dégénère en artifice, des écrivains qui ne travaillent plus, qui ne créent plus, qui sont sans contact avec le réel vrai ou imaginaire, des œuvres, vides de substance, pauvres de métier, dont on n'a vraiment besoin ni pour vivre, ni pour réfléchir, ni pour rêver. Par lui s'opère, dans l'inconscient, une revision radicale des valeurs qui peut servir d'excuse à d'injustes démolitions, de prétexte à d'absurdes « nouveautés », mais, bien dirigé, c'est un sentiment salubre et fort. Ces répugnances, cet ennui, sont le signe d'une transformation profonde du goût qui peut avoir sur l'esthétique contemporaine la meilleure influence. Nous en prenons d'abord conscience par le vide que cela crée autour de nous et qui angoisse notre cœur : l'horizon s'élargit en nous désolant. Mais, dans le même temps, s'éveille un désir de quelque chose *d'autre*, que nous cherchons à nommer. C'est alors que nous nous prenons à rêver sur ce que nous voudrions, par exemple, trouver dans les romans. Et, dans cette rêverie, nous mettons notre plus récente expérience du réel, l'homme éternel et nouveau qui nous

(1) La partie la plus curieuse des revues « dadaïstes » est, en effet, la partie critique qu'on doit interroger comme un document moral. *Dada* est un état d'esprit fait d'écœurement et de révolte. « Ils ne vont donc pas mourir tous? » ou : « Assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien. » Voilà comment il formule sa *poétique :* c'est celle du jeu de massacre.

est apparu, parmi l'immense drame du monde, et dont nous attendons que les magies de l'art, de la littérature nous donnent l'image véridique, celle qui nous bouleversera de surprise dans la mesure même où elle paraîtra *vraie*. Pour l'instant, la chose littéraire semble compromise et nous ne voyons encore que les naufrages : le niveau du médiocre monte comme un débordement. Mais l'artiste, le créateur qui aura grandi en cette ingrate saison, qui en aura connu et surmonté la détresse et qui aura trempé dans cet acide le métal de son art, celui-là saura nous émouvoir. Conçue dans cette aridité, son œuvre sera actuelle et d'abord plus *humaine*. Car le temps semble accompli d'une littérature qui ne serait que jeu d'idées ou virtuosité de forme. Jusque dans la fantaisie et dans l'ironie même, nous voulons retrouver la saveur saine d'une expérience vivante. Il ne s'agit pas, en effet, de restreindre la variété des tempéraments ou des esprits qui peuvent user de tous les modes pour s'exprimer; mais dans ce qu'ils expriment et de quelque manière qu'ils le fassent, il y a un son, une résonance particulière qu'ils doivent rendre au risque de ne plus nous toucher.

Pour la définir, cette qualité indispensable à l'artiste qui veut entrer dans la substance intellectuelle ou sentimentale de notre époque et qui veut être *cru*, j'ai employé le mot d'*humain*. En morale et en politique, ce mot a engendré les plus détestables confusions; en art, et particulièrement dans l'art du roman, il a une signification moins équivoque et qui se peut recevoir. Entendons bien, au reste, qu'il s'agit ici de la matière même de l'œuvre, de ce fond humain par quoi une œuvre, pour avoir notre audience, doit nous être contemporaine jusqu'à nous être semblable. Et si c'est à l'artiste qu'il appartient en propre de nous aider à prendre conscience de cette similitude, de nous la faire discerner, elle est en quelque sorte préétablie; mais l'art est indispensable pour la manifester en lui donnant une forme intelligible, faute de quoi elle risquerait de ne rien être qu'un état vague et confus de la sensibilité. Pour révéler, l'art ordonne; et pour exprimer, il comprend : fonction constructive où il s'agit bien moins de « dompter la sensibilité » que de la rendre évidente par une architecture qui obéit à des lois, à des disciplines auxiliatrices de la création. Mais c'est de la substance même de l'œuvre que nous parlons ici. Autant il serait absurde de prétendre que la guerre ait pu changer les lois propres au métier littéraire, alors qu'elle a partout mis en évidence la nécessité des techniques et des traditions

autant il serait puéril de nier qu'elle n'ait profondément modifié notre expérience humaine — et cela dans la mesure même où elle a élargi notre vision des êtres et de la vie.

Le fait de la guerre — avec ses conséquences individuelles, psychologiques, morales, collectives — a jeté une lumière impitoyable sur tout ce qui touche à l'homme. Le tragique, le comique même de la vie — qui, elle, continuait — sont apparus avec un relief et dans un raccourci saisissants. Une multitude d'événements, d'aventures, de passions, ont été éclairés qui nous fussent toujours demeurés indiscernables ou obscurs. La nature humaine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus bas, d'héroïque et de vil — et l'immense entre-deux — s'est découverte comme par un subit arrachement de ce qui la masquait à elle-même. Peut-on concevoir qu'une si prodigieuse expérience doive, pour l'artiste, demeurer vaine? Et c'est bien plutôt parce que trop de réalités nous ont violemment assaillis et que la réflexion nécessaire à l'expression n'a pas eu le temps de choisir, pour les mettre en œuvre, que notre littérature n'en est pas encore renouvelée. Mais nulle époque n'a offert à l'observateur une pareille matière et d'une telle diversité : tragique de la destinée, sens du drame, et ce fameux « goût de la vie » dont on parlait tant lorsque « la vie » semblait n'être que platitude et médiocrité. La « réalité » qu'on poursuivait jadis en organisant des expériences, en voyageant, en changeant de condition, de ciel ou de mœurs, nous a entourés soudain comme une mer de sa plainte indomptable et sauvage. Le soin de nous sauver n'a pas été si exclusif que nous ne gardions au fond de la mémoire des images et des pensées que nous ne pouvons plus déposer ; et l'instinct de les recouvrir sous l'oubli est moins fort que celui qui nous les fait mêler à tout ce que nous poursuivrons désormais. On ne saura nous intéresser que dans la mesure où l'on en tiendra compte : la fantaisie elle-même qui nous en voudra divertir ne pourra être que la fantaisie qu'il faut à des hommes dont la vie a été marquée d'une telle façon. Voilà ce que j'entendais dire en parlant d'une littérature plus *humaine* et c'est aussi ce qui nous explique les déceptions si fréquentes que nous avons en rouvrant aujourd'hui certains livres d'où tout cela est absent.

Qu'un surcroît de faveur, au contraire, nous ramène vers les grands réalistes de l'âme, vers ces romanciers psychologues et moralistes, — dont Balzac est le maître, — le fait est pareillement significatif. Nous voulons des romans où il se passe quelque chose, où la vie est

aventure et drame, d'où l'homme réel ne soit pas absent, l'homme que nous avons vu tel qu'il est et qui n'a plus rien à nous cacher. Nous avons pris, dans tous les ordres, une grande leçon de réalisme : mais que serait un réalisme intellectuel, comme celui que nous nous efforçons de promouvoir, sans les faits vivants, concrets, que l'artiste, le romancier a pour but de peindre et de montrer en acte?

Qu'une œuvre semblable surgisse et aussitôt nous l'accueillons avec transport ; nous passons même sur ces préventions de style et de langage à quoi nous attachions jadis une valeur trop exclusive. A une rhétorique qui n'a de complaisance que pour elle-même, nous préférons un métier sûr, une technique probe, persévérante et solide, qui exprime fortement ce qu'elle veut exprimer. Voilà qui suffit à expliquer le renouveau de faveur qui s'attache, par exemple, à M. Paul Bourget, à ce grand travailleur robustement doué et actif dont des œuvres, comme *le Justicier* ou *Un drame dans le monde*, attestent qu'il s'est lui-même renouvelé. Le roman que nous demandons, cet ancien nous le donne ; et alors que les nouveaux venus semblent à bout de souffle, l'écrivain qui n'a cessé de travailler fait ces découvertes qu'on attendait d'une autre génération. Cette œuvre actuelle et humaine que nous avons essayé de définir, *Un drame dans le monde* la réalise de façon insigne. En l'étudiant, nous saisirons mieux la portée et le sens des réflexions que nous avons aujourd'hui esquissées.

HENRI MASSIS.

Le roman d'un humaniste chrétien.

Nous connaissions M. Maurice Brillant par de beaux vers harmonieux et profonds parus en diverses revues ; des études pleines d'érudition nous l'avaient signalé comme un remarquable humaniste. Aujourd'hui, il débute dans le roman en écrivant une œuvre qu'on conservera dans sa bibliothèque, un de ces livres qu'on pourra relire à cause des plaisirs divers et tous délicats qu'il offre, et qu'on ne saurait épuiser en une fois. *Les Années d'apprentissage de Sylvain Briollet* sont à vrai dire un roman de psychologie religieuse ; c'est l'histoire d'un jeune homme qui quitte le grand séminaire de Saint-Sulpice parce qu'il ne se reconnaît pas la vocation sacerdotale. Sylvain Briollet n'a pas d'ailleurs perdu la foi ; mais la vie du siècle l'attire davantage, d'autant qu'il est poète et qu'il a des ambitions

littéraires. Avant de rentrer définitivement dans le monde, il va se retirer en Anjou, chez son maître vénéré, l'abbé Boisard, curé de Guinoiseau, homme aimable et savant qui fait penser à un abbé Jérôme Coignard dont la foi serait exemplaire et les mœurs irréprochables.

Sylvain Briollet se plaisait en effet si peu au séminaire qu'il n'y faisait, chaque soir, que désirer dans le secret de son âme qu'une circonstance évidente fît éclater son absence de vocation. Il se consolait de s'ennuyer en lisant Virgile et en faisant des vers. Cet état de son esprit n'avait pas été sans inquiéter un peu ces messieurs du conseil des professeurs, qui trouvaient naturellement à leur élève des dispositions trop laïques. Le souvenir de Renan qui avait été leur élève ne pouvait pas être sans les préoccuper quelque peu à son occasion. Mais il se trouvait qu'au contraire de Renan qui s'était plu grandement dans leur compagnie, où il avait montré un goût vif pour l'hébreu, cette étude n'offrait aucune séduction à Sylvain Briollet. Aussi M. Leterrier, supérieur du grand séminaire, avait-il dû en conclure que l'ennui qu'éprouvait Sylvain Briollet à poursuivre ses études ecclésiastiques ne signifiait pas grand'chose, et il s'était contenté de remettre à son élève le *Traité de la concupiscence* de Bossuet, en formant le vœu que ce livre solide et plein de doctrine le détournât des dangereuses et séculières frivolités.

Le choix d'un pareil ouvrage me paraît aujourd'hui singulier ; mais je crois que M. Leterrier, qui n'était point dupe, souriait en le mettant entre mes mains... Le beau poète, qui s'enchantait de mots et qui croyait toujours bien penser quand il parlait admirablement, pouvait à la suite de Platon s'élever contre la poésie et condamner la séduction du langage en un langage magnifique, il ne risquait point de me convaincre et son exemple m'attirait plus que ses préceptes.

Sylvain Briollet avait été néanmoins admis à recevoir la tonsure, qui n'engage pas l'avenir d'une façon irrévocable. Bien que la cérémonie eût produit sur lui une assez forte impression, il n'en avait pas moins désiré, le soir de cette journée, quitter le grand séminaire ; et il était allé, le lendemain, trouver son médecin pour lui exposer qu'il ressentait, depuis quelques jours, une étrange fatigue cérébrale. Le docteur Quinteux était un ancien major qui disait volontiers, sur un ton bourru, que le pays veut des curés d'aplomb et bien portants. Là-dessus Sylvain Briollet s'en était allé à Guinoiseau chez son maître, l'abbé Boisard.

M. Brillant nous conduit dans un milieu provincial et ecclésiastique dont il réussit à nous faire une peinture souvent narquoise,

mais sans qu'elle cesse d'être sympathique et respectueuse. Je crois bien, au reste, que le critique le plus orthodoxe ne trouverait rien à redire à ce roman, en dépit de sa grande liberté de ton et de sa fine ironie qui, si elle est clairvoyante, n'est du moins jamais cruelle. Cette ironie se garde d'ailleurs de toucher aux choses de la foi ; bien au contraire, ce livre s'élève, en certaines pages, quand l'abbé Boisard cesse de badiner, à une sereine hauteur religieuse. Son scepticisme sans amertume et qui ne cesse d'être souriant à l'égard des choses de la terre, en est tout éclairé. Il existe des domaines auxquels l'ironie de l'homme ne saurait toucher sans qu'elle devienne grimaçante ou puérile ; il en est ainsi, par exemple, lorsque l'ironiste prétend railler avec les termes du pauvre relatif humain un absolu qui par définition le dépasse. M. Brillant ne professe que l'ironie du sage qu'il fait fleurir sur les lèvres de son admirable abbé Boisard.

Ah ! quel homme délicieux que cet abbé Boisard. Son absence d'illusions à l'endroit de l'humanité ne l'a pas rendu pessimiste, et, cependant, il ne cache pas qu'il en est venu à ne croire guère plus à rien sauf à la religion. Avec cela, humaniste, profondément artiste, il possède des vases grecs, collectionne des Vuillard et des Monet, goûte la musique de Rameau et non moins celle de Ravel et Debussy, lit les poètes. Il aime les bêtes comme saint François et il a sa gaieté. Il est tout amour, mais sans jamais cesser de remonter de la créature à Dieu. Il pratique la vertu avec une bonne grâce qui le fait aimer. Avec cela, il est sans ambition ecclésiastique et il n'attend rien de la terre. Quand l'épiscopat lui est offert, il le refuse afin de pouvoir demeurer dans sa chère cure de Guinoiseau. Il dit à son disciple : « L'art est la moins périssable des créations humaines ou celle dont le parfum s'évapore avec le moins de lenteur. Les systèmes et les idées se succèdent et se remplacent. Qui donc lit encore les ouvrages de Newton qui fut un génie? Il nous suffit que le résultat de ses méditations ait enrichi ses connaissances, ou mieux, accru ses facultés d'agir sur la matière. Et plus généralement, pour que l'humanité lise un penseur, il faut qu'il soit un maître du style ou qu'un autre écrivain, moins original, ait paré ses idées d'un vêtement agréable. On lit encore le vieil Homère ; et bien qu'il en offre moins aujourd'hui que dans sa jeune nouveauté, l'art assyrien lui-même garde quelque charme à nos yeux. Rien ne passe plus vite que les idées, rien ne vieillit moins que l'art et la littérature. »

Il n'y a qu'à lire le roman de M. Brillant pour penser que celui-ci partage les idées de ce bon abbé. Ne croyez pas surtout que M. Boisard ait rien d'une sorte de prêtre sceptique et même voluptueux de la plus détestable espèce. A un de ses confrères, l'abbé Pestam-

bille, qui lui demandait quelle recette il a pu imaginer pour la conversion de l'instituteur Frénoir, il répondra :

Ma méthode est bien simple, elle est la même pour tous les fidèles ou tous les infidèles. Il ne faut que les amener à réfléchir sur le monde et sur eux-mêmes. Si la recherche est bien conduite, il est certain qu'au terme, ils trouveront Dieu.

Et au cours d'un admirable dialogue philosophique où M. Pestambille ne posera guère que des questions, M. Boisard dira :

Montrez à l'homme, non pas même que l'univers et la vie ne sauraient être expliqués si ce n'est par la solution chrétienne, mais tout simplement que nulle morale ne saurait se concevoir sans une religion et qu'une morale qui ne tend à rien d'infini est absente. Faites tomber hardiment ces prétendus soutiens d'une morale prétendue indépendante, tels que le sentiment de l'honneur, le salut de la société, un souci esthétique ; montrez qu'ils s'écroulent aussitôt, s'ils ne sont eux-mêmes appuyés sur un fondement plus solide, et qu'enfin, séparés de Dieu qui leur donne un sens et une valeur, ils ne sont rien qu'images vaines et trompeuses. Au surplus, quelle raison y aurait-il de pratiquer une morale, qu'on est même impuissant à définir si l'on ne croit pas en Dieu, et qui n'a de sens que pour nous élever vers lui?

— C'est fort bien, dit M. Pestambille ; mais voilà qui est dangereux ; car notre incrédule va vous répondre qu'il se passera de morale ; vous lui aurez ouvert les yeux, mais vous n'aurez rien gagné.

— Je n'ai pas cette crainte, dit tranquillement mon maître ; nul homme ne saurait pratiquement se passer d'une morale, quelle quelle soit ; et toute morale, si pauvre ou si fausse qu'on l'imagine, toute règle des mœurs, fût-elle au rebours du sens commun, fût-elle, si l'on peut dire, anarchique, tout effort moral, fût-il vicié et corrompu, supposent un idéal, l'infini, Dieu lui-même. Quant à ceux qui, pensant être athées, se dévouent pourtant à une idée, il faut avouer qu'ils sont bien sots... ou plutôt ils agissent en dépit d'eux-mêmes et ils portent témoignage de ce qu'ils rejettent. Enfin, dit en souriant M. Boisard qui commençait de reprendre son air habituel, on peut, si je n'abuse point de ce grand nom, préciser et pousser une méthode qu'a ébauchée Pascal. Et c'est de faire du pyrrhonisme le levier de notre démonstration : douter de tout, — ou mieux, prouver que rien en ce monde n'est certain et consistant, que rien ne peut subsister, que rien n'est vrai, si les réalités irrésistibles, qui sont les seules réalités, si les vérités morales, si Dieu enfin ne prêtent à ces apparences confuses et fugitives leur signification et leur vie. Et je vous ai déjà fait observer que lorsqu'on est arrivé à Dieu, on ne peut guère, dans les circonstances présentes et après deux mille ans d'Évangile, ne pas aller jusqu'au christianisme lui-même et jusqu'à la confession chrétienne la plus autorisée et la plus parfaite, qui est le catholicisme.

— Vous me faites songer, dit soudain M. Paganel, à l'un de mes amis,

esprit pénétrant mais bizarre, qui voulait écrire un ouvrage d'apologétique et l'intituler : *Vers le christianisme intégral par le scepticisme absolu.*

— Eh ! dit mon maître en riant, votre ami aimait le paradoxe, mais il n'était peut-être pas un sot.

Et il y a encore de belles et profondes pensées de l'abbé Boisard, sur le miracle, la piété et la superstition. M. Boisard possède dans son église une statue de sainte Thècle qui aurait vécu en Anjou au premier siècle, alors qu'à la place de Guinoiseau s'étendait un camp romain. Mais rien n'est moins sûr, et M. Boisard n'en est pas embarrassé : « Ce qui me tient à cœur, dit-il, c'est que mes paroissiens honorent Dieu en se servant ou non de sainte Thècle pour leur intermédiaire. »

Mais il ne faudrait cependant pas croire que le roman se passe en dialogues apologétiques. De si hautes conversations ne s'y tiennent que pour contribuer à faire vivre les personnages. Autour de M. Boisard s'agite tout un monde qu'on ne peut oublier : il y a M. Anthyme Daltagnac, raté érudit et coureur de filles, son ami M. l'abbé Paganel, le baron Cocardeau, le général Petit-Perd, Mgr de Javel, évêque *in partibus* de Mytilène ; deux types de journalistes de province dont l'un, au moins, M. François Bourgine, est extraordinaire ; car Sylvain Briollet qui abandonne complètement la vie sacerdotale veut faire du journalisme, tandis que François Bourgine lui persuade que la littérature et le journalisme n'ont rien de commun, puisque aussi bien la littérature c'est tout ce qui n'est pas le journalisme. Avant de s'en aller à Paris, Sylvain devient, pendant quelques mois, le précepteur des fils du baron Cocardeau. Il a retrouvé à Ternay, à quelques kilomètres de Guinoiseau, une camarade d'enfance, Juliette Landry, fille d'un menuisier ; il l'aime ; mais les parents de Juliette n'apprécient guère le talent peu rémunérateur de Sylvain et préféreraient avoir pour gendre un plombier. Je ne parle pas de toute une galerie de figures ecclésiastiques. Car ce roman qui traite de psychologie religieuse, qui est un roman de mœurs de province, pourrait être considéré aussi comme un roman de mœurs ecclésiastiques. Mais ne pensez alors ni aux figures fausses de l'abbé Mouret, ni à celles si grossières de *l'Abbé Jules*, non plus à l'outrance des prêtres amers de Fabre, pas davantage aux prêtres romantiques de Barbey. M. Brillant est un catholique sans romantisme, qui cependant ne se dépouille pas de son esprit critique ; du moins, il connaît ceux dont il parle ; il sait envelopper leurs figures d'un délicieux parfum d'humanisme. Nous avons avec *les Années d'apprentissage de Sylvain Briollet* le roman littéraire d'un humaniste chrétien.

GEORGES LE CARDONNEL.

LES BEAUX-ARTS

LA FIN D'UNE ESTHÉTIQUE

Il était réservé à M. Paul Claudel de porter le coup de grâce à l'esthétique dite « ballet russe » et « spectacle d'avant-garde ». Impossible, en effet, d'imaginer quelque chose de plus prétentieux, de plus plat et de plus niais que *l'Homme et son désir.* Il est bien entendu que les artistes consciencieux que mène M. Rolf de Maré ne sont pas en cause ; ils ont fait de leur mieux et M. Jean Borlin lui-même, à force de conviction, a paru plus touchant que ridicule. C'est à M. Paul Claudel que revient la responsabilité de cette mascarade où l'on a vu surgir les fantômes dépenaillés de toutes les modes les plus surannées.

Le symbolisme le plus clair était offert, à n'en pas douter, par ces deux figures porte-lune, chacune flanquée de sa négresse-nuage et qui jouaient au naturel les vieilles lunes esthétiques défilant sous nos yeux, sur un rythme funèbre de circonstance. Quand le rideau se lève, le décor fait penser par son bariolage à la devanture d'une boutique de marchand de couleurs, et par sa construction aux escaliers lumineux ou sonores des revues du Casino de Paris, à tous les gradins et praticables dont les metteurs en scène abusent depuis quelque temps.

L'impression première, que le progrès du spectacle ne vient pas démentir, est celle du déjà vu, de l'outrance masquant la pauvreté d'imagination et surtout d'une affectation dans le laid qui vise à la

fausse grandeur et au sublime truqué. On dirait que celui qui a ordonné ces gestes, ces couleurs et ces formes a voulu se donner à soi-même et donner aux autres, par surcroît, la comédie du génie.

L'idée de cette pantomime, telle qu'elle paraît se dégager du titre même, n'a rien d'imprévu. Mais cela ne fait pas grief en soi, puisque aussi bien le ballet, comme la poésie et tous les arts, se nourrit des lieux communs de la passion et du sentiment. Toutefois on pouvait attendre de l'auteur de *l'Otage* et de *Tête d'or* des inventions moins usées que celle de l'écharpe qui passe d'un personnage à l'autre à la façon d'un fil sur des bobines ; exprimer que l'homme est vaincu par son désir en nous faisant voir un baigneur titubant entraîné dans la coulisse par une femme qui lui pose la main sur les yeux ne dépasse pas non plus le niveau des mises en scène les plus usuelles.

La plastique de M. Jean Borlin est assurément belle à considérer. Aussi, pour obéir au parti pris de laideur, a-t-on pris soin de recouvrir le corps du danseur d'un enduit jaune et huileux, qui, le caleçon de bain aidant, lui donne l'air d'un lutteur de foire. Ces inventions, cocasses, peuvent être légitimes dans un spectacle de pure fantaisie, dans le genre des *Mariés de la tour Eiffel*. Mais l'argument du programme (argument qui reproduit à peu près celui de M. Paul Claudel dans l'édition manuscrite de *l'Homme et son désir*) nous contraint de chercher dans les gestes développés sous nos yeux une interprétation et une signification.

A certains moments, le sens, il est vrai, n'est que trop précis. Au cours de l'espèce de parodie de la *Tentation de saint Antoine* à laquelle nous avons assisté, des diablesses peinturlurées viennent danser autour du protagoniste qui se tord désespérément comme s'il avait les pieds cloués au sol (peut-être est-ce moi qui suppose ici un symbole !). Une de ces figures se livre soudain, elle aussi, à des torsions, comme disait Brantôme, qui sont à n'en pas douter empruntées à la danse du ventre la plus traditionnelle et, si l'on peut dire, la plus classique. La musique vient accentuer l'analogie. Car il y a la musique, dont je me suis abstenu de parler jusqu'ici par déférence pour la coutume. Il est bien avéré que si le premier venu est capable d'apprécier un poème ou une statue, la critique musicale est affaire aux spécialistes. Cette musique m'a paru ingénieuse, voire même roublarde, et par endroits, je l'avoue, fort belle. On entend des voix mêlées à l'orchestre dont les vocalises désolées font grand effet. M. Darius Milhaud passe auprès des habiles pour un musicien expert.

Je le crois sans peiné. Mais il n'empêche que ces castagnettes, ces frottements, ces battements, ces cliquetis, ces sirènes, klaksons et sifflets, paraissent mieux à leur place dans un jazz-band ou pour rythmer les ébats des nègres et des danseuses anglaises. Ces choses-là sont agréables en leur lieu et place, mais la transposition des procédés et des trucs du music-hall, du cirque et de la foire dans un spectacle qui se veut artistique, a toujours quelque chose d'artificiel.

Cette même remarque pourrait s'appliquer aux spectacles agencés par M. Cocteau avec un goût beaucoup plus fin quant aux choix des éléments, un sens très sûr de la mode, et pour ainsi dire de la contre-mode, mais avec ce même snobisme du baroque et de la trivialité « amusante ». A quoi bon rassembler des musiciens, des peintres, des poètes choisis parmi les meilleurs du moment, pour composer laborieusement une parade ou une farce que les clowns du cirque et les pitres du café-concert improvisaient avec une fantaisie qui, du moins, n'était pas alourdie d'allusions à toutes les nouveautés picturales, littéraires et autres?

Mais, encore une fois, il faut faire une différence entre un spectacle conçu pour amuser et un ballet philosophique et moral, comme *l'Homme et son désir*. Le jeu de massacre de M. Jean Cocteau peut divertir, mais celui de M. Claudel est attristant. Car l'aspect de la scène pendant la représentation de ce ballet est au juste celui d'un jeu de massacre forain. On cherche autour de soi le panier rempli de balles de son pour tâcher d'abattre la lune ou la négresse ou cette affreuse femme verte aux chairs malades qui est censée symboliser le désir ou la volupté! Combien plus plaisante et plus profonde l'imagination du bon Cazotte qui nous montre Brondetta si charmante, changée, dans l'instant de la possession et entre les bras de son amant, en un tas de cendres fumantes.

Enfin, le décor proprement dit est simplement affreux. On pouvait discuter la *Boutique fantasque* ou le *Bœuf sur le toit*, mais on ne peut dénier à un Derain ou à un Dufy des qualités d'esprit, de finesse et, dans l'excentricité même, du raffinement et pour tout dire un sens français du comique visuel. Rien de semblable ici : la banalité dans l'outrance. *L'Homme et son désir* résume toutes les vieilleries dont nous sommes excédés, une esthétique insupportable depuis la guerre, qui nous aura dégoûtés pour longtemps de la barbarie, même sublime, surtout sublime.

ROGER ALLARD.

Un fervent de l'art religieux : le sculpteur Louis Castex.

On va bientôt mettre en place à Fourvière un important bas-relief de ce loyal artiste qui, jusqu'à ce jour, a vécu dignement dans une fière solitude. Louis Castex est né à Saumur, d'une mère Lyonnaise et d'un père Agenois, qui se trouvait alors en cette ville en qualité d'intendant militaire. Il n'appartient donc en rien à la région angevine où son séjour fut de courte durée et il importe assez peu de rechercher quel caractère provincial persiste et domine en ce sang mêlé puisque sa formation d'artiste s'est achevée à Paris.

Les éléments de son art, il les apprit de sa mère, sculpteur d'un robuste talent ; puis, obligé de passer quelques années à Toulouse, il entra dans l'atelier d'Henri Maurette et, grâce à ce véritable initiateur, il était déjà mieux qu'un élève à son arrivée à Paris. Il ne lui restait plus guère qu'à se perfectionner dans le métier, ce qu'il fit auprès de Cavelier et de Barrias.

Son œuvre de début attira tout de suite l'attention des connaisseurs. C'est une *Vision de la Vierge* (1897, salon 1898). La scène se passe dans l'atelier de Nazareth ; tandis que Joseph menuise, Marie voit apparaître des anges, dont les gestes annoncent la Passion : l'un d'eux arrose l'arbuste tragique pendant qu'un autre en tient une branche qu'il convertit en couronne d'épines. Et cette apparition est comme un nuage sinistre survenant dans un ciel azuré. Frissonnante d'horreur, admirable d'amour, la Mère étreint l'Enfant ; et, dans cet intérieur jusque-là rempli de quiétude, plane la torturante appréhension du malheur.

L'idée de cette scène était heureuse et notre débutant parvint à la réaliser d'une manière parfaitement plastique. L'ensemble satisfait par sa disposition, les groupes s'équilibrent sans effort ni hiatus ; les personnages, très observés, se profilent avec aisance. Joseph est tout à son labeur, Marie toute à ses angoisses. Rien de littéraire ne diminue cette œuvre ; le surnaturel s'y allie au mieux à l'humain et le sentiment religieux dont elle est pénétrée n'en rayonne qu'avec plus de force.

Par sa *Vision de la Vierge*, Castex s'affirmait particulièrement bien doué pour le bas-relief ainsi que pour l'interprétation à la fois synthétique et expressive ; peu après, il se montrait capable de mener à bien bustes et statues, même dans la matière dure. Par leur statique comme par leur effet sculptural, sa gracieuse *Vierge* de Sancoins, dans

le Berry (pierre, Salon 1902), son *Saint Joseph* de Notre-Dame de Bellecombe à Lyon (marbre, Salon 1903), son *Sacré-Cœur* (1904) répondent bien à leur destination.

Depuis lors, sa puissance réalisatrice s'est manifestée plus pleinement dans de très diverses œuvres : des bustes, des plaquettes, des figurines ; un haut-relief, la *Musique sacrée* (1910) ; une statue pierre, *Saint Yves* (1913, à Saint-Charles, Marseille) ; un monument funéraire, celui du cardinal Coullié (marbre, 1915), dans la cathédrale de Lyon ; deux petits bas-reliefs pierre, la *Première communion du bienheureux Vianney* (1919, basilique d'Ars), et *le Christ apparaissant à sainte Marguerite-Marie* (1919-1920, Saint-Jean, Lyon) ; et le grand bas-relief pierre, *l'Annonciation* (1918-1920), qui sera prochainement à Fourvière.

Cette *Annonciation*, par cela même que le surnaturel y domine et que l'on ne peut sans danger de choir dans le genre en transformer la mise en scène, est un sujet extrêmement difficile à traiter en sculpture ; néanmoins l'acharné travailleur, en demeurant fidèle à ses obligations, n'a rien perdu dans cette épreuve. Il a trouvé, pour ses deux personnages, de parlantes attitudes qui font de cette évocation beaucoup mieux qu'un décor. Et quel élément d'harmonie que le costume aux fines ondulations de l'Immaculée ! Les esprits engagés dans la vie spirituelle aimeront s'oublier en oraisons devant cette page, très substantielle en son apparente simplicité, dont chaque élément leur répète une des paroles qui les guident et les soutiennent.

Ses bustes retiennent par leur contexture sérieuse comme par leur force vitale. La *Fillette couronnée de chèvrefeuille* (1903, à M. Sanson, Bordeaux) enchante comme un sourire d'avril. *Le Père Etienne* (vers 1898, Salon 1904) et *le Vieux menuisier* (Salon 1907), types du terroir de Boussoure (sud-ouest du Lyonnais), sont pétris avec vigueur, fouillés avec esprit. Il faut louer pour les mêmes raisons ses plaquettes rustiques, entre autres *Au rendez-vous des amis* (Salon 1901, aujourd'hui au musée de Saint-Nazaire), réunion de paysans devant un cabaret, accole quatre têtes de Boussouriens habilement choisies et portraites avec une fidélité réjouissante, sans exagération de signes particuliers.

A l'exemple de ses ancêtres, notre sculpteur ne veut pas se confiner dans un genre ; il sait trop bien d'ailleurs que, plus on travaille à reproduire la diversité des créatures, plus on se rend apte à bien réaliser les thèmes et les figures que l'on préfère. Enfin il sait aussi que, pour idéaliser sans se perdre en un système de formes conventionnelles, il importe d'aller parfois aux têtes à caractère intense, même rustaudes ou faubouriennes.

Très doué pour le bas-relief, il devait avoir des prédispositions pour modeler des plaquettes ; et, en effet, ses premiers essais en ce domaine sont fort appréciables.

Sa *Communion de saint Stanislas Kostka* (Salon 1901), imprégnée d'une poésie intensément chrétienne, délecte par son « en dedans ». Tout s'y manifeste en nuances, jusqu'aux accessoires du décor ; et le jeune bienheureux, resplendissant de spiritualité, et les anges, si célestes, qui lui apportent l'hostie, composent un groupe, on pourrait dire un hymne propre à satisfaire

Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles...

L'auteur d'actes de foi et d'adoration comme cette *Communion*, le bas-relief d'Ars et *la Musique sacrée* est sans conteste de la lignée des artistes appelés à faire œuvre pleinement religieuse. Les plus délicates de ses œuvres font penser aux odes de Louis Ponce de Léon, l'un des plus rayonnants mystiques du seizième siècle.

Ses qualités de modeleur subtil, précis et charmant le servent encore et beaucoup dans ses autres travaux de menu format. Témoin ces statuettes d'un naturel savoureux : *Paysan des alentours de Burgos* (plâtre, Salon 1900 ; bronze, 1905), si justement caractérisé, individualisé même par son manteau ; *l'Hiver* (grès, Salon 1905), à l'éloquente draperie ; *la Peinture florentine* (1901 ; plâtre patiné, Salon 1904), élégante par ses proportions comme par ses contours ; et *la Femme retour du lavoir* (1921), d'une émouvante humanité.

Louis Castex a sa place — et une excellente — parmi les observateurs clairvoyants, les interprètes loyaux, les ordonnateurs judicieux. S'il s'attache aux réalités, c'est pour mieux rendre son culte à l'idéal. Et, quoique sensible au mystère, il ne lui sacrifie jamais la vérité ; ce qui présentement ne va pas sans mérite. Respectueux des principes auxquels obéissent tous les maîtres, il s'applique à styliser sans nuire au naturel et à synthétiser sans que la vie de ses figures en souffre. De là, dans toutes ses œuvres, une parfaite conciliation de l'expressif et de l'harmonieux. Ainsi continue-t-il nos traditions nationales au plus grand avantage de son originalité.

Alphonse Germain.

LES SCIENCES

LES DISLOCATIONS ANCIENNES DU MASSIF CENTRAL DE LA FRANCE

« Le penchant à généraliser, fait observer Herbert Spencer dans sa critique de l'œuvre du géologue écossais Hugh Miller, est commun à tous les esprits ; sans lui, à vrai dire, il n'y a pas d'intelligence, mais ce penchant a des inconvénients qu'on ne peut nier. C'est par lui qu'on arrive à la vérité, et c'est lui qui, presque irrésistiblement, vous entraîne dans l'erreur. » Spencer s'exprimait en philosophe, mais des géologues eux aussi ont fait la même observation. D'Archiac a dit qu'en géologie les idées devancent dans leur marche les faits et que souvent elles se trouvent en opposition avec eux.

Nous avons un exemple remarquable des tendances à la spéculation, si bien caractérisées par le grand philosophe anglais — qui, d'ailleurs, y céda autant qu'un autre — dans l'histoire des doctrines géologiques sur la formation des chaînes de montagnes, sur les relations qu'elles présentent entre elles, sur l'origine des roches cristallines profondes qui en constituent le noyau. Chercher, en particulier, quelle peut être l'ossature du massif Central, c'est aborder un sujet qui a donné lieu à des hypothèses variées, successivement détruites par le progrès des observations, et qui, en vérité, n'est pas complètement élucidé. On a recueilli sur cette région de la France assez de faits pour donner de l'air aux conceptions théoriques, mais pas assez pour permettre d'en contrôler l'exactitude.

Quelques traits bien marqués cependant commencent à se dégager, grâce aux efforts des géologues qui ont eu l'occasion de s'occuper des terrains anciens. Certaines hypothèses hâtives se sont évanouies ou transformées, et des connaissances vraiment positives ont été acquises sur des points importants. Ces connaissances seules seront exposées ici, à l'exclusion des spéculations basées sur des données insuffisantes ; l'exposé présent perdra peut-être ainsi en intérêt ; il gagnera sans doute en exactitude.

Il s'agit des terrains cristallins anciens, qu'on appelait autrefois plutoniques ; il s'agit surtout de la nature de leurs déformations tenant aux mouvements de l'écorce terrestre. Grâce à ces déformations, grâce à ces mouvements, des terrains jadis enfouis en profondeur, ont reparu au jour, modifiés, transformés, dégagés, par l'érosion, de leur manteau sédimentaire. Les voilà maintenant sous l'aspect de butoirs ou Horsts, autour desquels se sont effondrés les terrains plus récents qui les recouvraient antérieurement.

Le massif Central de la France est l'un de ces Horsts, fragment détaché et resté apparent d'une chaîne ancienne de montagnes dont faisaient aussi partie, en France, l'Armorique, le Morvan et les Vosges. L'étude de ces Horsts doit évidemment s'inspirer des résultats acquis dans l'étude des chaînes de montagne qui, n'ayant pas encore été complètement démantelées, ne sont pas à l'état de Horst, telles les Alpes en Europe. Par le moyen des terrains sédimentaires qui entrent dans la composition de celles-ci, il est possible de recueillir des données plus nombreuses, plus précises, plus sûres que celles que fournit l'examen, même très attentif, des terrains cristallins. C'est l'étude approfondie des jeunes chaînes de montagnes qui a permis au grand géologue viennois Édouard Suess d'esquisser une théorie générale des ridements de l'écorce, et cette théorie doit servir de base dans l'étude des chaînes anciennes, de celles qui, aujourd'hui dérasées, n'exposent plus à notre vue qu'un noyau difficilement déchiffrable.

Les premières théories orogéniques étaient fort simples. Elles reposaient surtout sur des apparences, sur une association trop étroite entre les traits de la topographie et la composition des terrains. De plus, elles ne tenaient pas un compte suffisant de la durée très grande des phénomènes géologiques et de l'importance des effets de l'érosion. Tous les changements importants étaient supposés

s'accomplir avec violence (de tout temps, mais surtout autrefois, les géologues ont, dans leur langage, confondu la violence et l'intensité). Ces théories ont été surtout marquées de l'empreinte de deux géologues illustres, l'un allemand et l'autre français, Léopold de Buch et Élie de Beaumont.

Léopold de Buch fut l'auteur de la théorie des « Systèmes de montagnes », mais Élie de Beaumont la développa avec éclat et, comme Victor Cousin dans un autre domaine, il sut obtenir l'adhésion de ceux qui ne cherchaient pas à se former d'idées par eux-mêmes. De Buch avait imaginé que les montagnes et les massifs élevés, de toute forme et de toute composition, avaient été comme projetés au-dessus de la surface, sous l'action d'une force intérieure de direction verticale ; c'est la théorie des soulèvements. Il crut, en outre, reconnaître dans les zones soulevées des directions dominantes, en nombre très limité. Élie de Beaumont sut, en outre, discerner leur âge relatif par les discordances d'allure de certaines des couches superposées. Adoptant aussi la théorie géométrique des directions, il fit un pas de plus et un pas hardi, en posant en principe que l'âge d'une chaîne se trouve lié à sa direction et que les chaînes ou tronçons qui ont même direction ont aussi même âge, ce qui nécessitait de porter le nombre des directions de 4 à 85, et conduisait à substituer la mesure des angles à l'étude des fossiles. Enfin, sans rejeter explicitement la théorie des soulèvements, presque universellement adoptée, Élie de Beaumont émit cette idée géniale qui devait renouveler plus tard la science géologique, que la formation des systèmes de montagnes avait son origine dans un phénomène de contraction de l'écorce terrestre, dû au refroidissement à la surface.

*
* *

Aujourd'hui, la théorie des soulèvements, en ce qui concerne du moins la formation des montagnes et les éruptions volcaniques, paraît complètement abandonnée. On ne parle plus guère de soulèvements, le mot s'associant naturellement à celui de poussées intérieures auxquelles on ne croit plus. Il est plutôt question, conformément à une suggestion de Constant Prévost qui fut parmi les penseurs originaux de l'époque d'Élie de Beaumont, d'affaissements, ou encore de mouvements positifs ou négatifs, en prenant pour repère des mouvements de déformation le niveau des mers. Le principe de

relativité régit aussi les faits géologiques, mais il n'a pas pris à leur égard un aspect métaphysique.

Les systèmes de directions ne sont plus aussi que choses du passé. Il en reste toutefois un reliquat dans les recherches faites pour discerner, parmi les traits les plus généraux de la surface du globe, les traces d'une figure simple, d'un réseau polyédrique, tétraédrique, pentagonal ou orthogonal, rappelant le dessin d'un cristal. On retrouve là cette croyance à la simplicité, qui s'explique plutôt par une attitude spontanée de l'esprit que par les enseignements tirés des phénomènes de la nature.

Le fait même de la contraction est, par contre, adopté par tous, abstraction faite de ses causes, sur lesquelles la discussion reste ouverte. Ses particularités ont été précisées ; on admet aujourd'hui que les chaînes de montagnes sont dues à un plissement des couches superficielles de l'écorce ; à la notion de directions, on a substitué celle de la continuité géographique des zones de plissement, disposées en ceintures sinueuses autour des massifs stables. On admet encore que ces plissements prennent généralement naissance dans les géosynclinaux, zones de dépression qui s'approfondissent sans cesse, par voie d'affaissement, peut-être sous la charge croissante de sédiments déposés dans les mers qui les occupent. Il arrive alors un moment où les conditions encore mal connues de l'équilibre ne sont plus satisfaites ; les couches de terrains commencent à se plisser par suite du rapprochement des bords du géosynclinal, et les plissements s'accompagnent ou sont suivis d'une émersion du fond. C'est ainsi, comme le remarque Albert de Lapparent, que la montagne aujourd'hui dressée dans les airs évoque le souvenir d'un accident précisément inverse.

A ces mouvements orogéniques de plissement et d'émersion, provoqués par des efforts tangentiels, s'associent, ou plutôt succèdent des mouvements épirogéniques qui consistent en déformations de la chaîne dans le sens vertical. Certains tronçons en voie de plissement ou déjà plissés s'affaissent et, de nouveau submergés, se recouvrent d'autres sédiments ; d'autres tronçons, conservant leur niveau primitif, restent alors en saillie. Ce sont ces derniers qui constituent les chaînes de montagnes proprement dites. Puis l'érosion s'exerce sur celles-ci avec une grande facilité, et elle suffit pour amener, après un certain délai, la destruction complète des montagnes. Les noyaux cristallins sont ainsi mis à jour, en partie

sous forme de pénéplaine, sorte de plateaux sans grands reliefs, mais dominant de toute part les terrains sédimentaires qui avaient pu jadis les recouvrir en partie ou en totalité. Ce sont là les Horsts dont il a été déjà question.

Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie orogénique actuelle. Entrons maintenant un peu, mais très peu, dans le détail des mouvements de déformation et plus particulièrement de plissements. Primitivement, on ne voyait guère la contraction que comme se traduisant par des plis verticaux, par des synclinaux ou des anticlinaux ouverts et plus ou moins symétriques, mais les répétitions, au même lieu, d'une même couche à des altitudes différentes, et le renversement, en certains cas, de l'ordre normal de superposition de couches bien datées, a montré qu'il existe des plis horizontaux ou inclinés sur l'horizontale, des plis couchés ou déversés (d'où la notion, sur laquelle nous n'insistons pas, de dissymétrie des plissements). On a reconnu aussi que ce genre de plissement peut dégénérer en ruptures, que des paquets de couches renversés ou non peuvent se trouver charriés à de grandes distances, 100 kilomètres, 200 kilomètres, de leur lieu de formation, que des terrains peuvent chevaucher les uns sur les autres, imbriqués en quelque sorte ; c'est ainsi que des masses montagneuses comme les Alpes sont, en grande partie, constituées par des lames, nappes ou écailles de recouvrement, empilées les unes sur les autres, et séparées les unes des autres par des lits de fracture, ou de charriage.

A la notion de failles ou cassures dans un sens vertical, mettant en contact des terrains appartenant à des niveaux géologiques différents, et à celle des plissements, est donc venue s'ajouter, à une époque relativement récente, la notion nouvelle des dislocations horizontales, tangentielles, se manifestant à la surface par ce qu'on appelle des lignes de contact anormal.

Lorsqu'il s'agit de terrains sédimentaires, terrains dont l'âge en général s'établit assez aisément, il est relativement facile de constater l'existence de charriage et de suivre les lignes de contact anormal correspondantes, mais la chose est beaucoup plus délicate quand il est question de terrains cristallins, granites et gneiss, dont l'ordre normal de succession n'est pas connu, et où les traces de dislocation peuvent être oblitérées par des recristallisations postérieures.

Dans ces terrains, les failles elles-mêmes, pour une raison semblable, peuvent échapper et échappent souvent aux observations, lorsque les terrains, et c'est le cas ordinaire, ne sont pas très différenciés. Par contre, beaucoup de celles qu'on a cru reconnaître dans des régions dépourvues de recouvrements ou d'intercalations sédimentaires, sont figurées simplement pour préciser ou appuyer une hypothèse.

D'autres sont, en réalité, des lignes de contact anormal, et on les reconnaît, non seulement à la différence de nature et de composition des terrains qu'elles séparent, ce qui leur est un caractère commun avec les failles ordinaires, mais aussi à l'existence de surfaces de charriage, parfois peu inclinées sur l'horizontale, et caractérisées surtout par une déformation extrême des roches. Le charriage des terrains, quelle que soit la lenteur avec laquelle il s'effectue, est nécessairement accompagné d'un frottement dont les effets sont d'autant plus considérables que le poids de la nappe de recouvrement est plus fort ; alors, par l'effet du frottement, les couches se laminent ou même s'écrasent. Aux roches ainsi écrasées, on donne communément le nom de *mylonites*, nom créé en Écosse pour un type particulier de roches déformées. Il existe, dans ces roches, tous les types intermédiaires entre les roches simplement laminées, et acquérant une structure schisteuse ou gneissique, et les mylonites en apparence compactes. Elles peuvent être en fragments parfaitement arrondis, parfaitement polis et semblables à des galets, qui donnent au terrain l'apparence d'un véritable poudingue, ou en éclats anguleux, composant une sorte de brèche de friction. Si la roche est compacte, elle apparaît cependant au microscope constituée par un amas de petits cristaux brisés ou tordus, amas traversé par des veinules à remplissage secondaire.

Ces couches de terrains écrasés peuvent affleurer sur de grandes étendues et avec de grandes épaisseurs ; elles peuvent aussi n'apparaître qu'en zones minces, et c'est alors seulement dans les coupures profondes du terrain qu'on les distingue de la brèche de friction d'une faille ordinaire. Les laminages, indices certains de mouvements de distorsion, sinon de cassures, achèvent de caractériser les charriages. Les couches écrasées ne sont pas, d'ailleurs, toujours continues ; elles sont souvent localisées, en forme de vastes lentilles, apparaissant à des niveaux distincts, mais les laminages permettent de reconstituer la continuité géographique de la dislocation étudiée.

* * *

L'histoire de la géologie du massif Central a passé par deux phases ; elle entre maintenant dans une troisième. Aux deux premières se rattachent les noms de deux grands maîtres de la géologie, Élie de Beaumont et Édouard Suess, tous les deux avides de généralisations, mais cependant de tournure d'esprit et sans doute aussi de culture essentiellement différentes. Au temps d'Élie de Beaumont, vers 1840, le massif Central, ce « dôme de l'Auvergne », n'était pas encore bien connu du point de vue géologique ; il n'existait que fort peu de monographies locales et pas de description générale. Celle de Dufrénoy, camarade et disciple d'Élie de Beaumont, fut la première ; ce géologue décrivit le massif Central comme un plateau granitique et gneissique s'étendant principalement sur l'Auvergne et le Limousin, et accidenté par trois chaînes de montagne, le Margeride et le mont Lozère, la chaîne du Forez et celle de Tarare, « montagnes ayant par leur identité de nature et de direction, une origine commune et différente de la cause qui a présidé à la formation, plus ancienne, de la masse genérale du plateau ». La distinction des chaînes que fait Dufrénoy peut avoir un fondement géologique, mais elle était alors surtout inspirée par la topographie. Quoi qu'il en soit, le massif Central, sur la carte géologique de 1840, apparaît comme un amas confus de gneiss et de granites, ces derniers considérés comme de véritables roches éruptives, surgies de l'intérieur de la terre, et se faisant violemment place au milieu des terrains plus anciens, qu'elles ont déchirés et soulevés. On ne voyait alors, et c'est une conception qui se fait souvent encore jour, le massif Central, que comme composé de masses cristallines plus ou moins différenciées, mais soudées les unes aux autres. On admettait que ce massif constitue un vaste amas, bien continu, de terrains formés sur place ou ayant surgi là où on les voit affleurer ; on admettait aussi que ces terrains n'auraient plus, depuis lors, subi de modifications, à part les pentes qu'ils ont prises sous l'influence des soulèvements.

L'idée fondamentale de Suess a été de considérer le massif Central de la France comme un Horst, c'est-à-dire comme un fragment d'une chaîne ancienne se prolongeant sur toute une zone de l'écorce terrestre. Suess a établi que cette chaîne, appelée improprement

chaîne hercynienne par Marcel Bertrand, date principalement de l'époque westphalienne (carbonifère moyen). Il a cherché à montrer que le massif Central est un trait d'union entre deux des fragments qui entrent dans la composition de la chaîne et, pour préciser, entre le sud de la Bretagne et la Vendée d'une part, le Morvan et les Vosges de l'autre. Pour Suess, le raccordement se fait par une sorte de rebroussement, les plis armoricains étant dirigés au nord-ouest et les plis varisques de l'Allemagne dirigés vers le nord-est.

Les raisons de détail que le grand géologue viennois a invoquées pour prolonger l'ouest du massif Central par la Vendée ne sont ni nombreuses ni décisives, quoique le rattachement, si l'on part de la conception d'une chaîne unique, ne paraisse pas douteux. Le véritable trait qui accuse la continuité des plissements a été mis en évidence par M. de Launay : c'est l'existence de la chaîne de granite à mica blanc qui s'étend, dans la partie nord du massif Central, de Montmorillon à Montluçon, et qui semble bien prolongée à l'ouest par la longue chaîne granitique de Parthenay à la baie des Trépassés. En ce qui concerne les directions, il suffit de jeter les yeux sur les cartes géologiques actuelles pour se rendre compte de leur grande variété dans l'intérieur du massif. Seuls les terrains formant sa bordure sud-ouest possèdent, sur toute leur étendue jusqu'à Figeac, la direction armoricaine, mais à partir de Figeac, cette direction s'infléchit vers le sud-sud-ouest, et paraît se diriger sur Toulouse au lieu de remonter vers le nord-ouest. Quant à la partie orientale du massif, elle accuse bien, il est vrai, par ses grands traits, dans la chaîne de Tarare de Dufrénoy (des Cévennes au Beaujolais), la direction varisque, mais dans toutes les régions où se sont érigés les volcans tertiaires, les directions sont variées comme dans l'ouest du massif.

D'une manière générale, on peut dire que la technique des terrains anciens du massif Central n'est pas encore « débrouillée », même dans ses grandes lignes. Ce qu'un premier coup d'œil seulement révèle, c'est non la forme en V des plissements comme semblait le supposer Suess, mais une division en quatre secteurs de forme triangulaire, ayant leur sommet commun vers Decazeville et Figeac, et compris entre un arc formant la bordure nord (arc dont la convexité est dirigée vers le sud) et un massif méridional, le Rouergue, composé de gneiss et de micaschistes dont la technique n'est pas connue, sauf dans la partie orientale du Lévezou et dans les Palanques.

Mais ce ne sont là que des apparences générales, d'où l'on ne peut rien déduire sur la structure réelle du massif. Heureusement, une belle découverte, faite par MM. Friedel et Termier en 1906, est venue révéler l'existence de dislocations importantes, et a ouvert ainsi une voie pleine de promesses aux recherches futures relatives tant à la stratigraphie qu'à l'architecture des terrains anciens du massif. Les deux savants géologues dont nous venons de citer les noms ont constaté que, dans la région de Saint-Étienne, les terrains houillers reposent sur un complexe très étendu de nappes charriées contenant de puissantes couches de granite exotique et de granuléite l'un et l'autre écrasés. Cette observation marque le début de la troisième phase par laquelle passent les études du plateau. L'existence de roches triturées avait été, il est vrai, signalée depuis longtemps dans la région de Tulle, comme liée à la « faille d'Argentat », mais cette particularité qui, d'ailleurs, n'attira pas l'attention n'avait pas été rattachée à une conception générale sur l'orogénie de la région. Toute la longue zone des mylonites qui accompagnent la faille en question d'Argentat à Bourganeuf avait été considérée — méfait des études micrographiques — comme occupée par des quartzites, des poudingues, des arkoses. C'est également à des arkoses qu'avaient été assimilées autrefois certaines des mylonites de Saint-Étienne. Des études récentes ont permis de reconnaître que la zone écrasée d'Argentat se prolonge au delà de Bourganeuf, dans la direction de la Vendée. Elle s'étend, en définitive, d'Asprières (Lot) jusqu'à la limite occidentale du massif Central, formée par la vallée de la Gartempe au sud de Montmorillon, donc sur une longueur d'environ 245 kilomètres. Cet accident délimite ainsi une vaste région, qui fait partie intégrante du substratum cristallin des terrains du bassin de l'Aquitaine, région charriée sur la chaîne ancienne, comme si elle avait été soumise à une poussée venant du sud-ouest.

La fracture d'Argentat, avec le chenal rempli de dépôts houillers qui traverse en écharpe du nord-nord-est au sud-sud-ouest tout le massif Central, mais qui n'a pas encore fait l'objet d'une étude spéciale au point de vue des terrains anciens, constitue jusqu'ici l'accident le plus ample qui ait été figuré sur la carte de ce massif ; il en découpe une portion qui représente le quart de la superficie totale. A cet accident se rattache encore une fracture également remarquable, mais moins importante, et qui peut aussi s'expliquer par l'action d'une poussée venant du sud-ouest. C'est la fracture de

Pontarion, bien définie par une zone de laminages et d'écrasements, fracture qui encercle au nord et à l'est le plateau granitique de Millevaches, qu'elle isole ainsi des granites et des gneiss de Guéret, et aussi de ces roches si caractéristiques qu'un ancien géologue de la Creuse, de Cessac, désignait sous le nom de leptynites maculées.

Les deux fractures en question ne sont pas, au reste, les seuls accidents qui découpent le massif Central. Ce sont les seules figurées, mais on a observé aussi des roches écrasées dans le Forez, et probablement beaucoup d'autres terrains analogues seront ultérieurement découverts, maintenant que l'attention des géologues a été attirée par les études de M. Termier sur l'importance des phénomènes d'écrasement.

Ainsi donc, une orientation nouvelle se trouve, de ce chef, imprimée aux recherches qui ont pour objet l'étude des terrains anciens du Centre de la France, et un nouvel élément de différenciation est gagné aux géologues. Jusqu'alors on raisonnait, avec les anciens stratigraphes, comme si les terrains en question formaient un massif bien lié, abstraction faite des failles. Les nouvelles observations conduisent à admettre que non seulement le massif Central est plissé, qu'il l'a été à différentes périodes, antérieurement peut-être à l'époque carbonifère, certainement à cette époque et à un moindre degré un peu plus tard, mais encore qu'il est profondément disloqué et formé de compartiments disjoints, les uns étant restés en place, les autres charriés loin de leur lieu d'origine. Dans ces conditions, les études doivent être maintenant orientées, et s'orientent principalement, vers la recherche de celles des dislocations dont les traces subsistent encore : formation des mylonites, laminage des roches, variations brusques dans la nature des terrains, rebroussements de direction. C'est seulement quand ces dislocations ou les principales d'entre elles auront été partout reconnues que l'on pourra se flatter d'obtenir une vue exacte de l'allure des terrains cristallins. Au point de vue stratigraphique, il sera alors possible d'établir, par exemple, entre les différentes masses de granites (ou de gneiss) en apparence identiques, ou très semblables, des différences d'âge et d'origine que l'on ne peut actuellement que soupçonner. La carte géologique du massif Central cessera d'être une énigme.

G. Mouret.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE FORGEOT

M. Forgeot est le meilleur orateur du Parlement. Nouveau venu, il fit salle comble, et c'était justice. Il avait à peine vingt-six ans, lorsque ses collègues accueillirent avec surprise la révélation de son talent. Aujourd'hui, il a trente-trois ans et il est le maître incontesté de la tribune : il y règne quand il lui plaît. Il peut avoir à volonté une éloquence de père noble comme celle de M. Ribot, les périodes sonores de M. Viviani, l'art dramatique de M. Briand, la dialectique de M. Millerand. Mais il habille d'élégance nuancée et souple la manière de celui-ci. Il anime de nervosité et de chaleur ses discours à la Ribot. Ses périodes ne sont pas monotones et froides comme celles de Viviani; son art s'élève au-dessus des moyens faciles dont la trivialité ne répugne pas à M. Briand.

Pourquoi, d'ailleurs, insister? Nous venons de le dire. Il n'y a pas dans les deux Chambres d'orateur qui dépasse M. Forgeot. Une intervention de lui fait sensation : on l'annonce, on s'y prête, et on voit toute une assemblée palpitante, étreinte, pendant une heure ou deux, d'une fiévreuse et puissante admiration. M. Forgeot obtient cet effet, qu'il parle des dommages de guerre ou du remploi, de l'accord de Londres ou de la politique clemenciste, de M. Caillaux ou du forfait d'amputation.

Comme tous les maîtres, il parle rarement. Six discours en sept ans, c'est-à-dire en tout. Pas plus. Peu de travail de commission, aucun

rapport essentiel, pas d'opération de couloir. On ne sait pas au juste, d'ailleurs, quelle est son opinion politique. Élu en 1914 à Reims-banlieue contre un radical-socialiste, il vint siéger à la gauche démocratique et refusa de suivre ses collègues de ce groupe, lorsque, avec la Fédération républicaine, il jeta les bases de l' « Entente », qui, depuis... En 1919, il créa dans la Marne, contre le bloc radical-socialiste, une liste de républicains de gauche et indépendants, avec Paul Coutant et Drelon, et fut élu le premier sur deux nommés de cette liste. Il s'inscrivit alors au nouveau groupe un peu hybride formé sous les auspices de la quatrième République et de Bokanowski, qui prit le nom « d'action républicaine et sociale » et qui va de Valude et Landry à Pouzin et à Le Provost de Launay. Un jour que la gauche l'applaudissait à tout rompre, il a dit, en montrant la droite : « Mes amis sont plutôt par ici. » Et on enregistra cette affirmation, sans plus. Une autre fois, il invita M. Briand à appuyer sa politique sur les catholiques, parce qu'il faut aux peuples une religion qui a fait ses preuves, et déclara que, personnellement, il ne croyait à rien.

Et puis, il critiqua sévèrement l'accord de Londres. A son avis, il faut nous faire payer par l'Allemagne, en nature et promptement, et prendre à cet effet des gages sérieux, avec ou sans le concours de l'Angleterre : beaucoup de bons esprits pensent ainsi.

Ce jour-là, la thèse de M. Forgeot avait fort ému l'assemblée. M. Briand, qui n'aime point la vraie critique, surtout lorsqu'elle est serrée et qu'elle porte, et qu'elle est formulée par un homme qui est de taille à lui répondre, en veut beaucoup à M. Forgeot, et lui reproche, non sans aigreur, d'être l'avocat de M. Vilgrain. Car M. Forgeot est l'avocat de M. Vilgrain. Il l'a bien été, un jour, de Joseph Caillaux.

Le matin où il parla pour le remploi intégral, — c'est-à-dire pour la thèse de l'extrême gauche, — son succès fut tel qu'il rallia 221 voix contre 221 à cette thèse désespérée, abandonnée même par la commission, et ne fut battu que par la défection du socialiste Ringuier.

M. Forgeot a donc — et le contraire serait extraordinaire — de l'empire sur ses collègues. La magie de son éloquence, la chaleur de sa conviction, la clarté lumineuse de ses déductions l'expliquent suffisamment.

Mais si son éloquence fait ces merveilles, M. Forgeot lui-même ne jouit au Parlement d'aucune influence réelle. Pourquoi? Jamais on ne le consulte dans un groupe, jamais il n'a été question de lui, fût-ce pour un demi-portefeuille, encore que M. Clemenceau l'ait couvé

souvent d'un regard attendri et que M. Briand lui ait dit un jour, venimeusement admiratif : « Le gouvernement, vous en serez, monsieur Forgeot. »

Que sa santé, malheureuse et fragile, l'éloigne souvent de Paris, et que, d'autre part, il répugne visiblement aux manœuvres dans la coulisse, ce sont des explications si l'on veut, mais elles ne suffisent pas.

Certains considèrent que M. Forgeot n'est pas suffisamment classé au point de vue politique. D'autres ajoutent qu'il n'est pas suffisamment sûr. Il lui est arrivé, c'est vrai, de changer d'avis, et de mettre successivement le prestige de son verbe au service de deux thèses fondamentales et contraires. Les spécialistes des régions libérées, qui se sont livrés, à propos du remploi, des batailles acharnées, se rappellent avec quelle dialectique puissante il a combattu d'abord et soutenu ensuite l'obligation du remploi intégral. C'est pourquoi ceux qui partagent ses idées au sujet du forfait d'amputation ou du problème des réparations, ne s'aventurent qu'avec prudence derrière un tel avocat, et, s'ils saluent d'applaudissements l'éloquent exposé d'une thèse qui leur est chère, ils se défient irrésistiblement d'un défenseur qui, demain peut-être, les poignardera. Dirai-je que les plus fervents catholiques n'ont pas goûté sans réserve son apologie positiviste de leur foi et qu'ils se demandent si c'est en de telles mains qu'il faut vraiment remettre le vaisseau de leurs espérances? Rien n'empêche aussi les adversaires de faire un raisonnement semblable et de considérer qu'un tel allié n'est pas sûr.

Au point de vue politique, on se souvient que M. Forgeot a interpellé M. Clemenceau. Ceux qui ne sont pas initiés et ne connaissent pas le fond de la pensée de M. Forgeot ont eu quelque peine à démêler d'abord si cette éloquente parole servait ou combattait le ministère. La droite avait vu joyeusement, comme on accueille l'enfant prodigue, l'ancien collaborateur du farouche jacobin Vallé combattre les sectaires de la Marne. Mais M. Forgeot, un soir, déclara qu'il chérissait M. Caillaux « de toute la force des préventions formidables qu'il avait nourries contre lui. » On fut un peu étonné.

D'aucuns, sans doute, souriront de ces opinions successives. M. Forgeot n'est point le seul qui ait changé d'avis. Tout dépend de la manière d'en changer.

Les autres virtuoses de l'évolution complétaient leur changement de front par d'adroites et opportunes manœuvres de couloir. Ils donnaient de sérieuses garanties. Ainsi M. Millerand a marqué par sa

vie politique une admirable unité de vues utilitaires et pratiques : c'est un démagogue converti à la défense du capital, et rien n'est plus classique ni plus normal : il a joué la règle du jeu, correctement, comme tout ce qu'il fait. M. Briand est un homme de gauche : à travers tous ses avatars et ses plus perfides séductions, les vrais hommes de gauche ne s'y trompent pas, et se couperaient la gorge plutôt que de lui retirer leur confiance. M. Forgeot, lui, inquiète, surprend, déconcerte, toujours à brûle-pourpoint et sans esprit de suite. Ce n'est ni un transfuge, ni un manœuvrier. Il fait l'effet tour à tour d'un condottiere ou d'un dilettante. A ceux-là, les majorités se prêtent parfois quelques heures, mais ne se donnent jamais.

Ceux qui disent cela sont sévères pour M. Forgeot.

Les autres répliquent : « Il n'a jamais été question de Forgeot pour les conseils du gouvernement, ni dans une manœuvre de commission! et qui donc vous dit que M. Forgeot veut être du gouvernment et qu'il ambitionne d'être le pivot d'une manœuvre de commission ou de couloir? Ses contradictions marquent une singulière indépendance, mais peut-être cette indépendance n'est-elle que de l'indépendance. Il change de thèse fréquemment? Sans doute! Mais prenons garde que ses thèses ne sont jamais démagogiques. Il ne travaille pour aucun groupe? Et s'il lui plaît, à lui? Sans doute dans une assemblée où la balance des partis fait toute la destinée des hommes, il faut tout savoir dire à l'heure qui convient : l'homme qui ne sait pas cela marque une singulière jeunesse, ou du moins une singulière méconnaissance des fins utiles de la carrière parlementaire. Mais peut-être M. Forgeot veut-il être éternellement jeune et méconnaître éternellement les fins utiles de la carrière parlementaire. Peut-être a-t-il l'esprit purement littéraire et l'âme purement passionnée. C'est au service de sa littérature et de sa passion qu'il lui plaît de mettre son talent. L'âme houleuse et simple d'une Chambre ne peut utiliser un tel homme, et un régime instable par excellence, inapte à formuler une discipline et à fixer des destinées, ne peut se confier à une telle instabilité, fille d'une indépendance sans discipline. M. Forgeot est un merveilleux artiste, et ne peut être, présentement, que cela. La République, par définition, ne peut l'utiliser. »

Est-ce vrai? Ce serait bien la première fois qu'un orateur ne trouverait pas d'emploi sous le régime de la parole.

★★★

Deux pièces en vers.

Le théâtre du Vieux-Colombier et le Théâtre-Français viennent de monter, à quelques jours d'intervalle, deux pièces en vers : *la Dauphine* de M. François Porché et *Cléopâtre* de M. Ferdinand Hérold. Voilà une occasion de comparer deux méthodes.

M. François Porché est né français de France. Poète estimé, auteur d'un des plus nobles poèmes de la guerre, *l'Arrêt sur la Marne*, il a débuté au théâtre avec *les Butors et la Finette*. Cette pièce, dont l'inspiration patriotique était belle, connut un succès qui devait trop aux circonstances pour qu'on pût en conclure que son auteur fût vraiment un poète dramatique. M. Porché donna ensuite *la Jeune Fille aux joues roses* qui tomba après quelques représentations. Rien ne pouvait rendre un plus grand service à M. Porché. Si, comme je le crois, il arrive à écrire un jour pour la scène des ouvrages de premier ordre, il le devra à cette chute. *La Jeune Fille aux joues roses* était l'œuvre d'un charmant poète, non d'un dramaturge. M. Porché s'y laissait aller, au gré de sa fantaisie, à dérouler mollement une intrigue qui s'égarait dans cinq ou six genres différents, poésie symbolique, lyrisme, allégorie satirique, idylle, poésie descriptive. Dûment averti, il vient de prendre sa revanche en écrivant *la Dauphine*.

Les deux premières pièces de M. Porché étaient symboliques : celle-ci est une belle histoire, imaginée, sans doute, mais développée directement sans allégorie, sur le plan du possible, sinon du vrai. La tragédie est morte. C'est un fait. Mais c'est un autre fait que les meilleurs parmi les jeunes écrivains cherchent à retrouver le ton de la vérité dans la simplicité majestueuse, le ton de la tragédie. Et comme le drame historique est un genre encore beaucoup plus mort que la tragédie, M. Porché, qui est poète, invente un sujet tragique et lui compose un décor pseudo-historique. M. Ghéon dans *le Pauvre sous l'escalier*, M. Schlumberger dans *la Mort de Sparte*, M. Porché dans *la Dauphine*, n'ont plus aucun souci de la couleur locale. Ils cherchent une vérité générale et psychologique. Ils subissent encore telle ou telle influence romantique secondaire. Mais pour cette jeune école, en tant que principe, et que théorie agissante, le romantisme est bien mort.

La Dauphine se déroule dans une Écosse de fantaisie et un dix-huitième siècle de convention. Le roi Robert, qui est un mauvais prince, haï de ses sujets, n'a pas d'enfant. Il a exilé dans un château

écarté sa nièce, la Dauphine Jane, l'héritière du trône. Elle a douze ans. Sa grand'mère, femme énergique, travaille à renvoyer le mauvais prince. M. Porché en a fait une figure altière et royale, digne de la couronne. Il a seulement négligé de nous dire quels étaient ses titres personnels à conduire l'État.

Un soulèvement inattendu du peuple de la capitale bouleverse cette situation : le roi est emprisonné, puis décapité. La Dauphine, héritière légitime, est menacée à son tour. Ses partisans conviennent de la cacher chez un des leurs, Ruthwen, dans les hautes terres de l'Écosse. Et comme l'enfant, affolée, refuse ce moyen de salut, le chef de son parti, O'Donnell, l'emporte dans ses bras.

Dans la maison de Ruthwen, de qui M. Porché a fait un noble type de soldat fidèle, la Dauphine vit familièrement avec les deux enfants de son hôte. Elle passe pour leur cousine ; ils ignorent qu'elle est leur reine. Un sentiment très tendre, indiqué avec beaucoup de grâce poétique et une grande vérité de nuances, l'unit au brave petit Donald, un adolescent de quinze ans qui s'est institué son chevalier. Un péril la menace : un méchant garçon l'a reconnue, qui la trahira peut-être. Au lieu d'avertir sa grand'mère, elle se confie à Donald qui apprend ainsi qu'elle est la reine ; et, pour la sauver, il provoque celui qui a percé le secret, et, dans un combat singulier, livré au point du jour sur le lac voisin, le tue à coups d'aviron.

Au troisième acte, les partisans de la reine reviennent victorieux : l'acte de Donald n'aura peut-être servi de rien. Ici les deux drames s'embrouillent un peu : car M. Porché est obligé de les dénouer en même temps. Donald n'est tout de même pas très rassuré sur les conséquences de son acte ; ce sont les soldats qui l'absolvent, le reconnaissent pour un des leurs : il a servi la reine et donné la mort en soldat, lui disent-ils ; qu'il suive l'armée qui va escorter la reine à son retour dans la capitale. Mais elle refuse de partir, elle veut rester auprès de Donald. Et comme elle s'obstine, le chef de son parti, O'Donnell, l'emporte encore une fois dans ses bras.

Un lettré a dit qu'il y avait longtemps qu'on ne nous avait conté au théâtre une aussi belle histoire. Elle est habilement menée, elle intéresse et elle touche. Son plus grand défaut est dans la dualité de l'action. M. Porché a dit qu'il avait voulu écrire « un drame d'enfants ». Il a montré une action nouée et dénouée par des enfants sous les yeux de leurs parents qui n'en aperçoivent pas la gravité ; l'idée était belle et M. Porché en a tiré un excellent parti. Le caractère des enfants, les événements auxquels ils sont mêlés sont toujours vraisemblables. Le caractère de la Dauphine, en particulier, est très juste : elle sent et parle déjà en reine, même lorsque, par un caprice

puéril, elle refuse de régner. Elle préfère son repos à sa gloire, comme eût dit une princesse de Racine. A son âge, elle ne pouvait guère agir autrement et s'il y a un reproche à adresser à M. Porché, c'est d'avoir choisi pour personnage principal une enfant, de qui les sentiments ne pouvaient être qu'enfantins.

En outre, le drame ne commence qu'au second acte. Donald, un des protagonistes, ne paraît qu'au second acte d'une pièce qui n'en a que trois. Quand on reprochait à Racine d'avoir fait paraître trop tard son Alexandre dans la tragédie de ce nom, il répondait que tout ce qui précède l'entrée d'Alexandre concourt et prépare sa gloire ; ce n'est point le cas pour Donald. Tout le premier acte est superflu, ou plutôt il appartient à une autre action, celle du drame politique.

Cet autre drame a beaucoup de qualités, peu de défauts. Par malheur, il n'est pas indispensable : si, comme l'a dit M. Porché, le drame d'enfants est l'idée mère de la pièce, il pouvait la développer sans le secours d'un décor pseudo-historique ; elle y eût gagné en netteté et en force. Pourquoi M. Porché tenait-il à la condition royale de son héroïne? Pour obtenir un effet d'antithèse facile en face de Donald? Je le crois bien dégagé d'un tel romantisme. Remarquons que ses trois pièces ont pour héros des princes et des rois ; il les choisit spontanément, parce qu'il aime la grandeur et l'éclat.

D'ailleurs, cette partie politique renferme de grandes beautés, en particulier les deux caractères de Ruthwen et d'O'Donnell, le chef de parti qui impose deux fois sa volonté lucide parce que toutes les puissances du sentiment et de la raison le lui ordonnent comme le premier devoir d'un sujet ; il sauve la Dauphine malgré elle. Quoi qu'il arrive par la suite, O'Donnell a agi en politique aussi hardi que sage.

Les royalistes de M. Porché tiennent un noble et beau langage, digne de la cause qu'ils servent, en harmonie avec la sensibilité monarchique la plus délicate. Il faut pourtant leur faire un reproche assez grave : à l'origine, ils ne sont que des factieux, ce qui enlève beaucoup à la beauté de leur dévouement. Ils seraient sublimes s'ils étaient les champions de la légitimité. Ils sont au contraire en révolte contre le pouvoir établi. C'est eux-mêmes, de leur propre chef, qui ont jugé ce pouvoir mauvais et qui ont décidé de l'abattre ; voilà une théorie politique bien audacieuse.

Enfin je ferai une légère objection au roi Robert ; il exile loin de sa surveillance l'héritière du trône et sa turbulente grand'mère : voilà un souverain bien imprudent.

La poésie de M. Porché est agréable, abondante, et même un peu

trop facile. Elle a du moins un mérite capital, elle est naturelle. Elle coule de source, fraîche et claire. Cela nous repose de tant de médiocrités de mauvais goût ou de prétentieuses obscurités. M. Porché est en grand progrès, il doit progresser encore. On le critique parce qu'il compte et qu'on le prend au sérieux.

*
* *

Est-il bien nécessaire de s'acharner sur la malheureuse *Cléopâtre* de M. Ferdinand Hérold? Elle est morte. L'administrateur du Théâtre-Français a pris — mieux vaut tard que jamais — le parti énergique de trancher en sa fleur une carrière qui s'annonçait si belle. Cette *Cléopâtre* a donc accompli en sa courte vie deux miracles : elle a donné de l'énergie à l'administrateur du Théâtre-Français et elle a réalisé l'union sacrée de la critique. Pour une fois, nous avons tous été d'accord.

Il n'est pas étonnant qu'on ait fait une si mauvaise pièce. L'étonnant est qu'on l'ait acceptée au Théâtre-Français. On assure qu'elle a été reçue par le comité de lecture de 1912. Nous serions curieux de connaître les noms de ces messieurs, et leur opinion quant à la poésie dramatique. Si nous parlons encore aujourd'hui de cette *Cléopâtre*, c'est qu'elle révèle un état d'esprit : MM. les tragédiens de l'État l'ont prise pour une tragédie.

On a dit plaisamment : 1912? Etes-vous sûr que ce n'est pas une coquille pour 1812? En effet, *Cléopâtre* est un modèle de faux classique. C'est même à ce seul titre qu'elle intéresse. Faux classique et contamination de la tragédie par le drame romantique. *La Dauphine* et *Cléopâtre* pourraient être opposées presque trait pour trait. Tout ce que *la Dauphine* élimine d'éléments romantiques, *Cléopâtre* les conserve et inversement. Nous avons remarqué dans *la Dauphine* l'indifférence à la couleur locale, elle est maintenue dans *Cléopâtre*. M. Porché invente un cadre historique imaginaire, M. Hérold prend le sien dans Plutarque. M. Porché invente tout son drame, comme le voulaient les hommes de 1830; M. Hérold ne fait qu'adapter une matière ancienne comme faisaient les poètes de 1660. La pièce du Théâtre-Français est en alexandrins, celle du Vieux-Colombier est en vers libres. Est-ce donc M. Hérold qui est le classique et M. Porché le romantique? Non, parce que l'art de M. Porché est vivant et que celui de M. Hérold est mort.

Je veux dire que toute vie s'est retirée de son œuvre. M. Hérold a suivi Shakespeare et il l'a dépouillé de toute vie. Les grands mots shakespeariens qu'il suffisait de traduire, M. Hérold les oublie ou les

rend ridicules. Le drame de Shakespeare se déroule en une multitude de tableaux. M. Hérold les a resserrés dans la coupe rituelle de cinq actes. Il écrit en alexandrins réguliers. Ses personnages sont des rois, des reines, et des héros : *Cléopâtre* est coulée dans le moule de la tragédie régulière. Seulement M. Hérold a réussi le tour de force de mêler la platitude du faux classique et le ton ampoulé du romantisme. C'est l'alliage de Campistron et de Vacquerie.

Ce qui est grave, c'est que le Théâtre-Français s'y soit trompé. Tout le monde peut se tromper, mais en matière de drame en vers, le Théâtre-Français se trompe à fond et avec persévérance. Non seulement il dépense l'argent des contribuables à monter des pièces qui échouent, mais il les monte avec un génie de l'erreur qui achève de dégoûter le public de la poésie dramatique. Les personnages principaux sont tenus par des acteurs hors d'âge qui, au déclin d'une carrière passée à jouer des œuvres d'un goût de plus en plus fléchissant, ont acquis tous les défauts. Ils disent faux, ils sont emphatiques et ils ont toujours l'air furieux : comme M. Hérold, ils unissent les défauts du classicisme compris à l'envers à ceux du romantisme. La figuration, la mise en scène participent de cette double tradition funeste : gestes guindés, bric-à-brac historique. On croit avoir l'air romain parce qu'on salue en portant la main à son front et à sa bouche et qu'on étend un bras fatidique. C'est le style pompier. C'est le contraire de la vie. Cela explique, si cela ne les justifie pas, toutes les représailles, les réactions dans tous les sens, les pires erreurs du théâtre réaliste ou de la poésie anarchique.

Ne disons pas que le Théâtre-Français soit inférieur en tout ; ce n'est pas vrai. Huit jours après *la Dauphine*, nous avons vu jouer au Vieux-Colombier *l'Amour médecin :* ici, la maison de Molière l'emporte de loin. Sa troupe comique, habituée à jouer souvent Molière, y excelle. Sa troupe tragique ne joue plus assez Corneille et Racine, elle joue trop souvent Hugo, M. Bataille ou M. du Bois. L'évolution du Théâtre-Français a été parallèle à celle de l'ancienne Académie de peinture devenue la classe des Beaux-Arts de l'Institut. Le malheur d'une époque privée de directions aristocratiques veut que les établissements officiels deviennent les citadelles et les pépinières du « pompiérisme ». Il est imprudent et ridicule de réclamer la suppression de l'Académie, des Salons ou du Théâtre-Français ; mais, pour s'en tenir à ce dernier, il est grand temps de le réformer et de le rajeunir.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ALLEMAGNE ET L'EXÉCUTION DU TRAITÉ DE PAIX, 7 juin. — *Au Reichstag, le chancelier Wirth affirme la bonne volonté de l'Allemagne, mais il réclame l'attribution à l'Allemagne de la Haute-Silésie entière et l'abolition des sanctions de mars.*

4 juin. — *Le Reichstag proteste contre un partage quelconque de la Haute-Silésie. Il approuve les déclarations du chancelier. Toutefois, la position de ce dernier demeure précaire.*

— *La Conférence des ambassadeurs adresse à l'ambassade d'Allemagne à Paris une lettre signée par M. Briand reconnaissant la bonne volonté du gouvernement allemand et accordant une prolongation jusqu'au* 30 *septembre du délai pour l'adaptation à l'industrie des moteurs Diesel de sous-marins.*

5 juin. — *Les troupes du général Hœfer, en Haute-Silésie, poursuivent leur offensive contre les Polonais en dépit de la démarcation de frontière établie par la commission interalliée. C'est en vain que les Alliés adressent un ultimatum au général Hœfer. Il faut une démarche franco-britannique à Berlin, le* 7 *juin, précisant qu'aucune nouvelle avance allemande ne sera tolérée.*

Le même jour (7 *juin*), *un poste français est mitraillé et capturé, près de Gross-Strelitz, par les Allemands. Le gouvernement allemand fait des excuses* (9 *juin*) *à propos de cet incident par l'intermédiaire de son amabassadeur à Paris.*

Le 10, *le député socialiste indépendant Gareis, qui avait dénoncé à l'Entente des organisations de l'Orgesch, est assassiné, dans une rue de Munich, par un inconnu. Après Liebknecht et Rosa Luxembourg, Kurt Eisner, Haase, la réaction nationaliste allemande se défait successivement de tous ceux qui veulent le désarmement.*

Le 12, *les entretiens Loucheur-Rathenau sur le problème de la reconstruction des régions envahies ont commencé à Wiesbade. Ils ont continué le* 13. *Ils mettent en évidence que l'Allemagne n'a pas renoncé à nous payer uniquement en nature. C'est la première fois depuis le traité de Francfort qu'une entrevue de ce genre a lieu entre ministres français et allemands.*

Le 13 *juin, l'établissement de la zone neutre en Haute-Silésie est terminé par la commission interalliée. Les Polonais s'y sont complètement ralliés. En ce qui concerne les Allemands, un nouvel ultimatum a dû leur être envoyé.*

Le 15 juin, l'Allemagne a adressé aux cabinets de Paris, de Londres et de Rome une note, répondant que la responsabilité des troubles en Haute-Silésie incombe à la commission interalliée.

France. — *Les extrémistes triomphent au congrès de la Fédération nationale des cheminots (2 juin). Après diverses péripéties, ils se sont emparés de l'immeuble de la Fédération, rue Baudin, à Paris, que les réformistes refusaient de leur remettre.*

— *Le 12 juin, élections sénatoriales partielles. Ont été élus dans l'Isère en remplacement de M. Antonin Dubost, M. Claude Rajon, radical-socialiste. En Saône-et-Loire, M. Simyan, radical-socialiste.*

— *Le 9 juin, par suite d'une tentative de sabotage, un déraillement s'est produit entre Choisy et Villeneuve-le-Roi. Un chef de train a été tué, douze agents de la compagnie ont été blessés.*

On signale en même temps plusieurs autres actes de sabotage, à Vaux-sur-Seine, Armentières, Chaville et Rouen.

Angleterre, 7 juin. — *Le Parlement de l'Ulster, créé en vertu de la loi du* Home Rule *irlandais, se réunit pour la première fois. Il comprend quarante unionistes et douze sinn-feiners. Ces derniers ne siégeront pas. Sir James Craig a constitué un cabinet unioniste.*

La question des grèves se complique chaque jour. Le 15 juin, on annonce que, à moins d'un arrangement assez imprévu, les travailleurs des métaux vont se joindre aux mineurs et aux ouvriers du coton déjà en grève.

Durant la quinzaine, des projets d'alliance franco-anglaise ont été mis en avant dans divers journaux et par M. Winston Churchill dans un discours prononcé à Manchester qui a eu un grand retentissement (9 *juin*).

Autriche, 1er juin. — *Le cabinet Mayer donne sa démission. Sa situation était devenue des plus difficile après le plébiciste de Salzbourg.*

Grèce et Turquie. — *On annonce une reprise de l'offensive hellénique en Asie Mineure contre les Turcs kemalistes. Le roi Constantin est arrivé le 12 à Smyrne.*

— *Le 14, Tewfik-Pacha remanie le cabinet de Constantinople, où entrent les maréchaux Izzet et Salih pacha qui ont fait partie de la mission envoyée à Angora et ont combattu l'intransigeance de Mustapha Kemal comme pouvant amener de graves conséquences pour l'empire turc.*

A. M.

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26573.